ANNEMARIE SCHNASE

Thomas Moore

ANNEMARIE SCHNASE

FE 0858

Library
of the
University of Toronto

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chansonschoisies02gen

CHANSONS
CHOISIES.

TOME SECOND.

CHANSONS

CHOISIES,

AVEC LES AIRS NOTÉS.

TOME SECOND.

A GENÈVE.

M. DCC. LXXXII.

CHANSONS
PASTORALES.

L'AMOUR AU VILLAGE.

AIR. No. 1.

A Notre bonheur l'amour préſide ;
C'eſt lui qui nous choiſit nos bergers ;
Des ornemens du temple de Gnide
Il décore nos rians vergers :
C'eſt là qu'il reçoit nos ſacrifices,
Sous les doux auſpices
Des tendres deſirs ;
Et ſur ſes autels l'encens qui fume
Jamais ne s'allume
Que par nos ſoupirs.

Du fragile agrément d'être belle,
Nous ne tirons point de vanité ;
Chez nous les attraits d'un cœur fidèle
L'emportent ſur ceux de la beauté :
Auſſi nos bergers, dans leur hommage,
N'ont point le langage
Des trompeurs amans ;
Leur talent eſt de peindre à notre ame
Leur ſincère flamme
Par les ſentimens.

Nous ignorons les triſtes alarmes ;
Aux tourmens notre cœur eſt fermé.
Si notre berger répand des larmes,
C'eſt du plaiſir de ſe voir aimé :
Plus il eſt sûr de notre tendreſſe,
Et plus il s'empreſſe
De la mériter.
Le feu délicat qui nous anime,
Nourri par l'eſtime,
Ne fait qu'augmenter.

Aux douceurs d'une juſte eſpérance,
Un berger conſtant peut ſe livrer ;
L'inſtant vient où notre réſiſtance
Dans les vrais plaiſirs doit expirer ;
Mais l'amant à qui l'on rend les armes,
Des vives alarmes
Sait nous préſerver ;

Et plus ardent après la victoire,
Il trouve sa gloire
A la conserver.

VADÉ.

LE VÉRITABLE AMOUR.

AIR. No. 2.

DANS nos hameaux, la paix & l'innocence
Des cœurs constans remplissent les desirs;
Et l'enjoûment, soumis à la décence,
Sans en rougir anime nos plaisirs.
L'heureux amant, toujours tendre & fidèle,
Dans ses discours peint sa sincérité;
Et lorsqu'il jure une flamme éternelle,
Sans se masquer, il dit la vérité.

Si quelquefois, au bord d'une onde pure,
La jeune Iris contemple ses appas,
Elle ne veut composer sa parure
Qu'avec les fleurs qui naissent sous ses pas.
Ainsi, fuyant une grace étrangère,
Elle tient tout de sa simple beauté;
Et le seul art qui plaît à la bergère,
Est l'art d'aimer avec fidélité.

Quand la nature ici se renouvelle,
L'amour paroît ranimer ses ardeurs;
Mais nous brûlons d'une flamme si belle,
Que la saison ne peut rien sur nos cœurs.
Les doux liens d'une pure tendresse
Ne sont point faits pour dépendre du tems;
Pour les serrer nous les chantons sans cesse,
Et notre amour est toujours au printems.

CONSEILS DONNÉS PAR L'AMOUR.

AIR: *Aimable boulangère.* N°. 3.

JEUNE & simple bergère,
Que je veux embellir
Des roses dont ma mère
Couronne le plaisir;
En cueillant la fleurette,
Qui naîtra sous vos pas,
Craignez d'être indiscrète,
Et ne la fanez pas.

N'allez pas, belle Elmire,
Dans les soins qu'on vous rend,
Confondre le délire
Avec le sentiment:
Avant que de souscrire

A la loi du vainqueur,
Ses yeux doivent vous dire
Les secrets de son cœur.

S'il est discret & sage,
Hâtez-vous de jouir
Du printems de votre âge,
Prêt à s'épanouir :
Le tems peut, d'un coup d'aile,
Détruire, en un moment,
Les attraits d'une belle,
Et les feux d'un amant.

Quand la délicatesse
Réglera votre choix,
Cédez à la tendresse,
Mais n'aimez qu'une fois.
Dès l'instant que s'allume
Le feu du vrai desir,
Il faut qu'il vous consume
Dans les bras du plaisir.

LA DÉFENSE IMPOSSIBLE.

AIR. No. 4.

IRIS s'eſt rendue à ma foi :
Qu'eût-elle fait pour ſa défenſe?
Nous n'étions que nous trois,
Elle, l'Amour & moi :
L'Amour étoit d'intelligence.

L'AB. COTTIN.

ANNETTE ET LUBIN.

AIR. No. 5.

ANNETTE, à l'âge de quinze ans,
Eſt une image du printems :
C'eſt l'aurore d'un beau matin,
Qui ne veut naître,
Et ne paroître
Que pour Lubin.

Son teint bruni par le ſoleil,
Eſt plus piquant, eſt plus vermeil ;
Blancheur de lys eſt ſur ſon ſein,

Mouchoir le couvre,
Et ne s'entr'ouvre
Que pour Lubin.

Sa bouche appelle le baiser,
Son regard dit qu'on peut oser.
Mais tout autre oseroit en vain:
C'est une rose,
Qui n'est éclose
Que pour Lubin.

FAVART.

LA PREMIÈRE LEÇON D'AMOUR.

AIR. N°. 6.

COLIN, à peine à seize ans,
Aimoit déjà Colette:
Colette, à peine à treize ans,
Écoutoit la fleurette.
On ne vit de si jeunes amans
Que Colin & Colette.

Colin sent déjà des feux,
En secret il soupire:
Colette forme des vœux,
Et cache son martyre.

Colette & Colin s'aiment tous deux,
Sans oser se le dire.

Ils s'en alloient sans dessein
Le matin sur l'herbette ;
Le cœur battoit à Colin,
Il battoit à Colette :
Son bouquet lui tombe de la main ;
Colin perd sa houlette.

Il s'approche doucement,
Un soupir le décèle :
L'un regarde tendrement,
L'autre en devient plus belle :
Qu'as-tu donc ? lui dit-il, en tremblant.
Qu'as-tu donc, lui dit-elle.

Colette, au-dedans de moi,
Je sens un trouble extrême.
Moi... Colin... auprès de toi
Je le sens tout de même.
Ah ! Colette, je t'aime, je crois.
Colin, je crois, je t'aime.

Pour l'usage de ses dons
Nature les éclaire ;
Un dieu, par des charmes prompts,
Les conduit au mystère.
En amour il n'est point de leçons
Qui vaillent la première.

L'AMOUR NAISSANT.

AIR. No. 7.

DEPUIS long-tems je raiſonne:
Pourquoi, ma bonne,
M'en empêcher?
On voudroit tout me cacher.
Je ne ſais rien, mais je ſoupçonne.
A mon cœur, dans ce ſéjour,
Tout peint l'amour,
Tout n'eſt qu'amour.

Quoi! maman, faut-il encore
Que je l'ignore
A quatorze ans?
Comme les fleurs de nos champs,
Je ſens, je vois mon ſein éclore.
A mon cœur, &c.

Liſe trouva dans la plaine
Une fontaine,
Et s'arrêta;
De fleurs elle s'ajuſta:
Pour qui prit-elle cette peine?
A mon cœur, &c.

Ainſi que cette bergère,
Dans l'onde claire
Je me mirois;
De barbeaux je me parois;
Je ſentois un deſir de plaire.
A mon cœur, &c.

Quand je vois cette onde pure,
Dont le murmure
Eſt ſi flatteur;
Cette eau, dis-je, avec ardeur,
Paroît careſſer la verdure.
A mon cœur, &c.

En menant mes moutons paître,
Au pied d'un hêtre,
Je vis un nid,
De petits oiſeaux garni:
Qu'eſt-ce donc qui les a fait naître?
A mon cœur, &c.

Voyez-vous ſur ces tourelles
Ces tourterelles
Se careſſer?
Les voyez-vous s'empreſſer?
Le plaiſir agite leurs ailes.
A mon cœur, &c.

L'INGÉNUE.

AIR. N°. 8.

QUINZE ans, ou bien peu davantage,
De mes jours ſont le nombre heureux;
Colin eſt auſſi du même âge,
Et nous jouons à mille jeux.
Mais en jouant,
Quelle en eſt donc la cauſe?
Mais en jouant
Colin toujours me prend
Toujours, toujours quelque petite choſe.

Tantôt il cache ma houlette,
Ou me dérobe mon fuſeau;
A peine ſuis-je ſur l'herbette,
Qu'il me fait quelque tour nouveau.
Puis en jouant, &c.

Il aime à me voir inquiète,
Et ſe rit de mon embarras:
Ah! s'il n'avoit que ma houlette!...
Non, non, je n'y ſongerois pas.
Mais en jouant, &c.

Dans l'ardeur dont brûle ſon ame,
Du moment il ſait profiter;

Il me baise : son baiser m'enflamme :
Son cœur devroit s'en contenter.
Mais en jouant,
Quelle en est donc la cause ?
Mais en jouant,
Colin encor me prend
Encor, encor... quelque petite chose.

L'INSTRUCTION PRÉVENUE.

AIR. No. 9.

AIMEZ, vous avez quinze ans,
Et les graces du bel âge :
Attendrez-vous plus long-tems ?
Ce seroit en grand dommage ?

Que faire à la fin du jour ?
Demandez à vos compagnes :
Elles répondront l'amour ;
C'est le charme des campagnes.

Mais ma Rosine, en secret,
Sans que le sachiez peut-être,
Quelque pasteur beau, discret,
En vous amour a fait naître.

On s'engage innocemment ;
La pente eſt ſi naturelle !
Écoutez : voici comment
Amour nous prend en tutelle.

De maints paſteurs dans les jeux
Reçoit-on le tendre hommage,
Voilà bientôt l'un d'entr'eux
Qu'on remarque davantage.

S'il vient, on le voit de loin ;
On y penſe, s'il s'abſente :
S'il rend le plus petit ſoin,
On ſe rend reconnoiſſante.

Et le jour que ce berger
Eſt de retour au village,
Voilà que, ſans y penſer,
Vous vous parez davantage.

Tout ce qu'un autre vous dit,
N'eſt qu'objet d'indifférence ;
Mais du berger qu'on chérit
Tout vous plaît, ou vous offenſe.

Qu'il chante d'amour les feux,
Vous reſtez embarraſſée,
Si ſur vous il n'a les yeux,
Ou ne vous a regardée.

Quelque bergère dira:
Sa douce voix m'a ravie.
L'éloge vous déplaira,
Si la bergère eſt jolie.

Si l'on ne peut plus douter
Qu'il ne cherche qu'à nous plaire,
On ne veut plus l'écouter,
Mais on veut qu'il perſévère.

Vous joint-il quelques inſtans?
On eſt dans un trouble extrême:
Vous parle-t-il du beau tems?
On croit qu'il dit: Je vous aime.

Quoi! dit Roſine, c'eſt là
Comme amour vient nous ſurprendre?
Hélas! telle me voilà,
Depuis que j'ai vu Sylvandre.

DE MONCRIF.

LES ARTIFICES DE L'AMOUR.

AIR. No. 10.

SONGEZ bien que l'amour fait feindre,
Redoutez un ſage berger:
On n'eſt que plus près du danger,
Quand on croit n'avoir rien à craindre,

Je voyois, ſans être inquiète,
Daphnis m'aborder quelquefois;
Il me trouvoit ſeulette au bois,
Sans jamais me conter fleurette.

Si je chantois dans le bocage,
Pour m'écouter il s'arrêtoit:
Une autre bergère chantoit,
Il s'en retournoit au village.

Sans crainte, ſans inquiétude,
Chaque jour j'aimois à le voir:
Bientôt, ſans m'en appercevoir,
Je perdis toute autre habitude.

L'enchanteur! quelle adreſſe extrême
Il employoit pour me charmer!
Croiroit-on qu'on ſe fit aimer,
Sans jamais dire, je vous aime?

Des amans me peignant l'ivreſſe,
Il m'entretenoit tout un jour;
C'étoit pour condamner l'amour;
Mais c'étoit en parler ſans ceſſe.

Daphnis enfin ſut me contraindre
A partager ſa tendre ardeur:
Je ſentis qu'il avoit mon cœur,
Quand je commençai de le craindre.

DE MONCRIF.

LA FEINTE COLÈRE.

AIR. No. 11.

A PEINE ai-je quitté l'enfance,
Que nos bergers me font la cour;
Maman en vain me fait défenfe
D'écouter un feul mot d'amour.
Sur ce point fouvent je friponne;
Si quelqu'un s'y prend galamment,
Je gronde d'abord hautement...
Mais tout bas mon cœur lui pardonne.

Tous les matins dans nos prairies
L'amour fait moiffonner des fleurs;
Aux bergères les plus jolies
On en fait des marques d'honneurs.
Toutes les fois que l'on m'en donne,
Par un air froid & nonchalant
Je déconcerte le galant. . .
Mais tout bas mon cœur lui pardonne.

Sur mes cheveux, mon teint, ma taille,
Colin fait de tendres chanfons:
Je feins de croire qu'il me raille,
De maman je fuis les leçons.
Quand pour moi fa flûte réfonne,

Pour ne point faire de jaloux,
J'affecte un modeste courroux. . .
Mais tout bas, &c.

Quand tête-à-tête en un bocage
Je me trouve avec ce berger,
Ses yeux, ses mains, sont le langage
Dont il se sert pour m'engager.
D'abord ma vertu s'en étonne,
Je voudrois ne rien écouter;
Je fais semblant de m'irriter. . .
Mais tout bas, &c.

Il pousse si loin l'aventure,
Qu'il m'oblige, par ses efforts,
A sacrifier ma parure,
Pour me soustraire à ses transports.
A grands cris j'appelle ma bonne;
Ce chiffonnage me fait peur;
Colin pousse à bout ma pudeur. . .
Mais tout bas, &c.

Dans l'ardeur d'un feu téméraire,
Par lui mon lacet est coupé:
Je m'efforce d'être en colère,
Et de mon busc il est frappé.
Mais malgré les coups que je donne,
Il n'en devient pas plus discret:
Je crois qu'un démon, en secret,
Lui dit que mon cœur lui pardonne.

DE LA GARDE.

LA FAUSSE INGÉNUE.

AIR. N°. 12.

MAMAN, vous me dites ſans ceſſe
De ne point aimer de berger ;
J'en connois aſſez le danger,
Pour vaincre en moi cette foibleſſe :
Mon cœur ſoupire près d'*Hylas* ;
Mais, maman, je ne l'aime pas.

De fleurs il orne ma houlette ;
Moi, j'en décore ſon chapeau :
Si j'ai quelque ruban nouveau,
Je cours en parer ſa muſette ;
C'eſt pour lui ſeul que j'en fais cas ;
Mais, maman, &c.

Où ce berger ne peut pas être,
J'ai l'air ou diſtrait, ou rêveur ;
J'éprouve une douce langueur,
Sitôt que je le vois paroître :
Je veux fuir, il retient mes pas ;
Mais, maman, &c.

Pour vous obéir je l'évite ;
Mais lorſque, malgré moi, mon chien
Conduit mon troupeau vers le ſien,

Il rêve, je reſte interdite;
Je rougis de notre embarras:
Mais, maman, &c.

Il me prend la main, il ſoupire;
Moi pour ſuivre en tout vos leçons,
J'éloigne auſſitôt mes moutons;
Mais, pendant que je me retire,
Je regarde s'il ſuit mes pas;
Mais, maman, &c.

J'ai mille choſes à lui dire
Les jours que je ne le vois point,
Et quand nous ſommes ſans témoins,
Ma voix ſur mes lèvres expire.
Dieux! que ce ſilence a d'appas!
Mais, maman, &c.

O Liſe! quelle erreur extrême!
Vos yeux, votre air, tout vous dément;
Et vous aimez aſſurément. . .
Oui, ſi c'eſt ainſi que l'on aime,
L'Amour me tenoit dans ſes lacs;
Mais, maman, je ne l'aime pas.

LA FILLE INCRÉDULE.

Air de la Romance de Daphné.

Ier. vol. No. 79.

MAMAN ne ceſſe de dire
A toute heure, à tout moment,
Que l'amour eſt un martyre.
D'où vient donc que je ſoupire
Abſente de mon amant?

La nuit, lorſque dans un ſonge
Je vois ce berger charmant,
L'état où l'amour me plonge,
Ah! ſans doute eſt un menſonge,
Mais il n'eſt pas un tourment.

Colin ne vit, ne reſpire
Que pour mon amuſement;
Je badine, il aime à rire:
Quoique maman puiſſe dire,
L'amour n'eſt pas un tourment.

Rire eſt notre ſeule affaire;
Mais ſous la loi des amours,

N'a-t-on rien de mieux à faire?
Colin, au fait du myſtère,
Dit qu'on ne rit pas toujours.

Dans le ſort qu'il me préſage
Je ne vois rien de fâcheux;
Je ſais bien qu'il vient un âge
De quitter le badinage,
Pour penſer au ſérieux.

Maman, par excès de zèle,
Exagère le danger;
Mais Colin eſt ſi fidèle,
Que tout mon cœur eſt contre elle,
Du parti de mon berger.

LA DÉFENSE INUTILE.

AIR. No. 13.

UN berger rencontrant Liſette,
Lui dit : Veux-tu me ſuivre au bois?
On y va cueillir la noiſette,
On y danſe au ſon du hautbois.
Il prit le bras de la bergère,
Qui lui réſiſtoit mollement.
Au bois, dit-elle, qu'ai-je à faire?

Laiſſe, laiſſe-moi donc; vraiment
Maman l'défend, maman l'défend.

Tout en lui réſiſtant, Liſette
Suivoit le berger dans le bois,
Et tout en cueillant la noiſette,
Colin l'agaçoit quelquefois.
Il ſaiſit ſa main & la baiſe;
Liſe ſoupire doucement;
Et ſans montrer qu'elle en ſoit aiſe,
Lui dit: Laiſſe-moi donc; vraiment
Maman l'défend, maman l'défend.

La bergère, un peu moins farouche,
Avoit abandonné ſa main;
Et bientôt Colin, ſur ſa bouche,
S'aviſa d'un plus doux larcin.
Liſe lui dit tout en colère:
Laiſſe, laiſſe-moi donc; vraiment
Un ſecond baiſer la fit taire;
Elle dit encor foiblement,
Maman l'défend, maman l'défend.

Admirez le progrès rapide
Qu'amour fait dans un jeune cœur!
Ce n'eſt plus Liſette timide,
Et luttant contre ſon vainqueur:
Au berger, par un doux caprice,
Elle donne un baiſer charmant;

Colin s'écrie avec malice :
Laiſſe, laiſſe-moi donc ; vraiment
Maman l'défend, maman l'défend.

L'HEUREUX ÉGAREMENT.

AIR. No. 14.

LISE étoit belle & jeunette ;
Licas étoit jeune & beau :
Tous deux danſoient ſur l'herbette
Au doux ſon du chalumeau :
Chaque fille en mariage
Auroit bien voulu Licas ;
Chaque garçon du village
Deſiroit Liſe tout bas.

Licas ſentit dans ſon ame
Certain mal qu'on nomme amour ;
Liſe fait naître ſa flamme,
Liſe l'éprouve à ſon tour.
Licas n'oſe lui rien dire,
Liſe baiſſe ſes beaux yeux. . .
Il la fixe. . . elle ſoupire. . .
Ils ſoupirèrent tous deux.

La nuit vient sur la nature
Étendre son voile noir;
La campagne étoit obscure;
Ils croyoient encor se voir.
Licas veut la reconduire,
Lise refuse d'abord.
Puis la belle de sourire,
Puis enfin d'être d'accord.

Licas, éloquent sans doute,
Eut l'art de la rassurer;
Mais lorsque l'on n'y voit goute;
L'on risque de s'égarer.
La bergère un peu timide
Ne savoit pas le chemin;
Craignant de perdre son guide,
Elle lui serroit la main.

Lise devient inquiète,
Et Licas devint rêveur;
Elle est belle, elle est seulette,
Et qui plus est, Lise a peur.
Au plus léger bruit, par elle
Licas se sentoit presser:
Pour mieux rassurer sa belle,
Il crut devoir l'embrasser.

Sur ses deux lèvres de rose
Ce baiser-là fut donné;
Mais la nuit seule en est cause,

Aussi

Auſſi fut-il pardonné.
Qu'ai-je donc ? mon cœur palpite ;
J'étouffe dans mon corſet. . .
Pour la ſoulager plus vîte,
Licas rompit le lacet.

Les voilà donc ſur l'herbette,
Liſe bien près de Licas ;
La bergère étoit muette,
Le berger ne parloit pas.
De tems en tems, il s'aſſure
Si Liſe ſe trouve mieux ;
Quand la nuit eſt trop obſcure,
Les mains remplacent les yeux.

Sans parler, ils s'entendirent,
Et cela plus d'une fois ;
Sans doute après ils dormirent. . .
Car que faire dans un bois ?
Seulement on crut entendre
La bergère ſoupirer,
Et dire d'une voix tendre :
Je veux ſouvent m'égarer.

MARSOLLIER DE VIRETIÈRES.

LA JEUNE AGNÈS.

AIR : *Philis demande son portrait.*
Ier. vol. No. 74.

AGNÈS croyoit qu'avant vingt ans
Son cœur devoit se taire :
J'en ai quinze ; il n'est donc pas tems
Que j'y pense, ma mère ?
Le beau Lindor à tout moment
Me jure qu'il m'adore ;
Mais je lui réponds simplement :
Je suis trop jeune encore.

— Ma fille, d'un feu séducteur
Préserve ton jeune âge ;
Un amant est toujours trompeur,
Indiscret ou volage :
Redoute & fuis son entretien. . .
— Mais moi qui tout ignore,
Maman, je n'y comprendrai rien ;
Je suis trop jeune encore.

Le lendemain le beau Lindor,
Dessous sa collerette,
Apperçut un double trésor
D'une beauté parfaite.

Dieux! s'écria-t-il, que d'appas
Nature a fait éclore!
Non, dit Agnès, ce n'en eſt pas;
Je ſuis trop jeune encore.

— Quoi! ton çœur à mes tendres vœux
Craint-il d'être propice?
(L'amour ſe peignoit dans les yeux
De la jeune novice.)
Pourquoi, pourquoi cette rougeur
Dont ton front ſe colore?
— Je n'en ſais rien, c'eſt un malheur;
Je ſuis trop jeune encore.

Finis, ſi ma mère venoit,
Dit la jeune bergère
Au beau Lindor qui l'entraînoit
Sous un bois ſolitaire.
— Viens, ſuis-moi, je te conduirai
Dans le temple de Flore.
— Hélas! qu'eſt-ce que j'y ferai?
Je ſuis trop jeune encore.

Lindor, ſur un tapis de fleurs,
Inſtruiſit l'innocente:
Ah! dit-elle, que de douceurs
Dont j'étois ignorante!
Maman, ſi j'ai moins écouté
Vos conſeils que j'honore,

Pour deviner la vérité,
J'étois trop jeune encore.
SIMON.

IL FAUT AIMER.

AIR. No. 15.

Vous qui de l'amoureuſe ivreſſe
Fuyez la loi,
Approchez-vous, belle jeuneſſe,
Écoutez-moi.
Votre cœur a beau ſe défendre
De s'enflammer :
Le moment vient, il faut ſe rendre,
Il faut aimer.

Hier, au bois, ma chère Annette
Prenoit le frais :
Elle chantoit ſur ſa muſette,
N'aimons jamais.
M'approchant alors par derrière
Sans me nommer,
Je dis : Vous vous trompez, ma chère,
Il faut aimer.

En rougiſſant, la paſtourelle
Me répondit :

D'amour la flèche eſt bien cruelle,
On me l'a dit.
A treize ans, le cœur eſt trop tendre
Pour s'enflammer :
C'eſt à vingt ans qu'il faut attendre
Pour mieux aimer.

Lors je lui dis : La beauté paſſe
Comme une fleur ;
Un ſouffle, bien ſouvent, l'efface
Dans ſa fraîcheur ;
Rien ne peut, quand elle eſt flétrie,
La ranimer :
C'eſt quand on eſt jeune & jolie
Qu'il faut aimer.

Belle amie, à ſi douce atteinte
Cédez un peu ;
Cet amour dont vous avez crainte,
N'eſt rien qu'un jeu.
Annette ſoupire, & commence
A s'alarmer :
Mais ſes yeux m'avoient dit d'avance,
Il faut aimer.

L'air étoit frais, l'inſtant propice,
Le bois touffu.
Annette fuit, le pied lui gliſſe,
Tout eſt perdu.
L'Amour, la couvrant de ſon aile,

Sut l'animer.
Hélas! je vois trop, me dit-elle,
Qu'il faut aimer.

Les oiſeaux, témoins de l'affaire,
Se baiſoient mieux;
L'onde, plus tard qu'à l'ordinaire,
Quittoit ces lieux:
Les roſes s'empreſſoient d'éclore
Pour embaumer,
Et l'écho répétoit encore,
Il faut aimer.

LE CH. DE PARNY.

LE BIEN D'AIMER.

AIR: *Enfans de quinze ans.* No. 16.

DORIS & Colin ſont amans,
Et n'ont de bien que leur tendreſſe;
Doris & Colin ſont contens,
Vont danſant & chantant ſans ceſſe;
Une fois que l'on s'aime bien,
Tenez, on ne manque de rien.
Aimons, aimons tous,
Il n'eſt pas de bien plus doux.

Le monde eſt pour eux ſans attraits ;
Ils trouvent ſa foule gênante :
Ils n'ont pas beſoin d'un palais :
Une grotte ſeule les tente.
Une grotte ! ah ! l'heureux ſéjour !
C'eſt tout ce qu'il faut à l'amour.
Aimons, &c.

La faveur que leur tendre amour
Deſire du reſte du monde,
C'eſt de les laiſſer nuit & jour
Dans leur ſolitude profonde.
Dans l'univers, pour vivre heureux,
N'eſt-ce pas aſſez d'être deux ?
Aimons, &c.

Si Colin promène ſes yeux
Sur les richeſſes de la terre,
Colin n'en paroît envieux
Que pour en combler ſa bergère ;
Il donneroit pour un baiſer
Tout ce qu'on peut en amaſſer.
Aimons, &c.

Les roſes qui flattent ſes yeux,
Le ſein de Doris les recèle ;
Les parfums les plus précieux
Sont ſur les lèvres de ſa belle :

Les tréfors dont il eft épris,
Sont ceux qu'il dérobe à Doris.
Aimons, &c.

Si Doris & Colin diftraits
Contemplent quelque fleur nouvelle,
Colin, dit-elle, eft bien plus frais;
Doris, dit-il, eft bien plus belle.
S'ils font tentés de la cueillir,
C'eft tous les deux pour fe l'offrir.
Aimons, &c.

Des prés & des vallons charmans
La riante & tendre verdure,
Eft, pour nos deux jeunes amans,
Un lit dreffé par la nature :
L'Amour, caché fous ce tapis,
Arrête Colin & Doris.
Aimons, &c.

ROCHON DE CHABANNES.

AUTANT EN EMPORTE LE VENT.

AIR : *Vous qui du vulgaire ſtupide.*
Ier. vol. N°. 8.
Ou, *De l'oiſeau qui t'a fait envie.*
Ier. vol. N°. 14.

LYCIDAS prit dans le bocage
Un bel oiſeau ſous des buiſſons,
Et crut retenir le volage
Par un ſimple lien de joncs.
Que ta cage n'eſt-elle faite,
Lui diſoit-il, dès cet inſtant,
J'irois t'offrir à mon Annette,
Et l'amour ſait ce qui m'attend.

Annette n'eſt point trop ſévère ;
Ton ramage lui plaira tant,
Que j'obtiendrai de la bergère
En échange un baiſer comptant.
Qu'elle m'en donne un ſeul bien tendre ;
Annette doit me l'accorder :
Les autres, je ſaurai les prendre,
Si je n'oſe les demander.

Il dit, & ſongeant à la cage,
Détache une branche d'oſier ;

Puis revient ardent à l'ouvrage,
Croyant tenir ſon priſonnier.
Mais, hélas! il s'eſt fait paſſage;
Du lien l'oiſeau s'eſt enfui,
Et tous les baiſers, quel dommage!
Se ſont envolés avec lui.

DORAT.

PHILÈNE ET LAURE.

AIR. No. 17.

DÉJA du ſoir l'ombre légère
Couvroit la cime des coteaux,
La jeune & timide bergère
Ramenoit des champs ſes troupeaux;
Triſte & penſif, le beau Philène,
Sous le ſaule d'une fontaine,
Seul, laiſſoit aller ſes chevreaux;
Et rejettant chien & houlette,
Il ſoupiroit ſur ſa muſette
Ces chants redits par les échos.

Si ton berger, ingrate Laure,
T'eſt déſormais indifférent,
Immole un amant qui t'adore,
Et qui périt en t'adorant.

Dieux, qui vîtes notre tendresse,
Sauvez celle qui me délaisse,
D'être ainsi délaissée un jour;
Ma mort remplira son envie;
Elle pourra m'ôter la vie,
Mais non pas m'ôter mon amour.

En vain, dans l'eau de ces fontaines,
Je cours éteindre mon ardeur;
L'amour, dans mes brûlantes veines,
S'allume avec plus de fureur.
Innocens agneaux, que j'envie,
Ah! rien ne trouble votre vie:
L'Amour est pour vous sans danger;
Ce dieu dispense, en ses caprices,
Au troupeau toutes les délices,
Et tous les tourmens au berger.

Sur votre écorce, avant l'aurore,
Ormeaux, combien ai-je tracé
Le nom de ma perfide Laure,
Avec mon nom entrelacé!
Croissez, couvrez-vous de feuillage;
Le rossignol, sous votre ombrage,
Viendra lamenter sa douleur:
Un jour, sous votre asyle sombre,
Le voyageur, cherchant de l'ombre,
Sentira palpiter son cœur.

En revenant des pâturages,
Tous deux preſſés de nous revoir,
Ma Laure & moi dans ces bocages,
Tous deux nous devancions le ſoir.
Sans avoir revu ma compagne,
Deux fois dans la triſte campagne
L'ombre a bruni le verd des bois.
Ah! que Laure vive & m'oublie!
Laure, ſi tu perdois la vie,
Hélas! je la perdrois deux fois.

Penchée à travers la feuillée,
Laure entendit ce triſte chant:
Joyeuſe à la fois & troublée,
Elle vole vers ſon amant.
La brebis que tu m'as donnée,
Par quelque berger détournée,
N'eſt qu'en ce moment de retour.
Ah! s'écrie auſſitôt Philène,
Les vents ont emporté ma peine,
Et n'ont laiſſé que mon amour.

DE SAINT-PERAVI,

LES SERMENS.

AIR. I^er^. vol. N°. 17, *ou* 34.

AUx autels, Mirtil & Glycère
Jurent d'être toujours amans:
Hélas! ils ne s'aiment donc guère,
Puiſqu'ils ont recours aux ſermens.

MARÉCHAL.

LA MENACE INUTILE.

AIR. N°. 18.

IL eſt certain qu'un jour de l'autre mois
M'eſt advenu très-merveilleuſe choſe:
Toute ſeulette étois au fond d'un bois,
Vint mon ami, plus beau que n'eſt la roſe.
Il me baiſa d'un baiſer ſage & doux,
Et puis après il me fit choſe amère;
Si que je dis, avec un grand courroux,
Tenez-vous coi, *Bis.*
J'appellerai ma mère. *Bis.*

Il eſt certain qu'il devint tout tranſi,
Voyant courir larmes ſur mon viſage;

A jointes mains, il me cria merci,
Et cela fit que je fus moins sauvage.
Quand il me vit que je parlois si doux,
L'ami s'y prit de tant belle manière,
Que je lui dis, sans avoir de courroux,
Tenez-vous coi, &c.

Il est certain que lors il m'arriva
Chose nouvelle, à quoi n'étois pas faite,
Et quasi morte, un baiser m acheva,
Qui me rendit les yeux clos & muette;
Puis m'éveillai, mais d'un réveil si doux,
Que remourus, tant il m'avoit su plaire.
Enfin besoin ne fut d'être en courroux,
Il devint coi, *Bis.*
Sans qu'appellai ma mère. *Bis.*

LA FUITE INUTILE.

AIR. No. 19.

L'AUTRE jour j'apperçus Lisette
Triste & déjà loin du hameau,
Avec pannetière & houlette,
Mais sans son chien & son troupeau.
Je lui dis : Où vas-tu, la belle,
Avec l'air de te désoler ?

Je fuis l'Amour, me répond-elle,
Et fi loin qu'il n'y puiffe aller.

Ton erreur, lui dis-je, eft extrême;
Un vain dépit te fait la loi:
Ton cœur te fuit; fi ton cœur aime,
L'ennemi voyage avec toi.
Reviens parmi nos paftourelles,
Si tu n'as pas d'autres fecours:
Le dieu que tu fuis a des ailes,
Il te rattraperoit toujours.

DORAT.

LA PRÉVOYANTE.

AIR. N°. 20.

VOus me grondez d'un ton févère
D'avoir, malgré votre leçon,
L'autre jour, dans notre maifon,
Reçu, même écouté Valère;
Il reviendra ce foir, je crois,
Maman; grondez-moi pour deux fois.

Le nom d'amour, qui m'effarouche,
Il me le fait fi bien goûter,

Qu'on jureroit, à l'écouter,
Qu'il eſt innocent dans ſa bouche.
Il reviendra, &c.

Il me conjure avec inſtance
De lui laiſſer prendre un baiſer;
Me taire, c'eſt le refuſer:
Mais il n'entend pas mon ſilence.
Il reviendra, &c.

Je devrois fuir ce téméraire,
Pour agir ſelon vos deſirs;
Mais quand on ne ſent que plaiſirs,
Comment bien marquer ſa colère?
Il reviendra, &c.

En vain, contre un amant ſi tendre,
De vos leçons je veux m'aider;
Il a l'art de perſuader,
Mieux que vous ne ſavez défendre.
Il reviendra, &c.

AVIS PRUDENT
DONNÉ TROP TARD.

AIR. No. 21.

N'ÉCOUTEZ jamais un amant,
Me dit ma mère à tout moment;
Le plus fidèle eſt un volage,
Qui cherche à donner de l'amour,
Sans jamais payer de retour.
Hélas! maman, c'eſt bien dommage.

Hé quoi! cet aimable berger
Qui vient ſans ceſſe en ce verger,
Et me tient un ſi doux langage,
Eſt un perfide, un inconſtant!
A d'autres il en dit autant!
Hélas! maman, c'eſt bien dommage.

Non; puiſqu'il m'a donné ſa foi,
Que jamais à d'autre qu'à moi
Il n'avoit voulu rendre hommage,
Et que je poſsède ſon cœur,
Il ne peut pas être un trompeur:
S'il l'eſt, maman, c'eſt bien dommage.

Il ne fauroit être inconftant;
Il eft fi beau! je l'aime tant!
On ne fauroit feindre à fon âge.
S'il me falloit vivre fans lui,
Ah! j'en mourrois bientôt d'ennui:
Mourir fi jeune, ah! quel dommage!

Hier encor dans fes tranfports,
Il faifoit de nouveaux efforts,
Pour obtenir de moi le gage,
Qu'il dit qu'on doit à fon amant.
Je l'ai cru, j'ai cédé : maman,
S'il m'a trompée, ah! quel dommage!

L'IGNORANTE CURIEUSE.

AIR. N°. 22.

EGLÉ fous un ombrage frais
Soupiroit fe croyant feulette:
Deux tourrerelles tout auprès
Se contoient tendrement fleurette.
Auffitôt elle s'écria,
Avec une joie inquiète,
Hélas! qu'eft-ce donc que cela?
Hélas! qu'eft-ce donc que cela? *Bis.*

Parmi les fleurs, lorfque je vois
Couler le ruiffeau qui ferpente,
Je rêve, & bientôt, malgré moi,
Je foupire, je me tourmente:
Je ne fais quoi, que je fens là,
Fait que je fuis trifte & contente.
Hélas! qu'eft-ce donc que cela? *Bis.*

Si j'entends quelques airs touchans
Sur la mufette de Sylvandre,
Mon cœur eft ému de fes chants,
Je me hâte de les apprendre:
Je les répète. . . Ah! le voilà!
Fuyons. . . mais il a l'air fi tendre!
Hélas! qu'eft-ce donc que cela? *Bis.*

Sylvandre amoureux & foumis
Se jette aux genoux de la belle:
Il ofe demander le prix
Que mérite une ardeur fidelle:
Avec tranfport il la preffa.
Que me veux-tu? s'écria-t-elle.
Hélas! qu'eft-ce donc que cela? *Bis.*

L'Amour caché là tout auprès,
Perça le cœur de la bergère:
Comment réfifter à fes traits,
Lancés dans l'ombre & le myftère?
Églé tendrement foupira,
Et dit, en quittant l'air févère,
Que n'ai-je fu plutôt cela! *Bis.*

L'AMOUR
VAINEMENT DÉGUISÉ.

AIR : *Ce que je dis est la vérité même.*

No. 23.

COMMENT Colin sait-il donc que je l'aime?
J'ai si bien feint de le haïr!
Est-ce mon cœur qui s'est trahi lui-même?
Est-ce l'Amour qui m'a voulu trahir?

Avec lui, timide & farouche,
J'ai du plaisir, mais je sais le cacher;
Je rougis sitôt qu'il me touche,
Je lui défends de me toucher.
Comment Colin, &c.

Dans mes yeux il auroit pu lire;
Mais devant lui, j'ai soin de les baisser;
Je contrains jusqu'à mon sourire,
Et je lui dis de me laisser.
Comment Colin, &c.

Un baiser qu'il croit me surprendre,
M'irrite au point qu'il ne peut m'appaiser;

Je lui dis : Tu peux le reprendre,
Je ne veux pas de ton baiser.
Comment Colin, &c.
MARMONTEL.

LA MÉFIANTE.

AIR. No. 24.

LISANDRE suit par-tout mes pas,
Je ne veux plus l'entendre :
Il m'aime, il me le jure ; hélas !
Que son discours est tendre !
Amour, n'as-tu donc des appas
Que pour nous mieux surprendre ?
Que de raisons pour n'aimer pas !
Mais comment s'en défendre ?

Ce berger est fait pour charmer,
Je ne saurois le taire ;
Mais il peut feindre de m'aimer,
Et ne chercher qu'à plaire.
Amour, n'as-tu donc, &c.

Amour, cache mon embarras,
Ou rends constant Lisandre.
A faire des amans ingrats
Quel plaisir peux-tu prendre ?

Cruel! n'as-tu donc des appas
Que pour nous mieux ſurprendre?
Que de raiſons, &c.

L'IGNORANTE INSTRUITE.

Air : *Comme v'là qu'eſt fait.* No. 25.

MAMAN dit que l'Amour eſt traître,
Qu'il tourmente comme un lutin;
Je voudrois pourtant le connoître,
Dit, un jour, Agnès à Colin:
Mon deſir eſt inexprimable;
Veux-tu bien me le montrer? — Oui:
Inſtruire un jeune objet aimable,
Qui comme vous eſt accompli,
Ah! qu'c'eſt joli!
Ah! qu'c'eſt joli!

Satisfais mon impatience,
Et mets-moi donc bien vîte au falt.
Oui? Mais, dit-il, pour plus d'aiſance,
Paſſons dans le prochain boſquet.
Colin l'embraſſe & la careſſe,
La bergère l'embraſſe auſſi.
Le deſir de ſavoir la preſſe;
Pourſuis, dit-elle, mon ami:
Ah! qu'c'eſt joli! *Bis.*

Un soupir d'Agnès fait éclore
Les graces du plus joli sein :
Le berger des yeux les dévore,
Il y porte une heureuse main.
Agnès, de cet apprentissage,
De plaisir sent son cœur ravi. . .
Être ignorante, ah ! quel dommage!
Car si tout, dit-elle, est ainsi,
Ah ! qu'c'est joli ! *Bis.*

Colin plus loin pousse la chance ;
L'Amour lui prêta son flambeau,
Et mit, pour aider sa science,
Sur les yeux d'Agnès son bandeau.
Tout sentiment, par la tendresse,
Devient en elle anéanti.
Mais revenant de son ivresse,
Elle dit, en faisant un cri :
Ah ! qu'c'est joli ! *Bis.*

Petit à petit l'ignorante
S'instruit au gré de ses desirs.
Fille aisément devient savante
Dans la carrière des plaisirs.
La nuit vint, triste circonstance!
Ah ! demain reviens donc ici :
Colin, que j'aime ta science !
Sans elle on ne vit qu'à demi.
Ah ! qu'c'est joli ! *Bis.*

En rêvant à son aventure,
Agnès regagne le hameau.
Tout à son cœur dans la nature
Paroît différent & nouveau.
Ah, dieux! que j'étois innocente
D'avoir cru maman jusqu'ici!
Amour, c'est toi seul qui m'enchante!
Quand par tes feux l'on est uni,
Ah! qu' c'est joli! *Bis.*

L'HEUREUSE MENACE.

AIR. No. 26.

COLINET au pied d'un ormeau,
Disoit un jour à sa bergère:
Si tu m'es toujours si sévère,
Je vais me pendre à ce rameau.
Un peu surprise à ce langage,
La belle lui dit: Alte-là!
Colinet, si tu fais cela,
Que dira-t-on dans le village?

Laisse-moi donc prendre un baiser,
Lui dit le berger plein de flamme;
La bergère au fond de son ame

Eût

Eût voulu ne point refuſer.
Il le ravit avec courage;
La belle lui dit : Alte-là!
Colinet, ſi l'on ſait cela,
Que dira-t-on dans le village?

Le berger devient plus preſſant,
Et la bergère moins farouche :
Un baiſer qu'il prend ſur ſa bouche
L'irrite, & puis elle y conſent.
Bientôt il oſe davantage :
Pour le coup, dit-elle, alte-là!
Bon! reprit-il, que fait cela?
Le ſaura-t-on dans le village?

D'abord la belle à ce diſcours
Demeure un inſtant interdite;
L'amour déjà la ſollicite,
Colinet la preſſe toujours.
Ah! dit-elle, tu n'es pas ſage:
Elle voulut dire, alte-là!
Mais tous les deux, après cela,
Ne ſongèrent plus au village.

Le ch. de Menil Glaise.

LES AMANS HEUREUX.

AIR : *Jusques dans la moindre chose.*

N°. 27.

Lise étoit dans son aurore,
Et sur son sein fait autour,
Déjà s'empressoient d'éclore
Les richesses de l'amour ;
Sur ses lèvres demi-closes
Erroient déjà les soupirs,
Comme autour des jeunes roses
On voit voler les zéphyrs.

Elle avoit vu le feuillage
Seize fois naître & mourir ;
Sylvandre étoit du même âge,
C'est l'âge heureux du plaisir.
Ils s'aimoient d'amour si tendre,
Qu'on doutoit, voyant leurs feux,
Qui de Lise ou de Sylvandre
Étoit le plus amoureux.

Dès que Lise étoit absente,
Tout affligeoit son amant ;
Loin de lui sa jeune amante

Souffroit le même tourment:
Ils laiſſoient couler des larmes
Quand ils ſe quittoient le ſoir,
Et rien n'égaloit les charmes
Qu'ils goûtoient à ſe revoir.

Si l'un chantoit un air tendre,
L'autre aimoit à le chanter;
Liſe, en écoutant Sylvandre,
Sentoit ſon cœur palpiter;
Sylvandre étoit dans l'ivreſſe
En l'écoutant à ſon tour,
Et l'interrompoit ſans ceſſe
Par cent baiſers pleins d'amour.

Un jour, dans un verd bocage,
Liſe, auprès de ſon berger,
Se livroit au badinage
Sans ſoupçonner le danger;
Quand ſoudain le ciel ſe couvre,
Un voile épais noircit l'air,
Et du nuage qui s'ouvre
Sortent la foudre & l'éclair.

Liſe étoit pâle & tremblante
Dans les bras de ſon amant;
Sur eux la foudre brûlante
Tombe, éclate en mugiſſant:
Tous deux ſont frappés enſemble,

Un ſeul coup finit leur ſort;
Et leurs cœurs qu'amour aſſemble,
Sont unis malgré la mort.

LÉONARD.

L'ORAGE.

AIR. No. 28.

LISE, entends-tu l'orage?
Il gronde, l'air gémit! *Bis.*
Sauvons-nous au bocage;
Liſe doute, & frémit. *Bis.*
Qu'un cœur foible eſt à plaindre
Dans ce double danger!
C'eſt trop d'avoir à craindre *Bis.*
L'orage & ſon berger. *Bis.*

Mais cependant la foudre
Redouble ſes éclats:
Que faire & que réſoudre?
Faut-il donc ſuivre Hylas?
De frayeur Liſe atteinte,
Va, vient, fuit tour-à-tour:
On fait un pas par crainte,
Un autre par amour.

Liſe au boſquet s'arrête,
Et n'oſe y pénétrer :
Un coup de la tempête
Enfin l'y ſait entrer.
La foudre au loin s'égare ;
On échappe à ſes traits :
Mais ceux qu'Amour prépare,
Ne nous manquent jamais.

Ce dieu, pendant l'orage,
Profite des momens ;
Caché dans le nuage
Son œil ſuit les amans.
Liſe, de ſon aſyle,
Sortit d'un air confus :
Le ciel devint tranquille,
Son cœur ne l'étoit plus.

COLARDEAU.

LES EMBARRAS D'UNE BERGÈRE.

Air des Triolets. Ier. vol. No. 34.

GARDER fon cœur & fon troupeau,
C'en eft trop pour une bergère.
Qu'on a de peine, quand il faut
Garder fon cœur & fon troupeau!
Quand tous les bergers du hameau,
Et tous les loups lui font la guerre,
Garder fon cœur & fon troupeau,
C'en eft trop pour une bergère.

L'AMOUR
PRÉFÉRABLE A L'INDIFFÉRENCE.

AIR: *De l'oifeau qui t'a fait envie.*
Ier. vol. No. 14.

TE voir, t'aimer & t'en inftruire,
Fut l'ouvrage d'un feul moment:
Ofe m'aimer & me le dire.
Doit-on rougir du fentiment?

Jeune Philis, on n'eſt ſévère
Que quand on ne peut pas charmer;
Mais lorſqu'on eſt faite pour plaire,
On eſt faite auſſi pour aimer.

Jouis de l'inſtant du bel âge,
Les fleurs ſe fanent ſans retour:
Viens avec moi ſous cet ombrage,
Nous y célébrerons l'amour.
Vois ces prés, ces lits de verdure,
Tout y peint le dieu que je ſens,
Les ruiſſeaux par leur doux murmure,
Et les roſſignols par leurs chants.

Vois ce berger ſur la fougère,
Dont ces coteaux ſont émaillés,
Dans les regards de ſa bergère,
Confondre ſes regards troublés.
Tous deux, guidés par la nature,
Pleins d'amour, de timidité,
Goûtent une volupté pure,
Préférable à la liberté.

L'eau qui careſſe ce rivage,
La roſe qui s'offre au zéphyr,
Le vent qui rit dans ce feuillage,
Tout dit qu'aimer eſt un plaiſir.
Une égale & ſincère flâme
Sait rendre doublement heureux:

Les indifférens n'ont qu'une ame ;
Lorſque l'on aime on en a deux.

En vain la raiſon trop auſtère
S'arme contre un ſi doux penchant ;
La loi rigoureuſe & ſévère
En proſcrit l'abus ſeulement.
Il n'eſt point de cœurs invincibles ;
Tôt ou tard il faut s'enflammer.
Le ciel nous eût fait inſenſibles,
S'il nous eût défendu d'aimer.

Du tendre feu qui me conſume,
Partage les brûlans deſirs ;
Que ton cœur, s'il ſe peut, s'allume
A l'haleine de mes ſoupirs.
Loin qu'un ſi beau tranſport t'offenſe,
Daigne l'éprouver à ton tour :
Un ſiècle entier d'indifférence
Ne vaut pas un moment d'amour.

L'AMANT DISCRET.

AIR. N°. 29.

SUR une écorce légère,
Amans, tracez votre ardeur;
Le beau nom de ma bergère
N'eſt gravé que dans mon cœur.
Je n'oſe occuper ma lyre
A chanter un nom ſi doux,
Écho pourroit le redire,
Et j'aurois trop de jaloux.

Corinne à feindre m'engage,
Pour mieux tromper les témoins;
Ce qui lui plait davantage,
Semble me plaire le moins:
L'herbe où ſon troupeau va paître,
Voit le mien s'en écarter,
Et je ſemble méconnoître
Son chien qui veut me flatter.

Vous qu'un fol amour inſpire,
Connoiſſez mieux le plaiſir;
Vous n'aimez que pour le dire,
Nous n'aimons que pour jouir:
Corinne, que ce myſtère

Dure autant que nos amours !
L'amant content doit se taire,
Fais-moi taire pour toujours.

L'amant frivole & volage
Chante par-tout ses plaisirs ;
Le berger, discret & sage,
Cache jusqu'à ses desirs ;
Telle est mon ardeur extrême :
Mon cœur soumis à ta loi,
Te dit sans cesse qu'il aime,
Pour ne le dire qu'à toi.

BERNARD.

COUPLET.

AIR. No. 30.

ENFIN la charmante Lisette,
Sensible à mon cruel tourment,
A bien voulu, dessus l'herbette,
M'accorder un heureux moment.
Pressé d'une charge si belle,
Tendre gazon, relevez-vous :
Il ne faut qu'une bagatelle,
Pour alarmer mille jaloux.

QUINAULT.

LE BERGER PATIENT.

Air dans le Ier. vol. No. 22.

J'AIME une ingrate beauté,
Et c'eſt pour toute ma vie.
Je n'ai plus de volonté,
Ma liberté m'eſt ravie.
Thémire a des rigueurs ;
Mais mon cœur les préfère
Aux plus douces ſaveurs
De toute autre bergère.

Quand aux champs, dès le matin,
Le ſoin du troupeau l'appelle,
Le ciel devient plus ſerein,
Le jour ſe lève avec elle.
Les amoureux zéphyrs
Naiſſent de ſon haleine,
Et mes tendres ſoupirs
La ſuivent dans la plaine.

Le roſſignol va chantant,
Joyeux de la voir ſi belle ;
Le papillon voltigeant
La prend pour la fleur nouvelle.
Pour mourir ſur ſon ſein

On voit les fleurs éclore ;
De l'éclat de son tein
La rose se colore.

Malgré sa timidité,
Qui la rend plus belle encore,
D'une douce volupté,
Dans ses yeux j'ai vu l'aurore ;
Et sa bouche exprimer,
Par un tendre sourire,
Ce doux plaisir d'aimer,
Qu'elle craint & desire.

FAVART.

LE CURIEUX.

Même air que le précédent.

L'AUTRE jour étant assis
Sur le bord d'une fontaine,
Je vis dans les champs Tircis
Qui de près suivoit Climène :
Il vouloit l'arrêter ;
La bergère interdite,
Feignant de l'éviter,
Fuyoit pourtant moins vîte.

Tircis, qui s'en apperçoit,
En devient plus téméraire;
Il la suit près de l'endroit
Où je rêvois solitaire:
  J'approchai doucement
  Afin de les entendre;
  Rien n'est indifférent
  Quand on a le cœur tendre.

J'entendis que le berger
Dit alors à la bergère:
Quoi! tu crains de t'engager!
C'est donc en vain que j'espère?
  Quand on sait tout charmer,
  On ne hasarde guère;
  Ce n'est un mal d'aimer,
  Que quand on ne peut plaire.

Le berger ne dit plus rien,
La bergère étoit muette:
Mais l'Amour le servit bien,
Il préparoit sa défaite.
  La pudeur résistoit;
  Mais un soupir la chasse:
  Le seul desir restoit,
  Le plaisir prend la place.

A THÉMIRE.

AIR : *Philis demande son portrait*; Ier. vol. No. 74.

JE connois un berger discret,
Qui se taît & soupire ;
C'est vous qu'il adore en secret,
Sans oser vous le dire :
Pour bien peindre ses sentimens
Et ses vives alarmes,
Il faudroit autant de talens
Que vous avez de charmes.

Des maux que l'amour fait souffrir ;
En lui tout est l'image ;
Vous voir, vous aimer, le sentir,
D'un moment c'est l'ouvrage :
Thémire, ces timides vœux
Pourroient-ils vous déplaire ?
Jamais l'encens qu'on offre aux dieux
N'excita leur colère.

Ce tendre amant est satisfait,
Dès qu'il vous voit paroître ;
Tout l'inquiète & lui déplait
Où vous ne pouvez être :

Il croit calmer tous ses desirs
Par des jeux & des fêtes;
Mais il n'y trouve aucuns plaisirs,
Ils sont tous où vous êtes.

Thémire, ignorez-vous l'amour,
Quand vous le faites naître?
Ce dieu n'est pas jusqu'à ce jour
Sans s'être fait connoître;
Il vous ressemble, il est charmant,
Il est fait pour vous plaire:
N'abandonnez pas un enfant,
Dont vous êtes la mère.

A SYLVIE.

AIR: *Que ne suis-je la fougère.*
Ier. vol. No. 12.

LES rois sont moins sur la terre,
Que vous n'êtes dans mon cœur:
Comme vous, pourroient-ils faire
D'un regard tout mon bonheur?
Je passe aisément la vie
Loin de l'Olympe & des dieux;
Mais je la perdrois, Sylvie,
Si j'étois loin de vos yeux.

DANGER
DES CARESSES DE L'AMOUR.

AIR. N°. 31.

JEUNES bergers, craignez l'adreſſe
D'un dieu jaloux de votre cœur :
Son air eſt ſimple & ſans fineſſe,
Son ſouris doux, ſon ton flatteur ;
Mais le perfide ne careſſe
Que pour commettre une noirceur.

Il ſemble, hélas ! que la nature
Soit complice de ſes forfaits ;
Les fleurs, les bois & la verdure,
Tout favoriſe ſes projets :
Le Printems lui doit ſa parure ;
Mais l'Amour lui doit ſes ſujets.

Il paroît tout ce qu'il veut être,
Flexible, adroit, inſinuant :
C'eſt un ami ; puis, c'eſt un maître ;
Quelquefois ce n'eſt qu'un enfant ;
Souvent on ne peut le connoître
Qu'aux maux qu'il fait en grandiſſant.

Un cœur honnête ainſi s'abuſe,
Et ſommeille en ſécurité :
L'amitié vient, qui ſert d'excuſe,
Lorſqu'il ſe ſent trop agité :
Défiez-vous, c'eſt une ruſe ;
Tout eſt amour pour la beauté.

Contre ſes traits, ſa perfidie,
Que ne puis-je vous prévenir !
Sans lui cependant, dans la vie,
Comment rencontrer un plaiſir ?
Peut-être un regard de Julie
Suffira ſeul pour m'en punir.

L'AMANT TIMIDE.

AIR. N°. 32.

POUR ſoumettre mon ame
A l'empire des plaiſirs,
Un berger plein de flâme
M'entretient de ſes deſirs :
Pas à pas ſon feu le guide
Vers la route des faveurs ;
Mais ſon cœur, encor timide,
N'oſe braver mes rigueurs.

La ſageſſe, trop fière,
Me défend de l'écouter;
Et pour la faire taire,
L'ingrat n'oſe aſſez tenter.
Que n'a-t-il aſſez d'adreſſe
Pour dérober au devoir
La preuve d'une foibleſſe
Que je n'oſe laiſſer voir!

Quand, d'un œil moins ſévère,
Je flatte ſes tendres feux,
Son embarras diffère
L'inſtant de le rendre heureux;
Il craint, il tremble, il héſite,
Il avertit ma fierté;
Et la cruelle en profite,
Pour bannir la volupté.

Hier, à la victoire
Marchant plus rapidement,
Il atteignoit la gloire
Dont on couronne un amant.
Que n'oſoit-il davantage!
Encore un pas ſeulement,
Ma raiſon faiſoit paſſage
Au plaiſir du ſentiment.

Attribuée a Voltaire.

L'ÉLOGE DE BABET.

AIR. N°. 33.

BABET m'a fu charmer,
Babet a ma tendreffe ;
Qui voudroit m'en blâmer,
N'a pas vu ma maîtreffe.
C'eft un air fi fin !
Une taille, un fein !
C'eft la plus belle fille !
N'eût-elle que des jupons courts,
Et fon corfet de tous les jours,
Vous diriez, fuffiez-vous un ours,
Babet, que t'es gentille !
Babet, que t'es gentille !

Quand Babet a dit oui,
C'eft oui qu'il faut comprendre ;
Chacun eft réjoui
Sitôt qu'on peut l'entendre :
C'eft la vérité,
La fimplicité ;
Point de détour de fille.
Fût-ce le foir, ou le matin,
Qu'on la voie, adieu le chagrin ;
Qu'elle chante, on eft tout en train,

Babet, que t'es gentille!
Babet, que t'es gentille!

Un gros fermier d'ici
A dit : Babet, je t'aime ;
Je mourrai de fouci,
Si tu n'en dis de même :
Tiens, veux-tu de l'or,
De l'argent encor ?
Tiens, prends, prends-en, ma fille.
Mais elle : Bon ! allez, Monfieur,
Quoique pauvre, j'ons de l'honneur.
Quand j'ai fu ça, j'ai dit d'un cœur,
Babet, que t'es gentille !
Babet, que t'es gentille !

J'irai trouver Babet,
J'irai trouver fa mère. . .
Non. . . d'abord en fecret. . .
Mais je crains fa colère.
Je lui parlerai,
Oui, je lui dirai :
Ah, Babet! ah, ma fille !
Si tous les jours je fuis tes pas,
C'eft que l'amour & tes appas. . .
Tiens... je... oui... non, je ne ments pas :
Babet, que t'es gentille !
Babet ! que t'es gentille !

SEDAINE.

LE BERGER ROI.

AIR. No. 34.

SUR un trône de fougère,
Chez nous règne le plaiſir ;
Et de fleurs ſa main légère
Y couronne le deſir.
Le bonheur, le pouvoir ſuprême
Sont pour un cœur bien enflammé :
On eſt roi quand on aime,
On eſt dieu quand on eſt aimé.

Les dieux aiment notre hommage
Et reçoivent notre encens ;
Les rois, leur vivante image,
Sont flattés de nos accens.
Le bonheur, &c.

J'égale, en aimant Colette,
Les rois & les immortels :
Un gazon, une houlette
Sont mon ſceptre & mes autels.
Le bonheur, &c.

Je lui plais, elle m'enflamme ;
Quel ſort eſt plus glorieux !

Mes tréſors ſont dans ſon ame,
Et ma gloire eſt dans ſes yeux.
Le bonheur, &c.

Eſt-il de plus doux empire
Que celui d'un tendre cœur ?
On règne quand on reſpire
Pour un aimable vainqueur.
Le bonheur, &c.

D'une ſi douce victoire,
Que l'amour ait tout l'honneur;
Le chanter eſt une gloire,
Le ſentir, eſt un bonheur.
Le bonheur, &c.

LES TENDRES SOUHAITS.

AIR. Ier. vol. No. 12.

QUE ne ſuis-je la fougère,
Où, ſur le ſoir d'un beau jour,
Se repoſe ma bergère
Sous la garde de l'Amour!
Que ne ſuis-je le Zéphyre
Qui rafraîchit ſes appas,
L'air que ſa bouche reſpire,
La fleur qui naît ſous ſes pas!

Que ne ſuis-je l'onde pure
Qui la reçoit dans ſon ſein !
Que ne ſuis-je la parure
Qu'elle met ſortant du bain !
Que ne ſuis-je cette glace,
Où ſon minois répété
Offre à nos yeux une grace
Qui ſourit à la beauté !

Que ne ſuis-je l'oiſeau tendre,
Dont le ramage eſt ſi doux,
Qui, lui-même, vient l'entendre
Et mourir à ſes genoux !
Que ne ſuis-je le caprice
Qui careſſe ſon deſir,
Et lui porte en ſacrifice
L'attrait d'un nouveau plaiſir !

Que ne puis-je, par un ſonge,
Tenir ſon cœur enchanté !
Que ne puis-je du menſonge
Paſſer à la vérité !
Les dieux qui m'ont donné l'être
M'ont fait trop ambitieux,
Car enfin je voudrois être
Tout ce qui plait à ſes yeux.

RIBOUTÉ.

SUR LE MÊME SUJET.

AIR. No. 35.

QUE ne ſuis-je la fleur nouvelle,
Qu'au matin Climène choiſit,
Qui, ſur le ſein de cette belle,
Paſſe le ſeul jour qu'elle vit!

Que ne ſuis-je le doux zéphyre,
Qui flatte & rafraîchit ſon tein,
Et qui pour ſes charmes ſoupire
Aux yeux de Flore, qui s'en plaint!

Que ne ſuis-je l'oiſeau ſi tendre,
Dont Climène aime tant la voix,
Que même elle oublie, à l'entendre,
Le danger d'être tard au bois!

Que ne ſuis-je cette onde claire,
Qui, contre la chaleur du jour,
Dans ſon ſein reçoit ma bergère,
Qu'elle croit la reine d'amour!

Dieux! ſi j'étois cette fontaine,
Que bientôt mes flots embraſés...
Pardonnez... Je voudrois, Climène,
Être tout ce que vous aimez.

LA MOTTE.

LE PORTRAIT DE MA MIE.

AIR. No. 36.

QUI par fortune trouvera
Nymphes dans la prairie,
Celle qui tant plus lui plaira,
Tenez, c'eſt bien ma mie;
Si quelqu'une vient à danſer,
Et d'une grace telle
Qu'elle ne fait les fleurs verſer,
Hé bien! c'eſt encore elle.

Si quelqu'un dit, avec ferment,
Je donnerois ma vie,
Pour être aimé rien qu'un moment;
Tenez, c'eſt de ma mie:
Si quelqu'autre fuit ſans eſpoir
La nymphe qu'il adore,
Content du charme de la voir,
Hé bien! c'eſt elle encore.

Églé vint aux jeux de Cérès,
Et fut d'abord ſuivie;
Églé revint le jour d'après,
On ne vit que ma mie.
Si quelque nymphe a le crédit

D'être toujours nouvelle
A vos yeux, comme à votre eſprit;
Tenez, c'eſt toujours elle.

L'autre matin, ſous ces buiſſons,
Une nymphe jolie
Me dit : J'aime tant vos chanſons!
Je dis, c'eſt pour ma mie:
Pour célébrer ſes doux attraits,
Fait-on chanſon nouvelle,
En y ſongeant, l'inſtant d'après
On chante encor pour elle.

Je lui fais maint adorateur,
Et n'en ai jalouſie;
Amour a mis tout mon bonheur
Dans celui de ma mie:
Que ſerviroit de m'alarmer?
La choſe eſt naturelle;
Amour l'a faite pour charmer,
Et nous pour n'aimer qu'elle.

De Moncris.

LE CHARME DES BOIS.

AIR : *De l'oiseau qui t'a fait envie.*
Ier. vol. No. 14.

QUE j'aime ces bois solitaires !
Aux bois se plaisent les amans ;
Les nymphes y sont moins sévères,
Et les bergers plus éloquens :
Les gazons, l'ombre & le silence
Inspirent les tendres aveux ;
L'amour est aux bois sans défense ;
C'est aux bois qu'il fait des heureux.

Venez aux bois, beautés volages,
Ici les Amours sont discrets ;
Vos sœurs visitent leurs ombrages ;
Les Graces aiment les forêts.
Que ne puis-je, aimable Glycère,
M'y perdre avec vous quelquefois !
Avec la beauté qu'on préfère,
Il est si doux d'aller aux bois !

Un jour j'y rencontrai Thémire,
Belle comme un printems heureux ;
Ou son amant, ou le zéphyre,
Avoit dénoué ses cheveux.

D 2

Je ne fais point quel doux myſtère
Ce galant déſordre annonçoit ;
Mais Lycas ſuivoit la bergère,
Et la bergère rougiſſoit.

LES REGRETS DE THÉMIRE.

AIR : *A notre bonheur l'amour préſide.*
No. 1.

JE reconnois ce triſte bocage,
Si funeſte à ma félicité ;
C'eſt ſur ce gazon, ſous cet ombrage
Que j'ai perdu ma tranquillité ;
C'eſt là que Tircis, ſur ſa muſette,
D'une ardeur parfaite,
Exprimoit les feux ;
J'y fis l'aveu d'un amour extrême,
Qui, malgré moi-même,
Parut dans mes yeux.

Certaine rougeur ſur mon viſage,
Mon air diſtrait, mon ſein agité,
Mon innocence & mon peu d'uſage,
Tout lui dévoiloit la vérité :
Il me prend la main, j'étois tremblante,

Mon trouble s'augmente
A chaque moment :
Pour combattre le feu qui l'anime,
Ma bouche s'exprime,
Et mon cœur la dément.

Oui, Thémire, oui, je vous adore,
Me répétoit-il ſi tendrement :
Que je ne voie jamais l'aurore,
Si je ceſſe d'être votre amant !
Si je renonce au ſoin de vous plaire,
D'une autre bergère
Si je ſuis les pas,
Que le tendre Amour, qui voit ma flâme,
Ne livre mon ame
Qu'à des cœurs ingrats.

Le bruit des ruiſſeaux, cette verdure,
Et la préſence de mon vainqueur,
Dans cet inſtant, tout, dans la nature,
Se réuniſſoit contre mon cœur :
Les premiers efforts de ſa tendreſſe
Sont, par ma ſageſſe,
D'abord repouſſés ;
Je n'oſe en exprimer davantage...
Il devint volage,
C'eſt en dire aſſez.

COMPLAINTE PASTORALE.

AIR. No. 37.

AU bord d'une fontaine,
Tircis brûlant d'amour,
Contoit ainsi sa peine
Aux échos d'alentour :
Félicité passée,
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée,
Félicité passée,
Que n'ai-je, en te perdant,
Perdu le souvenir !

J'aimois la jeune Annette,
J'étois tous ses plaisirs,
Une flamme secrète
Unissoit nos desirs.
Félicité passée, &c.

Il vaut mieux, disoit-elle,
Mourir que de changer ;
Cependant l'infidelle
Aime un autre berger.
Félicité passée, &c.

O jours dignes d'envie,
Je ne vous verrai plus !
Au printems de ma vie
Vous êtes difparus.
Félicité paffée, &c.

C'étoit fur ce rivage,
A l'ombre de ce bois,
Qu'avec moi la volage
Se plaifoit autrefois.
Félicité paffée, &c.

Un autre amour l'appelle
Loin de ces lieux charmans,
Où je goûrai près d'elle
De fi tendres momens.
Félicité paffée, &c.

L'AMANTE GÉNÉREUSE.

AIR : *La lumière la plus pure.* Ier. vol. No. 33.

DÈs que la riante aurore
S'ouvroit les portes du jour,
Le perfide Mélidore
Venoit me parler d'amour;

Quand le ſoleil, ſur nos plaines,
Promenoit ſon char brûlant,
Aſſis au bord des fontaines,
Il me peignoit ſon tourment.

Si la nuit, couvrant la terre,
Nous ſurprenoit en ces lieux,
Le trompeur à ſa bergère
Parloit encor de ſes feux.
Je n'entends plus ſa muſette;
Un autre a reçu ſa foi :
Il ne vit que pour Liſette,
Il devoit mourir pour moi.

Bois, rochers, flots & rivage,
Seuls témoins de mon ardeur,
Vous ſavez ſi le volage
Avoit pu fixer mon cœur :
Dans le ſoin qui me dévore,
Servez mes tranſports jaloux ;
Arrêtez... non, j'aime encore ;
Bois & rochers, taiſez-vous.

AUDE.

L'AMANT TOUJOURS PRÉSENT.

AIR. N°. 27.

JUSQUES dans la moindre chofe
Je vois mon amant empreint;
Quand j'éparpille une rofe,
Dans chaque feuille il eft peint.
Je le vois dans le nuage
Que l'air promène à fon gré;
Pour moi tout eft fon image,
Mon cœur en a foupiré.

Si je brode quelqu'ouvrage,
Dans le deffein nuancé
Je vois fes traits, fon vifage
Sur le canevas tracé.
Si je lis, à chaque page
Son nom me femble tracé;
Par l'écho du voifinage
Il eft toujours prononcé.

Qu'un fon frappe mon oreille,
J'écoute... & dans tous mes fens
Mon ame qui toujours veille,
Croit entendre fes accens,
Ces accens, ce ton fi tendre,

Ce ſon de voix enchanteur,
Ces accens qui font entendre
Tout ce qui flatte mon cœur.

LA RÉSOLUTION INUTILE.

Air du vaudeville de la Roſière de Salency.
No. 38.

UN ſoir d'été, dans ce vallon,
J'apperçus le berger Sylvandre;
Il répétoit une chanſon,
Et je pris plaiſir à l'entendre;
Il chantoit : Amuſez-vous; mais
Pour être heureux, n'aimez jamais.

Profitant de cette leçon,
Et piqué des rigueurs d'Iſmène,
Moi je me mis à l'uniſſon,
Et ma voix répéta ſans peine:
Folatrez, amuſez-vous; mais
Pour être heureux, n'aimez jamais.

En chantant, je vis près de nous,
S'aſſeoir la coquette Thémire;
Elle eut beau faire les yeux doux,

Et s'armer d'un plus doux ſourire,
J'oſai lui prendre un baiſer ; mais
En lui diſant, n'aimons jamais.

Le lendemain, ſous un ormeau,
Je te vis, jeune Sylvanire ;
Je jouois de mon chalumeau,
Et ſoudain je me mis à dire :
Je voulois braver l'amour ; mais
Je te vois, j'aime pour jamais.

Quand je trouve des paſtoureaux,
Ou bien de jeunes paſtourelles,
Je dis : Voyez ces tourtereaux,
Je dis, voyez ces tourterelles :
Ils ſe plaignent ſans ceſſe ; mais
L'Amour les unit à jamais.

Paſtoureaux, uniſſez vos voix,
Chantez le dieu de la tendreſſe,
Célébrez ſes aimables loix,
Mais point aux pieds de ma maîtreſſe ;
Ou bien chantez notre amour ; mais
Gardez-vous de l'aimer jamais.

LE COUPLE BIEN ASSORTI.

AIR : *Quand je vous ai donné mon cœur.*
No. 39.

LISETTE eſt faite pour Colin,
Et Colin pour Liſette :
Il eſt volage, il eſt badin,
Elle eſt vive & coquette.
Colin tolère ſes rivaux,
Liſette ſes rivales ;
Il prime parmi ſes égaux,
Elle, entre ſes rivales.

Liſette amuſe mille amans,
Colin toutes les belles ;
Tous deux en amour ſont conſtans,
Et tous deux infidèles.
Il eſt le plus beau du hameau,
Elle en eſt la plus belle ;
Colin reſſemble au franc-moineau,
Liſette à l'hirondelle.

Sans ſoupirer & ſans languir
Ils amuſent l'abſence,
Par les plaiſirs du ſouvenir
Et ceux de l'eſpérance ;

Ou, s'ils diſſipent leur chagrin
Par quelqu'autre amourette,
Liſette revient à Colin,
Et Colin à Liſette.

S'il naît quelque diſpute entr'eux,
C'eſt un léger orage,
Qui, bien loin de briſer leurs nœuds,
Les ſerre davantage.
Quel tort pourroient-ils ſe donner,
Egalement coupables ?
Ah ! pour ne pas ſe pardonner,
Tous deux ſont trop aimables.

Les ſoupçons jaloux, les ſoupirs,
Ne troublent point leurs chaînes;
D'amour ils goûtent les plaiſirs,
Sans en ſentir les peines.
Amans qui voulez vivre heureux,
Prenez-les pour modèle ;
Et n'imitez plus dans vos feux
La triſte tourterelle.

L'ATTAIGNANT.

LE DÉPART DE LUCILE.

AIR. No. 40.

IL eſt donc vrai, Lucile,
Vous quittez ce hameau:
Cherchez-vous à la ville
Quelqu'hommage nouveau?
L'amant qui fait entendre
Un langage apprêté,
Vaut-il un berger tendre
Qui dit la vérité?

Vous verrez ſur vos traces
Mille jeunes amans,
Qui vanteront vos graces,
Qui peindront leurs tourmens.
C'eſt l'art qui les inſpire,
Et non le ſentiment:
Moi, j'oſe à peine dire
Que j'aime tendrement.

A l'air qu'ils font paroître,
Quand ils offrent leur foi,
Vous les croiriez, peut-être,
Auſſi tendres que moi:
Leur vanité, bergère,

Allume tous leurs feux;
Je n'ai l'art, ni de plaire,
Ni de tromper comme eux.

PLUMETEAU.

PREUVE DE SOUVENIR.

Air dans le Ier. vol. No. 72.

GUILLOT un jour trouva Lifette
Au milieu d'un bocage épais;
Je te rencontre enfin feulette,
Et mes vœux feront fatisfaits.
Donne-moi, lui dit-il, bergère, *Bis.*
Ou laiffe-moi prendre un baifer:
De mes feux c'eft le doux falaire,
Tu ne peux me le refufer. *Bis.*

Un baifer n'eft que politeffe,
On ne refufe pas cela.
Je cède au defir qui te preffe,
Tiens, lui dit-elle, le voilà.
C'eft l'ufage qui me l'ordonne... *Bis.*
L'ufage, dit-il, eh bien, foit:
Ce baifer, c'eft lui qui le donne,
Mais c'eft l'Amour qui le reçoit. *Bis.*

Embraſſe-moi, je t'en ſupplie,
Reprit le berger auſſitôt :
Quoi ! déjà mon baiſer s'oublie ?
Répondit Liſette à Guillot.
Ma brunette, peux-tu le croire ? *Bis.*
Non, ta mépriſe me confond :
C'eſt bien te prouver ma mémoire
Que t'en demander un ſecond. *Bis.*

ENVOI D'UN MOINEAU.

AIR. Ier. vol. No. 14.

DE l'oiſeau qui te fait envie,
Églé, je te fais le préſent.
C'étoit l'attribut de Lesbie,
Le meſſager de ſon amant.
Sans intimider ta ſageſſe,
Songe qu'un tel cadeau, ſouvent,
Diſpoſe un cœur à la tendreſſe,
Et prépare un engagement.

Moineau, qui ſavez ſi bien plaire,
Que votre ſort me ſemble doux !
Vous ne quitterez ma bergère
Que de ſon ſein à ſes genoux :
Quelquefois, d'un air de conquête,

Échappant à ses jolis bras,
Vous irez chanter sur sa tête
Et vos plaisirs & ses appas.

La nuit, une enceinte importune
Doit vous mettre en captivité :
Près d'Églé, c'est la loi commune,
Il faut perdre sa liberté.
Mais quel sera votre avantage ?
Au premier rayon du soleil,
Vous sortirez de l'esclavage,
Pour la baiser à son réveil.

Que cet oiseau te soit l'image
D'un cœur qui toujours t'aimera !
Si son naturel est volage,
Tant de beauté le fixera :
On perd tous ses goûts infidèles,
Églé, quand on subit ta loi ;
Et tout ce qui porte des ailes,
Les oublie à côté de toi.

LES AMANS TIMIDES.

AIR. Ier. vol. No. 72.

SOIR & matin sur la fougère,
L'an passé, je filois mon lin;
Mathurin qui vouloit me plaire,
Venoit m'y voir soir & matin:
Il faisoit un pas; moi, de d'même, *Bis.*
C'étoit à qui s'approcheroit;
Il falloit dire, *je vous aime;*
C'étoit à qui commenceroit. *Bis.*

Par un beau jour, c'étoit ma fête,
Il vint m'apporter un bouquet;
Je l'acceptai d'un air honnête,
Et je le mis à mon corset:
Il vouloit parler, moi de d'même, *Bis.*
C'étoit à qui s'enhardiroit:
Il falloit dire, *je vous aime;*
C'étoit à qui commenceroit. *Bis.*

Une autrefois, c'étoit dimanche,
Le voilà qui court après moi;
Puis, en me tirant par la manche,
Il me dit: Mon cœur est à toi.
Je lui répondis: Moi de d'même; *Bis.*

Et v'là que d'puis ce beau jour-là,
Il me dit, je lui dis : *J' t'aime*,
Et c'est à qui se le dira, *Bis.*

LE POT AU LAIT.

AIR. N°. 41.

ALAIN étoit indifférent,
Il voit Rose & n'est plus le même:
Rose ne vouloit point d'amant;
Alain paroît, voilà qu'elle aime.
Prend-il sa main? on veut gronder,
Mais c'est d'un langage si tendre!
On a peine à la lui céder, } *Bis.*
Et plus de peine à la reprendre.

Mais pour les amoureux projets,
Quel Argus que l'œil d'une mère!
Celle de Rose est aux aguets,
Elle remontre, elle exagère.
Vain effort! inutile soin!
Rose l'écoute sans comprendre,
Tandis que l'Amour, dans un coin, } *Bis.*
Sans lui parler s'en fait entendre.

Sa mère un jour trait ſes brebis,
Puis lui dit : Monſeigneur nous aime;
Pare-toi de tes beaux habits,
Et porte au château cette crême.
Mais en chemin ne bronche pas,
Car, c'eſt comme l'honneur, ma chère,
Si tu fais le moindre faux pas,
Voilà le pot au lait par terre. } *Bis.*

Roſe ajuſte ſon bavolet,
Puis ferme, appuyé ſur ſa tête,
Des deux mains tient ſon pot au lait,
Quand tout-à-coup Alain l'arrête.
Le malin demande un baiſer,
Roſe de vouloir ſe défendre:
Mais le pot pourroit ſe briſer,
Il vaut bien mieux le laiſſer prendre. } *Bis.*

La vieille qui ſuivoit de loin,
Accourt dès qu'elle voit l'affaire:
Ah! dit-elle, en montrant le poing,
Tu déſobéis à ta mère!
Roſe dit, d'un ton ingénu,
Voilà ce qu'on gagne à bien faire:
Si je me fuſſe défendu,
Le pot au lait ſeroit par terre. } *Bis.*

LE PRIEUR.

LA FILLE OBÉISSANTE.

AIR. No. 42.

LE gros meûnier Simon Martin,
Obligé d'aller à la ville,
Partit hier, de bon matin,
Laiſſant ſa fille à ſon moulin.
En partant, il lui dit : Lucile,
Je te défends de voir Colin;
Et s'il venoit en mon abſence,
Ferme la porte promptement.
Pour ſe défendre d'un amant,
Souviens-toi bien, ma chère enfant,
Qu'il faut éviter ſa préſence.

Elle promet avec chagrin,
Et Simon part à l'inſtant même.
Caché dans le boſquet voiſin,
Colin l'apperçoit, & ſoudain
Se rend auprès de ce qu'il aime.
Ouvre, dit-il, c'eſt ton Colin...
Éloigne-toi, lui répond-elle,
D'aujourd'hui je ne peux te voir...
Quoi! d'aujourd'hui! quel déſeſpoir!
Mais pour ne pas me recevoir,
Hélas! que t'ai-je fait, cruelle?

Mon père me l'a défendu,
S'écria-t-elle, avec trifteffe ;
S'il nous étoit bientôt rendu,
Cher Colin, tout feroit perdu :
Contente-toi de ma tendreffe,
Ce fentiment t'eft plus que dû ;
Si l'on me prive de ta vue,
Du moins nous pouvons nous parler ;
Ta voix pourra me confoler,
Puifqu'elle a fi bien l'art d'aller
Au fond de mon ame éperdue.

Non, non, je n'y puis confentir,
Dit le berger, avec colère ;
Si tu refufes de m'ouvrir,
Tu me verras bientôt mourir :
Comment me flatter de te plaire,
Lorfque rien ne peut te fléchir ?
Encore fi par la chatière
Tu me voulois paffer ta main...
Ah ! la voilà, mon cher Colin,
Je te la donne ; car enfin,
Cela ne peut fâcher mon père.

Le pauvre Colin à genoux,
La ferre, mille fois la baife ;
Il fent expirer fon courroux,
En goûtant un plaifir fi doux.
Le meûnier vient, gronde & s'appaife

Enfans, dit-il, consolez-vous,
Goûtez une tendresse pure;
Mais du bonheur sachez jouir:
C'en est fait, je vais vous unir;
Qui peut résister au plaisir?
En vain on veut forcer nature.

DE LA BORDE.

LE LOUP GAROU.

AIR. N°. 43.

DES bergères du hameau
Babet étoit la plus belle,
Des bergers amoureux d'elle
Lucas étoit le plus beau.
Leur cœur, leur âge est le même.
Lorsque l'on est si ressemblant,
On n'est pas deux impunément, } *Bis.*
Et l'Amour vient en troisième.

De Babet la mère a soin
D'empêcher les feux de croître...
Quand l'Amour vient à paroître,
L'artifice n'est pas loin.
Lucas un rour imagine:
Vers le minuit. dit-il tout bas,
Babet... mais Babet n'entend pas, } *Bis.*
Et pourtant son cœur devine.

Arrive l'inftant promis,
C'eft l'heure de la veillée :
Grave & lugubre affemblée,
Où nul berger n'eft admis.
On file, on cout, on s'empreffe.
Les vieilles, pour paffer le tems,
Parlent de loups, de revenans ; } *Bis.*
Les jeunes de leur tendreffe.

Voilà qu'un long hurlement
Perce au travers des ténèbres:
Revêtu d'habits funèbres,
Un loup entre, en fe traînant.
On fuit la bête cruelle ;
Babet l'attend d'un front ferein,
Sûre que le monftre inhumain, } *Bis.*
Ne le fera pas pour elle.

Suzon, fa petite fœur,
Qui, pour le moins, la croit morte,
Pour regarder par la porte
S'approche en tremblant de peur.
Hélas ! maman, l'effroi me glace!
Si nous n'allons la fecourir,
Babet, dit-elle, va périr, } *Bis.*
Je vois le loup qui l'embraffe.

LE PRIEUR.

LE

LE DANGER DE SE DÉFENDRE.

AIR. N°. 44.

COLIN alloit à la ville,
Pour y vendre ſon ânon :
Son cœur n'étoit pas tranquille,
Il ſoupiroit pour Toinon.
Au milieu de la bruyère,
En rêvant il cheminoit;
Il voit de loin ſa bergère,
Qui portoit un pot au lait;
Alors le cœur plein de trouble,
Il redouble
Le galop de ſon baudet. } *Bis.*

Il court, il s'approche d'elle,
Et la joint, tout hors de lui :
Arrêtez, dit-il, la belle;
La ville eſt bien loin d'ici.
Mettez-vous ſur ma monture;
N'ayez pas peur, ma Toinon :
Mais craignant quelqu'aventure,
Elle alloit lui dire, non :
Sans l'écouter, il l'embraſſe,
Et la place
Sur le dos de ſon ânon. } *Bis.*

Bientôt il monte derrière,
Et la preſſe dans ſes bras :
Ne remuez pas, ma chère,
Vous allez tomber à bas.
Elle eût voulu ſe défendre,
Mais ſon pot étoit tout plein,
Et la peur de le répandre,
Ne lui laiſſoit qu'une main.
Cette main étoit preſſée
Et baiſée
Par la bouche de Colin. } B. J.

Quand je ſerai deſcendue,
Je n'y remonterai plus,
S'écrioit Toinon émue :
Ses regrets ſont ſuperflus.
Colin redouble d'audace,
Et conçoit un noir projet;
Il abuſe de ſa place,
Pour déranger le corſet.
Toinon ſe met en colère,
Et par terre
Tombe avec le pot au lait. } Bis.

Colin ſaute à bas bien vîte;
L'ânon court à travers champs :
Nul ne vient à ſa pourſuite,
On a des ſoins plus preſſans.
L'heureux Colin perd ſon âne,

Et Toinon son pot au lait ;
Tout haut elle le condamne,
Et lui pardonne en secret.
On dit que de leur commune
Infortune, } *Bis.*
Aucun d'eux n'eut de regret.

DE LA BORDE.

LA CLOCHETTE.

AIR. No. 45.

DÈs long-tems Rose étoit cruelle,
Sourde aux fleurettes des garçons ;
Elle n'aimoit rien, disoit-elle,
Hormis son chien & ses moutons ;
Et pourtant (voyez l'innocence)
Elle avoit près d'elle un agneau,
Qu'elle flattoit de préférence ;
C'étoit le mieux fait du troupeau.

Cent fois de ses lèvres de rose
En un instant on le pressoit :
Une fleur étoit-elle éclose ?
Sur son front vîte on la plaçoit.
Sa moindre absence l'inquiète. . .
Aussi, dans ses soins délicats,

Rofe lui met une clochette,
Bruyant témoin de tous fes pas.

Colin, amoureux de la belle,
Voudroit bien fupplanter l'agneau:
Un jour il le furprend fans elle;
Il l'emporte loin du hameau:
Puis il détache la clochette,
Qu'il agite bien doucement;
Tant que l'innocente qui guette,
Arrive où le malin l'attend.

Jamais bofquet plus folitaire
Ne fut fi propice à l'amour.
Colin confole la bergère,
Puis de fes feux parle à fon tour.
Tout en vantant la gentilleffe
Du pauvre petit animal,
Il lui peint fi bien fa tendreffe,
Qu'il prend les droits de fon rival.

L'agneau, regagnant fa retraite,
Près d'eux paroît en ce moment:
Rofe, entends-tu cette clochette?
Cria Colin, en l'embraffant.
Méchant, dit Rofe embarraffée,
C'étoit pour un tout autre emploi
Que cette cloche fut placée;
Mais l'heure en a fonné pour toi.

Le Prieur.

LES NE SAIS COMMENT.

AIR. No. 46.

LISON guettoit une fauvette
Dans un buiſſon ;
Tout auprès, l'Amour en cachette
Guettoit Liſon.
L'oiſeau s'enfuit ; Liſon ſurpriſe
Par un amant,
Au trébuchet ſe trouva priſe
Ne ſais comment.

Laiſſez-moi rejoindre ma mère
A la moiſſon.
— Il me faut deux baiſers, ma chère,
Pour ta rançon.
La belle fit, pour ſe défendre,
Un mouvement :
Mais Lucas eut l'art de les prendre
Ne ſais comment.

Je ſens la volupté ſecrète
D'un baiſer pris ;
Mais ceux que donne une fillette
Ont plus de prix.
Liſon ſoupire & s'abandonne
Au ſentiment,

Reprend les baiſers, les lui donne
Ne ſais comment.

Que je prenne encor cette roſe
Sur ton beau ſein !
— Non, finiſſez, non, je m'oppoſe
A ce larcin.
Elle s'oppoſa la pauvrette
Si tendrement,
Qu'on lui prit ſa fleur ſur l'herbette
Ne ſais comment.

BERTIN.

LE PRÉCIEUX VERRE.

AIR. No. 47.

JE ne changerois pas pour la coupe des rois,
Ce petit verre que tu vois.
Ami, c'eſt qu'il eſt fait de la même ſougère
Sur laquelle cent fois
J'amuſai ma bergère.

MORFONTAINE.

LE PLAISIR EST LE VRAI BIEN.

AIR. No. 48.

POURQUOI te plaindre, Tytire?
Ne vois-tu pas que toujours
A tes chants, à tes discours
J'applaudis par un sourire? —
Un souris n'est rien;
Je voudrois, je voudrois, Thémire. ..
Ah! tu m'entends bien.

Sensible au cruel martyre
Que te cause ton amour,
Ne vois-tu pas qu'à son tour
Mon cœur en secret soupire? —
Un soupir n'est rien;
Je voudrois, &c.

Dans mes yeux tu n'as qu'à lire;
Si tu m'aimes tendrement,
Pour appaiser ton tourment
Ce regard seul doit suffire. —
Un regard n'est rien;
Je voudrois, &c.

Je vois où ton cœur aspire:
Eh bien! pour te contenter,

Tout ce qui peut te flatter,
Je ſuis prête à te le dire. —
Un diſcours n'eſt rien ;
Je voudrois, &c.

Ma raiſon perd ſon empire ;
Je n'écoute que tes vœux ;
Mon berger, te voir heureux
Eſt tout ce que je deſire. —
Ce deſir n'eſt rien ;
Je voudrois, &c.

A ce que mon cœur m'inſpire,
Je me livre ſans retour ;
Sous les forces de l'Amour,
Le trop foible amour expire. —
Bon ! l'honneur n'eſt rien ;
Le plaiſir, le plaiſir, Thémire,
Voilà le vrai bien.

LE MOMENT MANQUÉ.

AIR. N°. 49.

LISON voyoit deux pigeons ſe baiſer:
Son cœur ému ne pouvoit s'appaiſer.
Le couple heureux s'envola vers la plaine;
L'inſtant d'après parut le beau Myrtil.
Elle gémit; mais ſa douleur fut vaine.
Myrtil n'oſoit lui parler de ſa peine.
Un peu plutôt que ne paroiſſoit-il!

Un autre jour, aſſez loin du hameau,
Elle dormoit à l'ombre d'un hormeau;
Un ſonge heureux la ſéduit & l'enchante;
A ſes genoux paroît le beau Myrtil.
Tout en rêvant elle étoit complaiſante;
Mais il l'éveille; elle fut chancelante.
Un peu plutôt que ne paroiſſoit-il!

Le lendemain, ſur un ſable léger,
Elle traçoit le nom de ſon berger.
Il la ſurprit; dès-lors plus de myſtère,
Elle avoua ſa défaite à Myrtil.
Il triompha de ſa rigueur ſévère.
Liſe à l'inſtant voit arriver ſon père:
Un peu plus tard que ne paroiſſoit-il!

Loin du hameau Myrtil s'en eſt allé ;
Trois mois après il ſe voit rappellé.
On les unit, & c'étoit le plus ſage.
Qui fut content? ce fut Liſe & Myrtil.
Mais de l'hymen quand vint le premier gage,
On ſe diſoit tout bas dans le village,
Un peu plutôt que ne l'épouſoit-il !

LE COLIN-MAILLARD.

AIR. N°. 50.

TIRCIS un jour, par amuſette,
Au gré du ſort & du haſard,
Couvroit les yeux à ſa Liſette,
En jouant à colin-maillard :
Par ce bandeau, dit-il, follette,
A l'amour vous reſſemblez mieux :
Puis il prit un baiſer ou deux
Au défaut de ſa collerette ;
C'eſt fait, minon, minette,
Tu viendras
Quand tu voudras. } *Bis.*

Liſette, impatiente & vive,
S'empreſſe d'attraper Tircis ;
Cent fois il s'échappe, il s'eſquive ;

Près d'elle il folâtre, il eſt pris :
La belle, en éclatant de rire,
A ſon tour lui met le bandeau ;
Mais l'Amour, avec ſon flambeau,
Guidoit Tircis & ſut lui dire :
C'eſt fait, minon, minette, &c.

Liſe à l'inſtant d'une cachette
Fit choix à ſa diſcrétion ;
Tircis devinant ſa retraite,
La mit à contribution :
Sa main, dans un tendre délire,
Cherche & s'égare ſur ſon ſein.
Liſe veut ſe défendre en vain,
Tous ſes efforts ſemblent lui dire :
C'eſt fait, minon, minette, &c.

Le moment étoit favorable,
Et Tircis ſut en profiter :
Près d'un amant adroit, aimable,
Une belle a beau réſiſter ;
Quoi qu'elle oppoſe à ſa défaite
Et des ſoupirs & des combats,
Son cœur à l'inſtant dit tout bas,
Plein d'une ardeur tendre & ſecrète :
C'eſt fait, minon, minette, &c.

Liſe cède, Tircis l'embraſſe ;
La crainte ſuſpend ſes deſirs :

Il presse, & la pudeur s'efface
Sous le coloris des plaisirs.
A ces amans l'Amour propice,
D'un air trompeur, applaudissoit
A la pudeur qui s'envoloit,
Et lui crioit, plein de malice:
C'est fait, minon, minette, &c.

Dans une volupté parfaite,
Trois fois l'Amour les couronna:
Déjà Tircis faisoit retraite,
Quand de Lise la mère entra.
Heureux amans, après la fête,
Quel plaisir d'avoir des fâcheux!
En les trompant, on se rit d'eux,
Et l'on peut dire avec Lisette:
C'est fait, minon, minette, &c.

LA FAÇONNIÈRE.

AIR. No. 51.

L'AUTRE jour, assis sur l'herbette,
Colinet & Fanchonnette
Badinoient tendrement;
La belle y prenoit contentement:
Cependant, pour suivre l'usage,

Il fallut feindre un air ſauvage;
Et finiſſez donc, Colin :
Que vous êtes badin!

Colin, au fait de la grimace,
Redouble encore d'audace;
Il l'embraſſe ſoudain,
Et lui coule la main dans le ſein.
Pour ſuivre ce maudit uſage,
Fanchon prit encor l'air ſauvage:
Et finiſſez donc, Colin, &c.

Le berger, que ſon ardeur preſſe,
Plus vivement la careſſe;
Sous ſes doigts amoureux
Naiſſent les plaiſirs, les ris, les jeux:
Senſible à ce doux badinage,
Fanchon dit, d'un ton moins ſauvage,
Et finiſſez donc, Colin, &c.

Le berger change d'attitude,
Fanchon ceſſe d'être prude;
Un mutuel tranſport,
Parmi les plaiſirs les mène au port.
Quelle ivreſſe ſaiſit la belle!
Ses yeux ſe troublent : que dit-elle?
Ah! ah! ah! je me meurs, Colin!
Que vous êtes badin!

LE FRÉLON.

AIR. No. 52.

DÉJA dans la plaine
Le chaud fe calmoit;
La bergère Hélène
Sur le jonc dormoit:
L'air étoit tranquille,
Le foleil baiffoit;
Dans ce doux afyle
Mon troupeau paiffoit.

Là, dans un bois fombre,
Fleurit le jafmin;
On entend à l'ombre
Le bruit d'un effain,
Un ruiffeau qui tombe
Sur un lit de fleurs,
Et de la colombe
Les foupirs flatteurs.

Sans prévoir d'allarmes,
J'admirois ces lieux,
Quand de nouveaux charmes
Frappèrent mes yeux:
L'odorante haleine

D'un petit vent frais,
De la jeune Hélène
Flattoit les attraits.

Quels tranſports m'agitent !
Quels deſirs brûlans !
Mes ſoupirs excitent
Les zéphyrs trop lents.
A mes yeux s'expoſe
Un ſein délicat ;
Un bouton de roſe
M'offre ſon éclat.

Sa fraîcheur attire
Un frêlon léger ;
Il vole, il admire,
Cherche à s'y loger ;
De ſes ailes couvre
Ce joli bouton,
Le careſſe & l'ouvre
D'un coup d'aiguillon.

Hélène s'écrie,
Plein d'effroi j'accours :
La nymphe attendrie
Souffre mon ſecours.
J'examine, touche
Le coup aſſaſſin,
Je preſſe, & ma bouche
Suce le venin.

Ah ! ton art, dit-elle,
Sufpend mes douleurs. . .
Quelle ardeur nouvelle !
Ah ! finis. . . je meurs.
Dieux ! quel feu fuccède !
O fecours fatal !
Éloigne un remède
Pire que le mal.

Je l'entends à peine ;
Un ardent poifon
Court, de veine en veine,
Troubler ma raifon :
J'enivre mon ame
D'un miel enchanteur,
J'afpire une flâme
Qui brûle mon cœur.

Hélène interdite
Me craint & me fuit ;
Ma douleur s'irrite,
Le trouble me fuit :
Dieux ! fi de ma peine
Je ne puis guérir,
Sur le fein d'Hélène
Faites-moi mourir !

LES DANGERS DU SOIR.

AIR. N°. 53.

EVITEZ, fenfibles bergères,
Sur-tout le foir,
Les bois, les vallons folitaires,
Quand il fait noir:
C'eft là fouvent qu'un dieu volage,
Dans un détour,
Fait éprouver fon efclavage:
Craignez l'Amour,
Sur-tout le foir;
Quand il fait noir,
Dans un détour,
Craignez l'Amour.

On ne peut de ce traître aimable,
Sur-tout le foir,
Braver le carquois redoutable
Quand il fait noir;
Employant fes plus belles armes
Dans un détour,
Il eft toujours sûr de fes charmes:
Craignez l'Amour,
Sur-tout le foir, &c.

Souvent, pour tromper l'innocence,
Sur-tout le foir,
Il prend de la naïve enfance,
Quand il fait noir,
L'air doux, intéreffant & tendre,
Dans un détour :
Alors comment vous en défendre ?
Craignez l'Amour, &c.

Trompées par fes douces careffes,
Sur-tout le foir,
Vous céderez à fes promeffes,
Quand il fait noir ;
Mais bientôt triftes & plaintives,
Dans un détour,
Vous répéterez fur ces rives :
Craignez l'Amour, &c.

LA PEUREUSE.

Même air que le précédent.

LISON revenoit au village,
(C'étoit le foir.)
Elle apperçut fur fon paffage,
(Il faifoit noir,)
Accourir le jeune Sylvandre ;

Liſon eut peur,
Elle ne voulut pas l'attendre,
C'eſt un malheur:
C'étoit le ſoir,
Il faiſoit noir;
Liſon eut peur,
C'eſt un malheur.

Que pouvoit faire cette belle?
(C'étoit le ſoir.)
Sylvandre court plus vîte qu'elle,
(Il faiſoit noir:)
Il la joint, & ſoudain l'arrête;
Liſon eut peur;
La peur la fit cheoir ſur l'herbette;
C'eſt un malheur, &c.

Quand Liſon fut ainſi tombée,
(C'étoit le ſoir,)
Le berger à la dérobée
(Il faiſoit noir)
Voulut ravir certaine roſe;
Liſon eut peur;
La peur ne ſert pas à grand choſe,
C'eſt un malheur, &c.

Perſonne n'étoit ſur la route;
(C'étoit le ſoir)
Bientôt Liſon n'y vit plus goute:
(Il faiſoit noir)

Sa taille devint moins légère ;
Lifon eut peur ;
Neuf mois après elle fut mère,
C'eft un malheur, &c.

LA FEINTE COLÈRE.

AIR, N°. 54.

DANS un bofquet, près du hameau,
Colin careffoit Ifabeau :
La jeune bergère,
D'une main légère,
Le repouffoit,
Le nommant téméraire,
Et lui juroit
Qu'elle appelleroit.

Sa chienne, qui voyoit cela,
Croyant l'obliger aboya :
La belle, inquiète,
Saifit fa houlette,
Et l'en frappa,
Maudiffant l'indifcrète :
Jugez par là,
Comme elle appella.

MANGENOT.

LE DOUBLE TRAIT.

AIR. N°. 55.

L'AMOUR caché dans un buiſſon
Vit Colin & Nannette:
Tout auſſitôt ce dieu fripon
Joua de l'arbalête,
Et de la fille & du garçon
Ne fit qu'un ſur l'herbette.

Fier de ce coup, il s'approcha
Du couple qui ſe pâme;
Mais ce ſpectable le toucha;
Et par un trait de flamme,
Qu'avec roideur il décocha,
Ce dieu leur rendit l'ame.

Colin le premier ſe dreſſant,
Joyeux outre meſure,
Dit à Nannette en l'embraſſant:
Comment va ta bleſſure?
Elle répond, en rougiſſant,
Ta ſanté me raſſure.

BAINVILLE.

LA BLESSURE GUÉRIE.

AIR. N°. 56.

DANS un jardin Fanchonnette
De roses fit un bouquet,
Puis dessus sa gorgerette
Elle les éparpilloit,
Lorsqu'une épine indiscrète,
Se glissa sous son corset.

La bergère, dans l'allarme,
Fit un cri, puis se pâma.
Colin, sensible à ses larmes,
Accourut & l'embrassa :
En pressant ses tendres charmes,
L'épine encor s'enfonça.

Le berger, d'une main sûre,
Doucement la retira ;
Le fripon sur la blessure
De deux baisers se paya.
Fanchonnette nous assure
Qu'aussitôt le mal cessa.

LE VERGER DE L'AMOUR.

Même air que le précédent.

DANS un verger, Colinette
Vit un jour un beau raifin;
Elle fe croyoit feulette,
Vîte elle y porte la main.
Prenez garde, Colinette,
L'Amour veille en ce jardin.

Dans un coin, comme en un gîte,
Le fripon l'attendoit là;
Il faifit fa main bien vîte,
Et de fon arc la bleffa:
La pauvre fille interdite,
Fit un cri, puis foupira.

Ah! ah! dit-il, ma poulette,
Vous venez donc vendanger:
La faute, belle indifcrète,
Va vous donner à fonger:
En vendange une fillette
Court fouvent plus d'un danger.

AUDINOT,

LE JUPON COURT.

AIR. No. 57.

Sous un ſaule dans la prairie,
Un jour le jeune Colinet
Apperçut la jeune Sylvie
En jupon court, en blanc corſet.

Il s'approche & jette ſur elle
Un regard tendre & ſatisfait,
En s'écriant : Ah ! qu'elle eſt belle
En jupon court, en blanc corſet !

Quels yeux ! quelle bouche vermeille !
Auprès, la roſe pâliroit :
Qu'on trouve une beauté pareille
En jupon court, en blanc corſet !

Sous une parure brillante,
Vénus n'auroit que l'air coquet ;
Mais Sylvie, elle eſt ſéduiſante
En jupon court, en blanc corſet.

Tout en raiſonnant de la ſorte,
Le téméraire entreprenoit :
Vous ſentez qu'on n'eſt pas bien forte
En jupon court, en blanc corſet.

Que

Que faire donc ? quel parti prendre ?
Comment résister à l'attrait
Du plaisir, qui vient nous surprendre
En jupon court, en blanc corset ?

Lui céder... oui... mais la sagesse !
Quand l'amour parle, elle se tait,
Et le plaisir seul intéresse
En jupon court, en blanc corset.

Jeunes filles, cette aventure
Vous apprend qu'il est indiscret
De se trouver sur la verdure
En jupon court, en blanc corset.

SUR LE MÊME SUJET.

R : *Chantez, amusez-vous, mais.* No. 38.

CE fut au tems de la moisson
Que je vis, que j'aimai Lisette ;
Jamais laboureur du canton
Ne fit récolte plus complète.
Quatre greniers remplis de grain,
Ne valent pas un joli sein.

Amis, oh ! la belle saison,
Pour faire la cour aux fillettes !

Le chaud fait qu'alors elles n'ont
Que de légères collerettes ;
Et puis la chaleur d'un beau jour,
Fait rêver les filles d'amour.

Pour amaffer diligemment
Les épis que la faulx moiffonne,
Ma Lifette va s'inclinant
Vers les fillons qui nous les donnent;
Et fillette, en baiffant le front,
Raccourcit encor fon jupon.

On peut porter un court jupon,
Quand on a la jambe bien faite;
C'eft auffi pour cette raifon,
Qu'en jupon court étoit Lifette.
Or vous favez quel doux foupçon
Suit jambe fine & pied mignon.

Quand à la plaine il fait du vent,
Jupon court aifément s'envole ;
Et fervir les feux d'un amant,
De Zéphyre eft le plus beau rôle.
Il fit donc du vent ce jour-là,
Et fon jupon court s'envola.

L'HEUREUX ACCORD.

Air. No. 58.

Un jour dans un verd bocage,
Daphnis menoit ses troupeaux;
Non loin, Philis à l'ombrage,
Paissoit aussi ses agneaux.
Tous deux ils se joignirent:
Daphnis la vit,
Philis le vit:
Tous les deux ils se virent.

Bon jour, lui dit-il, bergère;
Bon jour, dit-elle, berger:
Qu'il fait bon sur la fougère
Ici près, dans ce verger!
Tous deux ils s'y rendirent:
Daphnis s'assit,
Philis s'assit:
Tous les deux ils s'assirent.

Le berger, de violettes
Fait un bouquet pour Philis;
Philis, de tendres fleurettes
En prépare un pour Daphnis.
Tous deux ils se l'offrirent:

Daphnis le prit,
Philis le prit:
Tous les deux ſe le prirent.

Permets, dit-il, que je mette
Mon bouquet dans ton corſet:
Du mien, lui dit la fillette,
Je veux orner ton bonnet:
Tous deux y conſentirent.
Daphnis lui mit,
Philis lui mit:
Tous les deux ſe le mirent.

D'être conſtante & fidelle,
Fais moi, lui dir-il, ferment;
Et toi, fais-le-moi, dir-elle,
D'être fidèle & conſtant.
Tous deux y conſentirent:
Daphnis le fit,
Philis le fit:
Tous les deux ſe le firent.

GALLET.

LA BERGÈRE EXIGEANTE.

AIR. No. 59.

DAMON calmez votre colère:
A quoi bon ces emportemens?
Dès que je dépends de ma mère,
Suis-je maîtreſſe de mon tems?
Pour vous d'amour mon cœur pétille;
Hélas! je ne penſe qu'à vous:
Et ſi je manque au rendez-vous,
Vous ſavez que quand on eſt fille,
On fait ce qu'on peut,
Et non pas ce qu'on veut.

Pénétré d'un aveu ſi tendre,
Damon de joie eſt tranſporté;
Sur eux l'Amour alloit répandre
Les charmes de la volupté,
Quand, par une malice extrême,
Ce dieu voulant tromper leurs vœux,
De Damon ſuſpendit les feux,
Et leur fit voir que, quoi qu'on aime,
On fait ce qu'on peut,
Et non pas ce qu'on veut.

Mais bientôt l'Amour le ranime,
Tout eſt force en lui, tout renaît;

Trois fois il répare le crime
Que ſon trop d'ardeur avoit fait.
Redouble, cher amant, dit-elle,
Redouble, reſte entre mes bras.
J'y ſens, répond-il, mille appas :
Mais vous ſeriez cent fois plus belle,
Qu'on fait ce qu'on peut,
Et non pas ce qu'on veut.

Hélas ! je vois bien, dit Aminte,
L'air attriſté, les yeux baiſſés,
Que votre amour n'étoit que feinte;
Votre tiédeur le prouve aſſez.
De Damon, ſurpris de l'entendre,
Ce reproche attiſe le feu.
Elle en tire encore un aveu ;
Mais cet aveu lui fit comprendre,
Qu'on fait ce qu'on peut,
Et non pas ce qu'on veut.

RIBOUTET.

LA BERGÈRE PRUDENTE.

AIR. N°. 60.

JE ſens naître pour toi
Mille feux dans mon ame:
Ma Colette, dis-moi,
Approuves-tu ma flamme?
Non, non, Colin,
Tu ſais fort bien
Qu'une fille aime, au fond du cœur,
D'un berger l'hommage flatteur,
Mais n'en dit rien.

Je vois que mon amour
Te touche, te plaît même:
Dis-moi donc à ton tour,
Mon cher Colin, je t'aime.
Non, non, Colin,
Tu ſais fort bien
Que ce mot coûte à la pudeur,
Qu'une fille donne ſon cœur,
Mais n'en dit rien.

Eh quoi! faut-il parler
Pour dire: je vous aime?
Ah! Colette, un baiſer

Prouve aſſez de lui-même.
Non, non, Colin,
Tu ſais fort bien
Qu'une fille n'en donne pas ;
On lui vole, elle en rit tout bas,
Mais n'en dit rien.

Colin le lui vola,
Elle n'eut rien à dire ;
Le fripon redoubla,
Elle fit un ſourire.
Oui, oui, Colin,
Tu prouves bien
Qu'en amour on peut aiſément
Faire l'aveu le plus charmant,
Sans dire rien.

L'OCCASION MANQUÉE.

AIR. No. 61.

AH ! maman, que je l'échappe belle !
Colin, ce matin,
S'étoit glissé dans ma ruelle :
Ah ! maman, que je l'échappe belle !
Qu'on a de raison
De se défier d'un garçon !

Il s'approche de moi, sans rien dire ;
Le fripon soudain
Me prend la main,
Je la retire :
Il sourit, je le gronde, il soupire.
Mais en soupirant,
Dieux ! qu'il avoit l'air séduisant !
Ah ! maman, &c.

Il poursuit, je m'étonne, il m'embrasse ;
Un prudent effort
De son transport
Me débarrasse :
Mais voyant redoubler son audace,
J'avois bien du regret
De n'avoir pas mis un corset.
Ah ! maman, &c.

Malgré moi, mon ſein frappe ſa vue;
Je le couvre en vain,
Il va plus loin,
J'en ſuis émue:
Les deux mains, quand on eſt preſque nue,
Ne ſuffiſent pas
Pour voiler ce qu'on a d'appas.
Ah! maman, &c.

En tremblant, je recule; il s'avance:
Le traître à l'inſtant,
D'un air content,
Sur moi s'élance.
Mais le ſuborneur
S'enfuit voyant entrer ma ſœur.
Ah! maman, &c.

VADÉ.

LA NIAISE RUSÉE.

AIR. N°. 62.

CHARLOTTE, avec ſes amis,
On ne doit pas avoir honte :
Cette automne... ah ! j'en frémis...
Il faut que je te le conte...
Aye, aye, aye, Jeannette ;
Jeannette, aye, aye, aye.

Cette automne un beau berger
Me dit : Jeanneton, ma mie,
Tu peux venir ſans danger
Avec moi dans la prairie.
Aye, aye, &c.

Je le ſuivis bonnement
Du vallon dans un bois ſombre :
Auprès d'un ruiſſeau charmant,
Nous nous aſsîmes à l'ombre.
Aye, aye, &c.

Il me tenoit des diſcours
D'un air ſi vif & ſi tendre,
Qu'en vérité des plus ſourds
Il ſe ſeroit fait entendre.
Aye, aye, &c.

En vain aurois-je tâché
De m'enfuir, chère Charlotte,
Le drôle avoit attaché
Son juste-au-corps à ma cotte.
Aye, aye, &c.

J'eus beau tenir ses deux mains;
Je crois que le bon apôtre,
Pour parvenir à ses fins,
En avoit encore une autre.
Aye, aye, &c.

Je ne fus pas deux instans
Sans raison & sans courage;
Et quand j'eus repris mes sens,
Je le trouvai bien plus sage.
Aye, aye, &c.

Pardon il me demanda;
Ainsi finit la querelle;
Mais je puis me vanter, dà,
De l'avoir échappé belle.
Aye, aye, &c.

GRÉCOURT.

LE RÊVE.

AIR. No. 63.

LA nuit, dans les bras du repos,
Je crois être auprès de Climène;
L'Amour, attendri par mes maux,
Nous ferre d'une même chaîne.
C'eſt ainſi qu'un dieu flatteur
Calme pour un tems ma peine:
C'eſt ainſi qu'un dieu flatteur
Sait me déguiſer ſa rigueur.

Mille baiſers délicieux,
Cueillis ſur ſes lèvres charmantes,
Dans ces inſtans faits pour les dieux,
Confondent nos ames errantes.
C'eſt ainſi qu'un dieu flatteur
Rend mes chaînes moins peſantes.
C'eſt ainſi, &c.

Tandis qu'avec empreſſement
Ma bouche à la ſienne ſe colle,
Nous entre-mêlons tendrement
Les organes de la parole.
C'eſt ainſi qu'un dieu flatteur
De mes peines me conſole:
C'eſt ainſi, &c.

D'autres appas ensevelis,
A parcourir je me dispose,
Et déjà sur deux tas de lys
J'apperçois deux boutons de rose.
C'est ainsi qu'un dieu flatteur
Trompe un amant qui repose:
C'est ainsi, &c.

Je me saisis de ses deux bras,
Je touche à mon bonheur suprême;
Et l'air, dont elle ne veut pas,
Est plus touchant que le don même.
C'est ainsi qu'un dieu flatteur
Pousse l'erreur à l'extrême:
C'est ainsi, &c.

Enfin vint un ravissement. . .
J'ignore la fin de l'histoire;
Un surcroît d'assoupissement
M'en a fait perdre la mémoire.
C'est ainsi qu'un dieu flatteur
M'enivre d'une fausse gloire:
C'est ainsi, &c.

PAR LE MÊME.

LE BERGER IGNORANT.

AIR. No. 64.

COLETTE ſans expérience,
Mais non pas ſans raiſonnement,
De l'Amour ſentoit la puiſſance,
Dès qu'elle voyoit ſon amant :
Lui, plus innocent encor qu'elle,
Des fleurs en main, il l'aborda ;
Sous ſon nez les met... Oh ! dit-elle,
Eſt-ce qu'un bouquet ſe met là ? *Bis.*

Il demeure droit comme un terme ;
Sans rien dire il la contemploit :
Déjà dans ſon cœur l'amour germe ;
Il cherche alors un autre endroit :
Souffrez que dans vos mains, bergère,
Dit-il, je dépoſe cela. . .
Elle lui répond en colère :
Eſt-ce qu'un bouquet ſe met là ?

Long-tems il rêve : l'imbécille
Dit : Maintenant je ſuis au fait ;
J'ai vu dans mainte & mainte ville
Que dans les cheveux on le met :
Souffrez donc, objet de mon ame. . :

Elle l'interrompt ſur cela :
Quand on n'eſt pas une madame,
Eſt-ce qu'un bouquet ſe met là ?

Colette à chaque inſtant m'arrête,
Et mes fleurs ſe fannent déjà ;
Je vais les mettre ſur ſa tête,
Arrivera ce qui pourra. —
Finis, Blaiſe, tu n'es pas ſage,
Dit-elle, on nous badinera ;
S'il n'eſt queſtion de mariage,
Eſt-ce qu'un bouquet ſe met là ?

Ne perdons, dit-il, point courage,
De la tête aux pieds parcourons ;
Et pour rendre ſon tendre hommage,
Il cherche un endroit à tâtons. . .
Que faites-vous donc ? lui dit-elle :
Quoi ! ſur mes genoux vous voilà !
Arrêtez cet excès de zèle ?
Eſt-ce qu'un bouquet ſe met là ?

Où veux-tu donc que je le mette ?
Par-tout tu dis qu'il n'eſt pas bien ;
Sur ma foi, cruelle Colette,
Je n'y ſaurois comprendre rien.
Il ne me reſte d'eſpérance
Qu'en cet endroit : eſt-ce bien là ?
Manquai-je encor d'expérience ? —
Non, Blaiſe, un bouquet ſe met là.

LE CRUCHON.

Air. N°. 65.

Que j'enrage d'aimer Nicaise,
Disoit Dorine, l'autre jour.
Tout autre que lui seroit aise
De m'inspirer un tendre amour.
Mais, loin d'en marquer quelqu'envie;
C'est le plus sot & froid garçon!
Il mérite bien qu'on s'écrie:
Ah. le cruchon! *Bis.*

Sur une naissante verdure,
Avant le lever du soleil,
Goûtant la fraîcheur la plus pure,
J'affectois un tendre sommeil:
Ma gorge étoit à demi-nue;
Tout lui disoit: il y fait bon!
Il ne contenta que sa vue:
Ah! le cruchon! *Bis.*

Dans une paisible retraite,
Aux accens de son chalumeau,
Je formois des pas sur l'herbette;
Que son sort devoit être beau!
Pour le favoriser je glisse,

Et je tombe fur le gazon :
Il me relève fans malice ;
Ah ! le cruchon ! *Bis.*

Hier, pour le jour de ma fête,
Je lui demandois un bouquet. —
Quel bouquet faut-il que j'apprête ?
Dit-il ; je n'en ai jamais fait. —
J'eus beau lui marquer, d'un air tendre,
Le bouquet alors de faifon,
Il ne put jamais le comprendre ;
Ah ! le cruchon ! *Bis.*

Un jour, pour la lui donner belle,
Ah! devinez ce que je fis :
Feignant de moucher la chandelle,
Adroitement je l'éteignis.
Le fot, pour témoigner fon zèle,
Court vîte chercher un tifon :
Il te faut donc de la chandelle !
Ah ! le cruchon ! *Bis.*

Dans un chemin couvert de glace
Le hafard le fit rencontrer :
Que ce jour là j'avois de grace !
J'étois faite pour tout tenter.
Je tombe, ma jupe voltige ;
Il me couvre de fon manchon.
Vous êtes complaifant, lui dis-je ;
Ah ! le cruchon ! *Bis.*

LE SURPLIS DÉCHIRÉ.

AIR. N°. 66.

L'AUTRE jour de vêpres ſortant,
Chacun jaſoit à la ſourdine;
Chacun s'en alloit demandant,
A ſon voiſin, à ſa voiſine,
Pourquoi donc eſt-il déchiré } *Bis.*
Le ſurplis de notre curé?

Il eſt toujours ſi bien tiré!
Sa ſoutane eſt toujours ſi nette!
Tous les dimanches il eſt poudré,
Tous les deux jours ſa barbe eſt faite:
Pourquoi donc eſt-il déchiré
Le ſurplis de notre curé?

Eſt-ce de quoi s'effaroucher?
Dit l'innocente Mathurine:
Ne me fais-je pas accrocher
Sans ceſſe aux bois par quelqu'épine?
Quelqu'une, de notre curé,
Aura le ſurplis déchiré.

Du malheur de l'homme de bien,
Chacun raiſonnoit à ſa guiſe:
Ma foi, vous n'y comprenez rien,

Leur dit en ricannant Denife ;
Je fais pourquoi notre curé
A fon furplis tout déchiré.

En voulant embraffer Nanon,
Il a fripé fa coëffe blanche ;
Sans dire gare au compagnon,
La drôleffe a pris fa revanche.
Voilà pourquoi notre curé
A fon furplis tout déchiré.

Dieu ! s'écrie la dévote Alix,
Quelle effroyable calomnie !
Jamais homme portant furplis,
D'embraffer femme eut-il envie ?
A ce jeu là notre curé
N'a pas fon furplis déchiré.

Que fi, que non : un grand débat
S'élève entre Alix & Denife ;
Des paroles on paffe au combat ;
Le juge vient, qui verbalife :
Tout eft en feu pour le curé,
Et pour fon furplis déchiré.

Tout mûrement confidéré,
Le juge a rendu fa fentence,
Que déformais, pour fon curé,
Denife aît plus de révérence,
Et qu'auffitôt foit racoûtré,
Par Alin, le furplis facré.

CHANSONS
VILLAGEOISES.

VIE DES VILLAGEOIS.

AIR. No. 67.

Nous autres, bons villageois,
Que je menons joyeuſe vie !
Aux plus gros monſieux bourgeois,
Je ne portons aucune envie.
Je vivons en grande amiquié,
Entre nous tout eſt par moiquié ;
Et je n'avons pas d'autre loi
Que celle de la bonne foi.

Les ſoins, les ſoupçons jaloux
N'embarraſſont point notre tête ;
Nos femmes, toutes pour nous,
Ne nous font pas porter la crête ;
Si j'voyons des cocus par fois,
C'eſt tous les ans queuques bourgeois,
Qui venont, comme en rendez-vous
Paſſer les vacances cheux nous.

Quand je revenons des champs,
Je trouvons notre ménagère,
Qui des plus biaux fruits du tems
Nous offre, en riant, chère entière.
Après ſouper, ſur nos genoux,
Elle batifole avec nous;
Et pis, quand je ſommes en train,
Alle ſe boute au lit ſoudain.

Si t'avois vu l'autre jour
Cette madame procureuſe,
Comme alle faiſoit l'amour!
Alle a bian l'air d'une amoureuſe.
Ils étoient deux, & j'entendois
Qu'alle diſoit : Rian que trois fois!
Chien d'avocat, amant tranſi,
Que n'ai-je mon grand clerc ici!

Ce que je te dis tout bas,
Lucas, ne vas pas le redire;
Car ces meſſieurs n'aimont pas
Que d'eux, j'oſions ainſi médire:
Je ſis voiſin du procureur,
Il eſt jaloux de ſon honneur;
Pour ſe venger il pourroit bian
Acheter ma vigne pour rian.

HAGUENIER.

LA FEINTE COLÈRE.

AIR. Ier. vol. No. 56.

PIERROT, ſur le bord d'un ruiſſeau,
Trouva Colette,
Qui filoit ſeulette,
Il lui dit, tournant ſon chapeau:
Pour toi je grille dans ma peau.
Je viens te parler d'amourette. . .
Mais la bergère à ce beau début là,
D'un ton ſarouche à l'inſtant s'écria:
Ah! ah! je voudrois bien voir ça!

Pierrot près d'elle ſe plaça;
Et cette belle,
Craintive & cruelle,
Contre Pierrot ſe courrouça,
Et d'une main le repouſſa.
Pierrot ſaiſit la main rebelle:
Morgué, dit-il, baiſons ce bijou là!
Et la bergère, en grondant, s'écria;
Ah! ah! &c.

Pierrot, qui devient haſardeux,
Baiſe & rebaiſe
La main à ſon aiſe:
Pourquoi, dit-il, cet air boudeux?

Sur ce gazon jouons tous deux.
Je vais, morgué, ne t'en déplaise,
Dans ton corset mettre ce bouquet là.
Et la bergère, en grondant s'écria,
Ah! ah! &c.

Aussitôt dit, aussitôt fait :
Pierrot l'attache,
Colette l'arrache,
Et le lui flanque au nez tout net;
Pierrot en est tout stupéfait.
Ta résistance enfin me fâche;
Un doux baiser, dit-il, me vengera;
En se troublant Colette s'écria :
Ah! ah! &c.

Par un baiser l'ardent Pierrot
La déconcerte.
La bergère alerte
Lui baille un soufflet aussitôt,
Mais pas plus fort qu'il ne le faut.
Tu vas avoir la cotte verte,
Lui dit Pierrot, pour ce biau soufflet là.
Mais la bergère en riant s'écria :
Ah! ah! &c.

Colette, qui craint ce badin,
Lui donne tape,
Et brusquement s'échappe :
Elle gagne un bosquet voisin.

De

De cela rit l'Amour malin.
Pierrot la fuir & la ratrape.
Tu me païras, dit-il, cette fois là.
En foupirant Colette s'écria:
Ah! ah! &c.

Je ne fais comme il la punit;
Mais la follette,
Quitta fa retraite,
Avec certain air interdit
Qui ne marquoit aucun dépit.
Ma vengeance n'eft pas complète;
Mais, dit Pierrot, tantôt rien n'y faudra.
En fouriant Colette s'écria:
Ah! ah! &c.

ÉLOGE DE PIERROT.

Même air que le précédent.

TIMIDE, froid & languiffant,
Blaife me glace, en difant qu'il m'adore.
Pierrot, plus vif & plus preffant,
Par fes tranfports m'amufe infiniment.
Dès le matin, avant l'aurore,
Il vient à moi, tout en batifolant:
Et voilà comme, & voilà juftement
Comme il faut que faffe un amant.

Si Blaiſe m'apporte un œillet,
Il eſt offert d'une façon ſi gauche,
Que cet hommage me déplait:
Vive Pierrot pour donner un bouquet!
Dès qu'il m'apperçoit, il s'approche,
Puis dans mon ſein le place galamment:
Et voilà comme, &c.

Lorſque ſeulette, & ſans témoin,
Je vais au bois y rêver à l'ombrage,
Ou repoſer ſur le ſainfoin,
Blaiſe me guette & me lorgne de loin:
Pierrot, plus au fait de l'uſage,
Dans un boſquet me dévance & m'attend:
Et voilà comme, &c.

Quand je prends Blaiſe pour danſer,
A peine, hélas! entre-t-il en cadence;
Un rien ſuffit pour le laſſer,
Et jamais il ne veut recommencer.
Mais Pierrot a l'air à la danſe;
Quand il s'y met, ah! qu'il y va gaîment!
Et voilà comme, &c.

Blaiſe un jour voulant m'embraſſer,
Je fis ſemblant de me mettre en colère;
Le ſot alors, pour m'appaiſer,
Me promit bien de n'y plus retourner.

Pierrot fait mieux ce qu'il faut faire ;
Ce que je n'ose donner, il le prend :
Et voilà comme, &c.

JEAN ET NINA.

AIR. No. 68.

TOUJOURS seule! disoit Nina ;
L'ennui m'accablera !
Ah !
Non, ce n'est qu'avec les Amours
Que l'on trouve les jours
Courts.
Sans amans
Nina perd son tems ;
Jean passa,
Il entendit ça ;
Il s'avança,
Et dit comme ça :
Dam' me voilà !
Me voilà
Là.

Nina court & cherche un réduit.
Jean, voyant qu'elle fuit,
Suit :

Il la joint bientôt dans un bois,
Dont l'amour fit cent fois
Choix.
Un faux pas,
Qu'on ne prévoit pas,
Entraîna
Jean avec Nina:
Il ricana,
Et dit com' çà:
Dam' me voilà!
Me voilà
Là.

Monſieur Jean relevez-moi donc:
Jean répond ſans façon,
Non:
Je prétends diſſiper l'ennui,
Qui t'a juſqu'aujourd'hui
Nui:
Sans amans
Tu paſſes ton tems,
Si de Jean
Ton cœur eſt content,
Jean t'aimera
Tant qu'il pourra. . .
Dam' le voilà!
Le voilà
Là.

Il veut mettre dans ſon corſet
Un bouquet, qu'il avoit
Fait. —
Votre main va je ne ſais où:
Finiſſez; êtes-vous
Fou? —
Quoi! déjà
Vous vous fâchez, dà!
C'eſt en vain,
Et j'irai mon train.
Ah! dit Nina,
Que faire à ça?
Car l'y voilà,
L'y voilà
Là.

Je ſerois plus content qu'un roi,
Si j'obtenois de toi...
— Quoi?
— Un petit baiſer amoureux;
Pour mieux dire, j'en veux
Deux.
Le fripon
Les prend ſans façon.
Nina fit
Du bruit; Jean lui dit:
Jean les vola,
Jean les rendra:

Tiens, les voilà;
Les voilà
Là.

De nouveau le fournois en prend;
Puis enſuite il en rend
Tant,
Que Nina ſe trouble & rougit.
L'Amour, qui la trahit,
Rit.
Il arma
Jean contre Nina;
D'un trait sûr
Pour vaincre un cœur dur,
Jean l'eſſaya:
L'Amour cria:
Bon! l'y voilà!
L'y voilà
Là!

LAUJON.

REPROCHES A CATHERINE.

AIR. No. 69.

TON humeur eſt, Cathereine,
Plus aigre qu'un citron vard ;
On ne ſait qui te chagreine,
Ni qui gagne, ni qui pard.
Qu'on ſoit ſage, ou qu'on badeine,
Avec toi c'eſt chou pour chou ;
Comme un vrai fagot d'épeine
Tu piques par tous les bouts.

Si je parle, tu t'offenſes ;
Tu grognes, ſi je me tais :
Lorſque je me plains, tu danſes;
Quand je ris, je te déplais.
A ton oreille mal faite
Mes chanſons ne valent rien,
Et ma tant douce muſette
N'eſt qu'un inſtrument de chien.

Cependant, quoique tu diſe,
Je ne puis quitter ces lieux ;
Et, quoique tu me mépriſe,
Par-tout je ſuivrai tes yeux.
Je m'en veux mal à moi-même ;
Mais quand on eſt amoureux,

Un cheveu de ce qu'on aime
Tire plus que quatre bœufs.

D'un pot plein de marjolaine
Quand je te fis un présent,
Aussitôt, pour mon étrenne,
Tu le cassis, moi présent.
Si j'avois cru mon courage,
Après ce biau gran-merci,
Ma main, qui bouilloit de rage,
T'eût cassé la gueule aussi.

Pour te mettre en oubliance,
A d'autres j'ai fait la cour ;
Mais par cette manigance,
Tu m'as baillé plus d'amour ;
Je crois que tu m'enforcelles ;
Car à mes yeux ébaubis,
Auprès de toi les plus belles,
Ne me sont que du pain bis.

L'autre jour, d'un air honnête,
Quand je t'ôtis mon chapiau,
Plus vîte qu'une arbalête,
Tu le fis sauter dans l'iau :
Et puis d'un ton d'arrogance,
Sans dire ni qui, ni quoi,
Tu me baillis l'ordonnance
De m'approcher loin de toi.

Chacune de tes deux joues
Semble une pomme d'apis,
Comme deux morceaux de roues
Sont à tout point tes ſourcils.
Tes yeux, plus noirs que des marles,
Semblent mouches dans du lait,
Et tes dents un rang de parles
Auſſi blanches que du lait.

Pour ta bouche, elle eſt plus rouge
Que n'eſt la crête d'un coq;
Et ta gorge, qui ne bouge,
Paroît plus ferme qu'un roc.
Quand au reſte, il m'en faut taire;
Car je ne l'ai jamais vu;
Mais je crois que tu dois faire
Sans chemiſe un beau corps nud.

Par la morgué! c'eſt dommage
Que tant de rares beautés
Ne me ſoient pour tout partage
Qu'un ſac plein de duretés.
Quand ton humeur eſt revêche,
Je rumine en mon cerviau,
Et tu me ſemble une pêche,
Dont ton cœur eſt le noyau.

Le ſoleil, qui fond la glace,
N'eſt pas plus ardent que moi;

Comme un gueux de sa besace,
Je me sens jaloux de toi;
Au grand Colas, qui te lorgne,
Je veux pocher les deux yeux;
Ou du moins en faire un borgne,
Si je ne puis faire mieux.

Avec lui, dans nos prairies,
Tu t'en vas batifoler;
Vous jasez comme deux pies,
Et moi je n'ose parler.
Il te magne, il te chatouille,
Il te caresse le grouin;
Et moi, d'abord que je grouille,
Tu me flanque un coup de poing.

Sangué! vois-tu, Cathereine?
Je n'y saurois plus tenir;
Je crêve dans ma poitreine;
Il faut changer, ou finir.
Tu me prends pour une bûche,
Parce que j'ai l'air benin;
Mais tant à l'eau va la cruche,
Qu'elle se casse à la fin.

Quand j'aime une criature,
Jarnigoi! c'est tout de bon:
Je suis doux de ma nature
Autant & plus qu'un mouton.

Mais quand mon amour ſincère
N'eſt payé que d'un rebut,
Dame ! alors, dans ma colère,
Je ſuis pis qu'un cerf en rut.

RÉPONSE.

Même air que le précédent.

PIERROT, finis ta légende ;
Pourquoi tant me quereller ?
Si tu veux que je me rende,
Il faut autrement parler.
Je t'ai ſouvent mis à même ;
Mais tu n'es qu'un pauvre ſot,
Qui n'as jamais de toi-même
Su comprendre à demi-mot.

Tes reproches ſont frivoles,
Et ne ſont que d'un nigaud ;
Tes doucereuſes paroles
Ne valent pas un zéro.
Pour ignorer mon envie,
Quand je te l'ai donné biau,
Il faut n'avoir de ſa vie
Mené la vache au tauriau.

Étant près d'un bois, feulette,
Je te vis de loin venir,
Je me couchis fur l'herbette,
Et fis femblant de dormir.
Tu m'appellis pareffeufe,
Sitôt que tu m'apperçus;
J'eus beau faire la dormeufe,
Tu m'éveillis, & rien plus.

Un jour que fur une chaife
Tu me brandouillois fi bian,
Mes yeux, ardens comme braife,
Ne te demandoient-ils rian?
Tu me voyois en défordre,
Et je te difois tout bas:
Le bon chien s'il vouloit mordre!
Mais tu ne m'entendis pas.

L'autre jour dans ma pochette
Tu fouillois tout doucement,
Et ta main, toujours difcrète,
Ne fut paffer plus avant.
Puis, la retirant bian vîte;
Tu ne pris que mon cotiau:
Si tu prends un lièvre au gîte,
Ce fera du fruit noviau.

Que veux-tu que je te dife?
Ce ne feroit jamais fait.

Ne t'en prends qu'à ta bêtiſe,
Si tu n'es pas ſatisfait.
Telle choſe que je faſſe,
Tu ne t'en ébranle pas;
Vingt fois un autre, à ta place,
M'auroit fait ſauter le pas.

Lorſque tu me fais la meine
De ce que j'aime Lucas,
Et que ton humeur chagreine
S'oppoſe à tous mes ébats;
Tu me parois plus étrange
Que le chien du jardinier,
Qui ne veut pas que l'on mange
L'herbe qu'il ne peut brouter.

ROMANCE

DE BASTIEN ET BASTIENNE.

AIR : *Dans ma cabane obſcure.*
No. 70.

PLUS matin que l'aurore,
Dans nos vallons j'étois
Bien après l'ſoir encore,
Dans nos vallons j'reſtois;

Le travail & la peine,
Tout ça n'me faisoit rien:
Hélas! c'est que Bastienne
Étoit avec Bastien.

Drès que le jour se lève,
Je voudrois qu'il fût soir,
Et drès que l'jour s'achève,
Au matin j'voudrois m'voir.
D'où vient ç'que tout m'chagreine;
Et que j'nons l'cœur à rien?
Hélas! c'est que Bastienne
N'voit plus son cher Bastien.

L'changement de c'volage
Devroit bien m'dégager;
Mais j'n'en ons pas l'courage,
Et je n'fais qu'm'affliger.
D'un ingrat quand on s'vange,
C'est se dédommager:
Mais, hélas! Bastien change,
Et je n'saurois changer.

MADAME FAVART.

REPROCHES MUTUELS.

AIR. N°. 71.

L'AUTRE jour le beau Colas,
Au fond d'un bois ſolitaire,
Vit la fille au gros Lucas,
Qui dormoit ſur la fougère:
Il la tirit par le bras;
Mon p'tit cœur, vous ne m'aimez guère;
Car tout ça n'vous touche pas;
Hélas! vous n'm'aimez pas.

Je rôtis pour vos appas,
Vous n'en êtes que plus fière;
Mon cœur pouſſe des hélas,
Qui feroient fendre une pierre.
Vous me réduirez au trépas:
Mon p'tit cœur, &c.

Quand vous allez tout là bas
Voir les champs de votre père,
D'œufs durs, de fromage gras
J'emplis votre pannetière,
Je vous y donne le bras:
Mon p'tit cœur, &c.

Je n'fais plus que trois repas ;
Et devant votre chaumière,
Tout d'bout comme un échalas
Je paſſe la nuit entière ;
Mes ſoupirs font peur aux chats :
Mon p'tit cœur, &c.

Liſon voulant fuir Colas,
Sentit rompre ſa jarretière :
Ça lui fit faire un faux pas ;
Ah ! méchant qu'allez-vous faire ?
Vous m'mettrez dans l'embarras ;
Je le vois bien, vous ne m'aimez guère ;
Car tout ça, &c.

Finirez-vous donc, Colas ?
J'irai l'dire à votre mère :
Ouf ! vous me tordez le bras ;
Agit-on de la manière ?
Quel tourment j'endure ! hélas !
Aye, aye, aye, vous ne m'aimez guère ;
Car tout ça, &c.

Il prit deux baiſers, ou trois,
Sur le ſein de la bergère,
Puis il ſe croiſit les bras,
Et reſtit là ſans rien faire.
Vous êtes donc las, Colas !
Je l'vois bien, vous ne m'aimez guère ;
Car tout ça, &c.

LA FILLE COMME IL Y EN A PEU.

AIR. N°. 72.

IL étoit une fille,
Une fille d'honneur,
Qui plaisoit fort à son seigneur :
En son chemin rencontre
Ce seigneur déloyal
Monté sur son cheval.

Mettant le pied à terre,
Entre ses bras la prend,
Embrasse-moi, ma belle enfant!
Hélas ! répondit-elle,
Le cœur transi de peur,
Volontiers, monseigneur.

Mon frère est dans ses vignes ;
Vraiment, s'il voyoit çà
Il l'iroit dire à mon papa ;
Montez sur cette roche,
Jettez les yeux là-bas,
Ne le voyez-vous pas ?

Tandis qu'il y regarde,
La finette aussitôt
Sur le cheval ne fait qu'un saut,

Adieu, mon gentilhomme:
Et zeſte, elle s'en va,
Monſeigneur reſte là.

Cela vous apprend comme
On attrappe un méchant:
Quand on le veut, on ſe défend:
Mais on ne voit plus guère
De ces filles d'honneur
Refuſer un ſeigneur.

LA SEMAINE DU PAYSAN.

AIR. N°. 73.

ACCOUTEZ l'aventure
D'un pauvre villageois;
Moi, qui de ma nature
Suis honnête & courtois,
Un biau jour je promis
A ma chère Claudeine,
De la ſervir gratis
Le long d'une ſemaine.

Le lundi, pour lui plaire,
Je pris la bêche en main;
La matinée entière,

Je bêchis ſon jardin :
Puis fus tout droitement
M'aſſeoit au pied d'un chêne,
Où d'un baiſer charmant
Alle m' payit ma peine.

Mardi j'eus l'ordonnance
De garder ſon troupiau,
Alle eut la complaiſance
De venir ſous l'ormiau :
Là, me ſentant preſſer
D'une ardeur ſans pareille,
Je lui rends le baiſer
Qu'alle m' donnit la veille.

Le marcredi d'enſuite,
Au bois alle m' menit ;
Ma tâche y fut réduite
A lui charcher un nid :
V'là, lui dis-je, un moineau
D'un très-rare plumage ;
Si vous le trouvez biau,
Boutez-le vîte en cage.

Jeudi je nous joignîmes
Drès le ſoleil levé,
A la grange j'allîmes,
Pour y battre le bled ;
J'y vacquions tour-à-tour
Avec le même zèle,

Stapendant au retour
J'étions bian plus las qu'elle.

Vendredi la futée,
Me préſentant le bec,
Me dit, toute attriſtée,
Mon moulin eſt à ſec :
A ce travail nouviau
Il fallut me réſoudre ;
J'y fis venir tant d'iau,
Qu'il fut aiſé d'y moudre.

Samedi, queul ouvrage !
Du matin juſqu'au ſoir
J'allis, d'un grand courage,
Fouler à ſon preſſoir :
Quoique ce mouvement
Me mit preſqu'hors d'haleine ;
Je foulis tant & tant,
Que la cuve en fut pleine.

Dimanche la bargère
Me dit : Mon doux ami,
N'avons-nous rien à faire ? —
Nanni pour aujourdhui :
Six jours ſans relâcher
J'ai ſarvi ce que j'aime ;
Je veux me repoſer
Tout au moins le ſeptième.

LA VILLAGEOISE CONSTANTE.

AIR. No. 1.

SI je voulions être un tantet coquette,
Et prêter l'oreille aux favoris,
Que je ferions aisément conquête
Des plus biaux messieux de Paris!
Mais Bastien est le seul qui peut nous plâire,
Et j'ons sans mystère
Toujours répondu,
Laissez-nous, monsieu, je som'trop sage,
Sachez qu'au village
J'ons de la vartu.

Au déclin du jour, près d'un bocage,
Un certain monsieu, des plus gentils,
Vouloit dans un brillant équipage
Nous m'ner, s'dit-il, tout droit vers Paris;
Il vouloit m'donner rubans, dentelles;
Mais toujours fidelles
J'avons repondu, &c.

En honneur je vous trouve charmante,
Me dit un jour un petit collet,
Venez, vous ferez ma gouvernante,
Chez moi vous vous plairez tout à fait.
Tous ces biaux discours n'étiont que finesse,

J'ons connu l'adresse,
Et j'ons répondu :
Ah ! fi donc ! laissez, je som'trop sage,
Sachez qu'au village
J'ons de la vartu.

LE POT AU LAIT.

AIR. No. 74.

LA petite Guillemette
Au marché portoit ses œufs :
Sur son gain elle projette
D'avoir une vache ou deux.
Une vigne elle s'achète,
Avec le produit de son lait;
Ensuite une maisonnette.
Un projet est bientôt fait.

La voilà déjà fermière,
Son bien elle fait valoir :
La voilà qui devient fière
Du sort qu'elle doit avoir :
Elle saute d'allégresse,
Mais un caillou la fit cheoir.
Œufs cassés, adieu richesse :
Ne comptons point sur l'espoir.

L'HEUREUX MARIAGE.

Même air que le précédent.

ON dit que le mariage
Eſt le tombeau de l'amour,
Que jamais dans le ménage
On ne coule d'heureux jours.
Mais depuis que de Colette
L'Amour m'a rendu vainqueur,
J'ai gravé ſur ma houlette,
Jour fortuné pour mon cœur !

Au temple de l'Hyménée
J'ai perdu ma liberté ;
Mais un bien, tout en idée,
Doit-il être regretté ?
Ce qu'on prend pour une peine,
Doit fixer tous nos deſirs,
Quand le nœud qui nous enchaîne
Eſt formé par les plaiſirs.

Nous n'avons qu'une même ame,
Qu'un eſprit, qu'un ſentiment,
Et l'amour qui nous enflamme
Eſt toujours vif & conſtant;
Les plaiſirs, comme les peines,

Tout eſt commun entre nous ;
En portant la même chaîne,
Le fardeau devient plus doux.

Dans notre petit ménage,
Point de bruit, point de fracas,
Et jamais le voiſinage
Ne ſe plaint de nos débats.
Si quelque léger grabuge
Survient, par un contre-tems,
Nous prenons l'Amour pour juge,
En lui payant ſes dépens.

Quelquefois, quand, par l'ouvrage,
L'eſprit rêveur, tracaſſé,
Je traîne à peine au village
Mon pauvre corps haraſſé.
Je reçois de ma Colette
Les ſoins les plus empreſſés ;
Dans mes bras elle ſe jette,
Et tous mes maux ſont paſſés.

Le faſte de la fortune
Eſt pour nous peu ſéduiſant ;
Bien ſouvent il importune,
Plus qu'il ne nous rend content :
Une honnête ſuffiſance
Nous exempte de tout ſoin ;
N'eſt-on pas dans l'abondance,
Lorſque l'on eſt ſans beſoin ?

L'auſtère

L'auſtère philoſophie
Nous enſeigne, bien à tort,
Qu'on ne peut dans cette vie
Se promettre un heureux ſort.
Raiſonneurs à l'aveuglette,
Revenez de votre erreur;
Trouvez une autre Colette,
Et vous croirez au bonheur.

PALISSOT.

LE MARIAGE DESIRÉ.

AIR. No. 75.

FAUT attendre avec patience;
Ce jour de d'main, c'eſt un biau jour.
Grande eſt, dit-on, la différence
Entre l'mariage & l'amour.
Quoi! le contract qui nous engage,
Change queuqu'choſe à notre humeur:
Il fait que j'aimons davantage,
Si j'en juge d'après mon cœur. *Bis.*

Quand Louis me dit: Ma Louiſe,
Je t'aime & n'aimerai que toi;
Sans le vouloir, il faut que j'diſe,
J't'aime cent fois plus que moi.
Il me jure amour éternelle,

Et Louis n'est pas un menteur;
Il me sera toujours fidèle,
Si j'en juge d'après mon cœur. *Bis.*

Queu sujet aurois-je de craindre?
Mon Louis sera mon mari:
Je n'aurai jamais à m'en plaindre,
C'est l'Amour qui me l'a choisi.
Je suis aimée autant que j'aime,
Rien n'est égal à mon bonheur;
Et toujours il sera de même,
Si j'en juge d'après mon cœur. *Bis.*

LE MAL D'AMOUR.

AIR: *Ton humeur est Catherine.* No. 67.

La nuit quand j'pense à Jeannette,
On diroit qu'j'ons des cousins:
J'fons des sauts dans not'couchette
A réveiller les voisins.
Com'le battant d'un horloge,
Mon cœur va toujours trottant;
Com'un chevreau hors de sa loge,
Mon poux va toujours sautant.

J'fentons, quand j'voions Jeannette,
Du plaifir & du chagrin ;
J'ne favons c'que je fouhaite,
Mais le défir va fon train.
Dès que j'l'apperçois, je grille,
Çà m'fait perdre la raifon ;
Les yeux tant doux d'une fille,
Auroient-ils quelque poifon ?

Je nous j'ttons dans la rivière,
Et j'n'y reftons pas pour peu ;
J'buvons de la belle eau claire,
Pour appaifer ce grand feu.
Je mettons dans not'falade
Des herbes de tout'façons ;
J'n'en fommes pas moins malade ;
Ces remèd'là font pourtant bons,

DAME FRANÇOISE.

AIR. No. 76.

ADIEU donc, dame Françoiſe,
Pour qui j'ai tant ſoupiré.
Je m'en vais déſeſpéré :
Le poulailler de Pontoiſe,
Me doit emmener demain,
Si ton cœur, dame Françoiſe,
Si ton cœur n'eſt plus humain.

Que t'ai-je fait, ma bourgeoiſe,
Pour me maltraiter ainſi ?
Si tu me bannis d'ici,
Je mourrai, belle Françoiſe ;
Cependant je pars demain,
Si ton cœur, dame Françoiſe, &c.

Loin de toi tout devient peine,
Près de toi tout eſt plaiſir :
Me faudra-t-il donc partir ?
Ne puis-je vaincre ta haine,
Et m'en irai-je demain ?
Non, ton cœur, belle inhumaine,
Deviendra moins inhumain.

LUBIN ET COLETTE.

Air. No. 77.

Biauté plus droite qu'une parche,
Charmant objet de mes amours,
Arrêtez, c'est vous que je charche;
Quoi donc! me fuirez-vous toujours?
De vous Lubin est fou, Colette;
Tré, tré, tré, trémoussez-vous donc,
Trémoussez-vous donc, ma dondaine,
Tré, tré, tré, trémoussez-vous donc,
Trémoussez-vous donc,
Ma dondon.

Toutes les fois qu'j'vous rencontre,
Mon cœur se sent tout hors de li;
I fait tic, tac, comme la montre
Du gros monsieu notre bailli.
Sentez-vous itout ça, Colette?
Tré, tré, &c.

Je vous ai baillé pour étrennes,
Ce n'est pas que j'm'en mord'les doigts,
Des gatiaux plus de trois douzaines,
Avec un' bell' chandel' des Rois:
Tout ça vous a-t-il plu, Colette?
Tré, tré, &c.

Pour moi queux dons feront les vôtres ?
Je n'vous demande qu'un baifer,
Accompagné de plufieurs aurres ;
Pourriez-vous me le refufer ?
Dam', ce n'feroit pas bian, Colette.
Tré, tré, &c.

LE COCHER AMOUREUX.

AIR. No. 78.

DANS le fond d'une écurie,
Un gros cocher vigoureux,
Peignoit, d'un ton langoureux,
L'excès de fa forte envie.
Morgué ! fi je la tenois,
Comme je l'étrille, trille ;
Morgué ! fi je la renois,
Comme je l'étrillerois !

Le petit dieu, qui tout ronge,
A mis fon ame en langueur ;
Il s'eft gliffé dans fon cœur,
Comme l'eau dans une éponge.
Morgué ! fi je la tenois, &c.

En menant fes chevaux boire,
Il leur dit : Buvez, meffieurs,

A la ſanté des beaux yeux
D'une brune preſque noire.
Morgué! ſi je la tenois, &c.

En leur faiſant la litière,
Il ſent ſon cœur qui lui dit,
Ah! que n'eſt-ce là le lit
De ma groſſe ménagère!
Morgué! ſi je la tenois, &c.

LA SCRUPULEUSE.

AIR. N°. 79.

CE fut un dimanche au ſoir,
Qu'il ſ'ſoit bien noir,
J'venois d'cueillir la violette;
Lucas, ſurpris de me voir,
M'dit: N'as-tu pas peur ſeulette?
Prends mon bras...
Nenni, Lucas,
Ça n'ſe prend pas. *Bis.*

Le drôle, en mon tablier,
Vouloit piller
Bouquets cueillis pour ma mère,
S'offrant à me les payer,

Mais je lui dis en colère :
Pour qui me prenez-vous, Lucas ?
Ça n'ſe vend pas.

Il m'en prit un, le lutin ;
De ce larcin
L'ame toute ſatisfaite,
I m'dit : Viens ça, dans ton ſein,
Bergère, que je le mette.
J'li dis : J'vous mordrai, Lucas ;
Ça n'ſe fait pas.

Il triompha cette fois ;
Plus que ma voix
Toujours ſa main fut alerte :
V'là l'bouquet mis : le matois,
De rien ne ſe déconcerte.
C'qui m'conſole un peu, Lucas,
Ça n'ſe voit pas.

LAUJON.

LE VICAIRE IMPORTUN.

AIR. No. 80.

AU diable le vicaire,
Qui vient tous les jours chez nous,
Je crois qu'à not'ménagère
Le drôle fait les yeux doux.
J'ſais bien qu'c'eſt un bon chrétien;
Mais vient-il chez nous pour rien? *Bis.*

Quand devant elle il entonne,
Il la regard'd'un air futé;
Et quand il prêche au prône,
S'tourn' toujours de ſon côté.
J'ſais bien, &c.

L'aut'jour, dans le cim'tière,
Par haſard j'l'rencontris:
Eh! bon jour, dit-il, Pierre;
Puis chez nous s'coulit ſans bruit.
J'ſais bien, &c.

Le curé, le vicaire
Ont tous deux l'air trop jovial;
Et comme ils n'ont rien à faire,
Ç'a tout l'tems d'penſer à mal.
Morgué! qu'n' s' mariont-ils!
J'irions voir leurs femmes auſſi. *Bis.*

REMONTRANCE A M. LE CURÉ.

AIR. No. 81.

PALSAMBLEU, monſieur le curé,
Vous qui dirigez nos ames,
Penſez-vous donc pouvoir à votre gré
Diriger auſſi nos femmes.

De ce ſoin débarraſſez-vous;
Nous ne voulons pas qu'on diſe
Que les enfans, qui naiſſent parmi nous,
Sont des enfans de l'égliſe.

Paſſe encor pour être cocus,
Moyennant groſſe finance;
Mais porter cornes pour des *oremus*,
C'eſt un cas de conſcience.

Sans être docteurs, nous tenons
Pour une règle conſtante,
Qu'un bon paſteur doit, ſuivant les Canons,
S'en tenir à ſa ſervante.

CHANSONS

GRIVOISES.

ADIEUX DE LA TULIPE (*).

AIR. No. 82.

MALGRÉ la bataille,
Qu'on livre demain,
Ça faiſons ripaille,
Charmante Catin.
Attendant la gloire,
Prenons le plaiſir,
Sans lire au grimoire
Du ſombre avenir.

Si la hallebarde
Je peux mériter,
Près du corps-de-garde
Je te fais planter;

(*) Cette chanſon, qui a été attribuée à Voltaire, a été faite par Mangerot, dans le tems des guerres de Flandre en 1744.

Ayant la dentelle,
Le foulier brodé,
La boucle à l'oreille,
Le chignon cardé.

Narguant tes compagnes,
Méprifant leurs vœux,
J'ai fait deux campagnes
Rôti de tes feux.
Digne de la pomme,
Tu reçus ma foi,
Et jamais rogome
Ne fut bu fans toi.

Tiens, ferre ma pipe,
Garde mon briquet;
Et fi la Tulipe
Fait le noir trajèt,
Que tu fois la feule
Dans le régiment,
Qu'ait le brûle-gueule
De fon cher amant.

Ah! retiens tes larmes,
Calme ton chagrin;
Au nom de tes charmes,
Achève ton vin...
Mais quoi! de nos bandes
J'entends les tambours!
Gloire, tu commandes,
Adieu nos amours.

LE RETOUR DU SOLDAT.

AIR. No. 83.

PENDANT mon ſéjour à l'armée,
O bel objet de mon amour!
Jarni, que vous êtes formée!
Vous v'là ronde comme un tambour.
J' vous trouverions encor plus belle,
Si vous n' m'étiez point zinfidelle:
J' ſuis ben ais' de vous l' dir', Catin,
C'eſt qu' ça n' vous va brin,
Ça n' vous va brin.

Sont-c' les façons, ſont-c' les magnières
Que vous d'vez avoir avec moi,
Quand j'ons r'buté nos vivandières,
Pour être fidèle à ma foi?
Vous pernez des airs ſournoiſes;
Ça n'appartient qu'à nos bourgeoiſes;
J' ſuis bien ais' de vous, &c.

J' vous avons vu parler tendreſſe
Avec ce biau procureux fiſcal;
Si j' n'en avions rian vu, traîtreſſe,
Ce n' ſeroit encor que d'mi-mal:
Mais d'vant moi m' traiter en jocriſſe;
Moi, qu'ai fait ſept ans de melice!
J' ſuis ben aiſe de vous, &c.

J' ſavons, j' ſavons ben qu'une femme
Se plait toujours au fruit nouviau;
Encor ſi l'objet de vot' flamme
Étoit queuque gros étourniau:
Mais un robin à maigre face!
C'eſt i fait pour remplir ma place?
J' ſuis ben aiſe d' vous, &c.

En m'en r'venant, pour vous j'achète
Un bouquet ben touffu, ben biau;
Vous parferez une fleurette
Qui vous viant de ce houberiau:
Je l' couvrirois de ma mouſtache..
Ce farluquet d' moi vous détache!
J' ſuis ben aiſe d' vous, &c.

Il a de l'eſprit quand il harangue:
J'agiſſons, ſi je n' diſons rian;
Pis, mon p'tit cœur, c' n'eſt pas la langue,
Qui fait que l' mariage va bian.
Par la jarni! ce minois blême,
Vous f'roit jeûner y avant l' carême.
J' ſuis ben aiſe d' vous, &c.

LAUJON.

DIALOGUE
ENTRE LA TULIPE ET CATAU,

AIR. No. 84.

LA TULIPE.

REÇOIS dans ton galetas,
Catau, ton cher la Tulipe :
Eh quoi ! tu ne réponds pas !
Qu'as-tu donc fait de ma pipe ?

CATAU.

Elle eſt en bringue ; ma foi,
J'ons ben autre choſe de toi,
J'ons ben autre choſe de toi.

Tu laiſſis dans mon gyron,
Y en partant pour la Rochelle,
Un joli petit poupon,
Qu' j'ons nourri de ma mamelle ;
I ſera ben ébaubi
De voir à ſa mère un mari. *Bis.*

LA TULIPE.

Ce n'eſt pas moi qui l'ai fait ;
Tu m'en coule, ma mignonne ;

Va, j'ons rôti le balai,
J'ons trop ménagé ta perſonne;
Conte tes amphigouris
A la milice de Paris. *Bis.*

CATAU.

Un monſieu tout galonné,
Peut-être avoit-il caroſſe,
S'en vint pour me tâtonner,
Aux Porcherons, dans une noce;
Je lui flanquis, toi préſent,
Sur la face un moule de gand. *Bis.*

Ton fils a par-tout le pas,
Pour la taille & la figure;
Son parrein, le gros Thomas,
N'eſt pas de plus riche encolure:
Ce n'eſt pas tout; pour l'eſprit,
Tu vas voir comme il eſt inſtruit. *Bis.*

Il lit comme un procureur,
Il déchiffre l'écriture,
Il chante en magnièr' d'acteur,
Et danſe comme une peinture;
En maîtres, depuis dix ans,
Faut qu'il m'en ait coûté vingt francs. *Bis.*

Des maris, c'eſt la terreur;
Des femmes, c'eſt l'eſpérance;
De l'amour, il ſait par cœur

Les détours & les manigances :
Enfin il eſt propre à tout,
Il a ſervi chez la Cartoud. *Bis.*

Quoi ! ta maîtreſſe aux abois,
N'émouve point ta nature !
Si tu n'as pitié de moi,
Prends-en de ta progéniture...

LA TULIPE.

Non, adieu, Catau, bon bec,
Vous garderez votre paquet. *Bis.*

CATAU.

Quoi ! d'une fille d'honneur
C'eſt donc là la récompenſe !
Va, tu n'es qu'un ſuborneur :
Si j'avois ſu ta doutance,
J'en aurois fait, ſur ma foi,
Le fils d'un biau garde du roi. *Bis.*

Vous, marchandes de cerneaux,
Et vous, belles écoſſeuſes,
Méfiez-vous de ces farauds
Qu'ont la mine ſi doucereuſe ;
On s'égare, on s'ébarlue,
Pis la tête emporte le cul. *Bis.*

PIRON.

REPROCHES GRIVOIS.

AIR. No. 85.

ADIEU donc, cher la Tulipe;
Cher la Tulipe, adieu donc!
En quittant la garnifon,
Tu m'aimois mieux que ta pipe;
Et v'là que Fanchon la lippe,
Sans honneur,
Engueufe ton cœur.

Quand j'ajuftois ta cocarde,
Et repaffois ton col noir,
C'étoit donc pour aller voir
Cette chienne de camarde;
Les meffieurs du corps-de-garde,
Difont ben
Que c'eft fort vilain.

Tu me trouvois fi gentille,
Avec mon petit air chien!
Eh quoi! te fouvient-il bien
De ce jour, qu'à la Courtille,
Tu faboulis ce grand drille,
Qui je crois,
Se fichoit de moi.

J'ai paſſé par les baguettes,
Pour t'avoir aimé trop fort.
Quel chien de bigre de ſort !
Je n'ai pas une cornette,
Tandis que ta Fanchonnette
Tous les jours
A de nouveaux atours.

Je veux ſuivre la Ramée,
Quoi qu'il ne ſoit que tambour :
Il n'eſt beau, ni fait au tour ;
Mais dedans toute l'armée,
Je ſerai la mieux aimée ;
Car, en amour,
Il va droit toujours.

Buvons encor chopinette
De ce tant doux brandevin :
Bois aux charmes de Catin,
Je bois à ta Fanchonnette ;
Baiſons-nous en godinette,
Mon enfant,
Et fichons le camp.

CHANSONS
POISSARDES.

LE RIBOTTEUR RÉSOLU.

AIR. No. 86.

SUR l'port avec Manon un jour,
J'l'engueufois en façon d'amour;
Y aiſément cela ſe peut croire.
Un faraud s'en vint près de nous,
En voulant ly fair' les yeux doux.

« Sapergué! dame, moi qui ſuis jaloux, vou-
» loir me ſouffler ma parſonnière, c'eſt me licher
» mon beurre & me prendre pour un gonze.

J' veut'être un chien,
Y à coup d' pied, y à coup d' poing,
J'ly caſſis la gueule & la mâchoire.

La ſentinelle, qu'étoit là,
S'en vint pour mettre le zholà;
Y aiſément cela ſe peut croire.
Parc' que j' lui dis de ſe r'tirer,
Voulut-i pas ſur moi tirer:

» Moi qui suis un vivant de Loches, j' vous
» ly crache sus l'amorce, & j' vous ly rends son
» intention toute honteuse, & par-là dessus

J' veut'être un chien, &c.

Ma maîtresse & moi je partons,
Pour ribotter aux Porcherons;
Y aisément cela se peut croire.
Un gueux d' carosse, qui passit,
Tous les deux nous éclaboussit.

» Moi qu'étoit avec du Sesque, qu'aime la
» propreté, & qui ne veut pas qu'on ly tache
» son linge pour raison.

J' veut'être un chien, &c.

Ça nous équipit nos bas blancs,
J'équions faits comme des chnapans;
Y aisément cela se peut croire:
Un p'tit abbé qui nous voyoit,
En voulant nous gouayer, rioit:

» Parlez donc, monsieur Chérubin, est-ce qu'
» vous vous êtes échappé du paradis pour vous
» ficher du monde?

J' veut'être un chien, &c.

A la barrière j'arrivons,
Un tas de commis j'y trouvons;

Y aisément cela se peut croire :
J' leus ôte mon chapeaut en passant,
Ils chifflent au lieu d' m'en rendre autant.

» Moi qui n'aime pas qu'on me prenne pour une » dragédie ; j' leus dis : Messieux, tenez-vous » ben ?

J' veut'être un chien, &c.
J' leus cassis la gueule & la mâchoire.

J'entrîmes cheux un cabaret,
On nous donnit du vin clairet;
Y aisément cela se peut croire :
Le garçon nous apporte après,
Des verres qui n'étiont pas nets :

» J' li dis, Cadet! — Plaît-y, Monsieur. — » J' te va rincer, moi ! Ne vouloit-y pas m' faire » accroire que la poussière étoit zune paille, » moi qui m'y connois.

J' veut'être un chien, &c.

On nous apportit du jambon,
Milguieux qui n'étoit pas trop bon ;
Y aisément cela se peut croire :
L'hôtesse s'en vint près de nous,
En disant, qu' çà valoit dix sous.

» Moi qu'ai la rime en main, j' vous ly donnis

» des f. . . en payement. Alle ne vouloit pas
» m' rende mon reste.

J' veut'être un chien, &c.

Voyant qu' dans l' jardin on dansoit,
J'allons danser not' menuet,
Y aisément cela se peut croire :
L' sacré violon qu'avoit joué faux,
Voulut me d'mander des noyaux.

» Des! . . . Attends, monsieux Sans-accords,
» j' te va donner un à compte, pour avoir une
» compresse.

J' veut'être un chien, &c.

A la fin du jour, sans témoin,
J' mène Manon dans un p'tit coin;
Y aisément cela se peut croire :
J' ly dis : Mam'selle, faut un petit brin
Consentir à mon cœur, ou bien. . .

» Sur l' respect que j' dois à vot' sagesse :
» croyez-moi, c'est une douceur dont auquel
» vous pourrez dire qu' c'est vrai; ne reculez
» pas, car

J' veut'être un chien,
Y a coup d' pied, y a coup d' poing,
Je vous cass'rai la gueule & la mâchoire.

Quand ça fut fait, j' bûmes d'miſtier,
Et puis je r'tournîmes dans l' quartier,
Y aiſément cela ſe peut croire :
Sa mère, à qui j'la recondu ſis,
Voulut-y pas ly chercher bruit!

» Doucement, madame Baguet; vot' fille eſt » zhonnête : point d' rigueur : j'en ſommes aux » accordailles ; j'ons des preuves qu'alle eſt » bonne à marier; & finiſſons ça, auſſi non

J' veut'être un chien,
Y a coup d' pied, y a coup d' poing,
J' vous caſs'rai la gueule & la mâchoire.
VADÉ.

HISTOIRE

DE MADEMOISELLE MANON.

AIR. N°. 87.

QUI veut ſavoir l'hiſtoire entière
De mam'ſelle Manon la couturière,
Et de monſieu ſon cher amant,
Qui l'aimoit zamicalement.

Ce

Ce jeun' homm'cy t'un beau dimanche,
Qu'il buvoit son d'miſtier à la Croix-Blanche,
Fut accueilli par des farots,
Qui racollent zen magnièr' de crocs.

L'un d'eux ly dit : Voulez-vous boire
A la ſanté d'un roi couvert de gloire?
A ſa ſanté? dit-y; oui-dà,
Il mérite ben s't'honneur-là.

Y n'eut pas plutôt dit la choſe,
Qu'un racolleur dix écus lui propoſe,
En lui diſant, en abrégé,
Qu'avec eux il eſt zengagé.

Oh! c' n'eſt pas com' çà qu'on zengage,
Répond le jeune garçon faiſant tapage;
Y au guet! y au guet! y au guet! y au guet!
Le guet vient pour ſavoir le fait.

Pour afin d'éclaircir l'affaire,
L'guet les mène tretous cheu l' comiſſaire,
Qui condamne l' jeune garçon
D'aller faire un tour t'en priſon.

Ah! voyez un peu l'injuſtice
De ces meſſieux les gens de la juſtice,
Ils vous jugeont ſans jugement,
Sans ſavoir l'queul qu'eſt l'innocent,

Sachant cela, Manon z'habille,
S'en va tout droit de cheux M. d' Marville,
Pour lui raconter, z'en pleurant,
Le malheur de ſon accident.

Monſieu le lieut'nant de police,
Soit par raiſon d'état, ou par malice,
Dit: Mam'ſ.ll', quoiqu' vous parlez bien,
Vot' ſerviteur, vous n'aurez rien.

Là-d'ſſus s'te pauvre chère amante,
Pleure encor un p'tit brin pour qu' ça le tente:
Mais voyant qu'çà n'opéroit pas,
Pour la cour all' part de ce pas.

A Fontainebleau zelle arrive,
Quaſi preſque tout auſſi morte que vive,
S'jette au cou de monſieur d' Villeroy,
Qu'alle prit d'abord pour le roi.

Monſieu, vot' ſervante... J' ſuis l' vôtre.
C'n'eſt pas moi qu'eſt le roi, dit-il, c'eſt un autr
Mon enfant, t'nez l' v'là tout là-bas...
Ah! monſieu, je l' vois, n' bougez pas.

Sire, excuſez ſi j' vous dérange;
Mais c'eſt que je ne dors ne bois, ni mang
Du depuis que l'amant que j'ai,
Sous vot' reſpect eſt zengagé

On zy a forcé ſa ſignature,
De ſigner un papier plein d'écriture;
Il ne ſeroit point zenrolé,
Si y on ne l'avoit pas violé.

Le roi, qu'eſt la juſtice même,
Dit: Vous méritez qu' votre amant vous aime;
Puis ly fit donner mil zécus,
Et le congé par là-deſſus.

Ah! dit-elle, roi, trop propice,
S'il y avoit queuqu' choſe pour vot' ſervice,
Je pourrions nous employer, dà...
L' roi ly dit qu'il n' vouloit rien pour çà.

De Paris regagnant la ville,
Elle reva d' cheu monſieur d' Marville,
M' faut mon amant, rendez-le-moi;
T'nez, liſez, v'là l'ordre du roi.

Il eſt trop tard, mademoiſelle.
Quand il s'roit encor plus tard, lui dit-elle,
M' faut mon amant, je l' veut avoir,
Non pas demain, mais drès ce ſoir.

L' magiſtrat voyant ben que c't'ordre
Alloit ly donner du fil à retordre,
Fit venir le jeune garçon,
Et puis le remit à Manon.

Vous jugez comme ils s'embrassirent,
Et puis ensuite comme ils s'épousirent;
Et l'on entend dire, en tout lieu,
Qu'c'est un p'tit ménage de Dieu.

Filles, qui faites les fringantes,
Parmi vous trouve-t-on de tell'zamantes ?
Profitez de cette leçon,
Vous aurez le sort de Manon.

VADÉ.

HISTOIRE
DE MANON GIROUX,

AIR. No. 88.

QU'EST-C' qui veut savoir l'histoire
De Manon Giroux ?
J'l'ons toujours dans la mémoire
Fiché comme un clou :
Alle n'est pas trop à sa gloire ;
Mais, dam' voyez-vous,
C'est qu'quand on aim' tant à boire,
C'est pus fort que nous.

Pour entrer dans la matière,
Faut savoir d'abord,

Qu'alle a fait long-tems la fière
Le soir sur le port.
Messieux de notre barrière,
Sous l'bras la prenant,
Alle en avoit par derrière,
Et aussi par devant.

Un jour avec eux bien brave,
Passant d'vant un trou,
Où qu'on vend du choux, d'la rave,
Alle tournit le cou.
C'est qu'c'étoit le trou de sa mère
Qu'alle vit dedans,
Com'si quand on est fruquière
Ça fait honte aux gens.

Bachot, de la Grenouillère,
S'croyoit son futur;
On les avoit fait compères
Pour qu'ça fût plus sûr.
Mais Manon f'sant la huppée,
Com' quand on a de quoi,
Dit : Y m'faut un hom' d'épée;
Tenez, ne pensez plus zà moi.

Bachot, de la parférence,
Piqué comme un chien,
Pour afin d'avoir revanche,
Fait semblant de rien :
Mansel', gn'y a pas de replique,

Dir-y ; mais du moins,
Quittons-nous com' ça s' pratique,
Le verre à la main.

Ah ! vraiment, monſieu, c'eſt juſte,
Drès demain c'eſt fait.
Mam'ſell' Manon ſe rajuſte,
Met ſon mantelet ;
Bachot auſſi s'endimanche,
Avec Carnichon ;
Et tous trois vont manger l'éclanche
Au premier bouchon.

Or v'là qu' pendant qu' Manon chopine,
Cornichon qui part ;
Vers les commis s'achemine
Comme uñ vrai mouchard,
Diſant : Y a t'une marchande,
Meſſieurs, ici près,
Laquelle a d'la contrebande
Tout plein des paquets.

Or Bachot verſoit raſade,
Que Manon ſabloit ;
Pour lui faire une embraſſade
Lève ſon mantelet.
J'veux, dit-il, qu'on m'agoniſe,
Manon, ſi de vous,
Moi-même, en face d'égliſe,
Je ne deviens l'époux.

Tout enflé de cet' promeſſe,
Lui prend les genoux :
Manon avoit de la tendreſſe,
Ayant bu ſix coups.
Déjà ſon œil alle roule :
Bachot, qui voit ça,
Dit : Sous vot' reſpect, ma poule,
Y faut paſſer par là.

Alle en avoit ſa cornette
Encor de travers.
V'là les commis en cad'nette,
Et zen habits verds :
Dam' un chacun de ſurpriſe
Tombe de ſon haut,
Voyant Manon Giroux griſe,
C'qu'eſt un grand défaut.

Comment ! c'eſt vous, mameſelle !
Dit l'un d'ces meſſieux ;
Mais vot' partie eſt bien belle !
Fi ! que c'eſt zhonteux !
Eſt-ce ainſi qu'on ſe comporte ?
C'eſt bon à ſavoir.
Puis, tous ils gagnent la porte,
Lui diſant bon ſoir.

Vous, que cet exemple touche,
Ça vous fait bien voir,

Que fi le, qu' ſt ſur ſa bouche,
Manque à ſon devoir:
Et par cette hiſtoriette,
L'on eſt convaincu,
Qu'il ne faut pas que l'on pette
Plus haut que le cu.

HISTOIRE

DE MANON FRELU.

Air de la Fricaſſée. No. 89.

SAVEZ-VOUS l'hiſtoire advenu
A mam'ſell' Manon Frelu?
J'pouvons la conter, j'l'ons vu:
Alle fait la ducheſſe,
Et c'n'eſt qu'un cu tout nu.

Quand on va boire à l'Écu,
N'faut pas tant tortiller des feſſes,
Quand on va boire à l'Écu,
N'faut pas tant tortiller du cu.

Quand elle entre au cabaret,
Sur un banc elle ſe met;
C'eſt trop haut pour ſon cadet;

A cet' guenon, comme aux duchesses,
  Faudroit un tabouret.
Quand on va boire, &c.

All' n' veut pas d' table à treteaux,
Ça l'a trop long, ou trop haut;
Ça n' s' branl' pas comme y faut:
O bon Dieu! queul' délicatesse!
  Ça me scie le dos.
Quand on va boire, &c.

Apportez pinte, garçon;
Allons vîte. & qu'il soit bon.
Dieu! queul' compagnie! Fi donc!
Est-ce parc' que j' som' en veste,
  Qu' j' vous déshonorons?
Quand on va boire, &c.

Les verr' sont crasseux com' tout,
Les prendre on sait par queu bout;
Prenez gard', mon p'tit bijou:
N'avez-vous pas la gall',
  Mam'sell'? On la gagne avec vous,
Quand on va boire, &c.

Mam'sell', dans't'ell' un p'tit brin?
Non pas avec toi, mâtin,
Dit-elle, e r'tirant sa main
Avec imp teste.
  Aussi lui dis-je bien,
Quand on va boire, &c.

J'avons fait fouiner c'p'tit cœur,
Tant j'ly avons fiché malheur;
C'eſt un avis au lecteur;
Faut cheux nous d'la ſimpleſſe,
Et ſur-tout de la rondeur,
Quand on va boire, &c.

LES AVENTURES DE LA RAMÉE.

AIR. N°. 90.

L'AN mil ſept cent vingt & neuf,
En paſſant ſur le Pont-neuf,
Je rencontrai zune dame,
Qui, me faiſant les yeux doux,
Crut me déclarer ſa flamme,
En me diſant: Eſt-ce vous?

Eſt-ce vous, n'eſt pas mon nom,
Lui réponds-je, ſans façon:
Je m'appelle la Ramée,
Soldat au régiment du Roi.
J'avons des guinches à l'armée,
Qui valont bien mieux que toi.

Ell'dit, en ſe retournant,
Ce drôle eſt bien inſolent!
Pour me faire un tel outrage,

Il faut être un malotru :
Si tu n'aimes mon viſage,
Tiens, vilain, voilà mon c...

Auſſitôt je plantis là
Cette vierge d'opéra ;
Et la laiſſant ſur la place,
Dans un cabaret voiſin,
Je fus boire à pleine taſſe,
Y a la ſanté de Catin.

Et quand j'eus bu tout mon ſaoul,
Quoiqu' je n'euſſe pas le ſou,
L'hôte, m'apportant la carte,
Dit : Il eſt minuit ſonné :
Je lui flanquis ſa pancarte
Tout au biau travers du nez.

On s'eſt écrié zau guet ;
Je fus pris au trébuchet :
On me mène au Fort-l'Évêque ;
J'en demande la raiſon ;
Mais on me répondit : C'eſt que
Vous méritez la priſon.

LE GRIVOIS AMOUREUX.

Air. No. 91.

L'Amour eſt un chien de vaurien,
Qui fait pus de mal que de bien :
Habitans de galère,
N'vous plaignez pas d'ramer,
Vot' mal n'eſt que du ſucre,
Près de ſtila d'aimer.

Ce fut par un jour de printems,
Que je me déclaris amant,
Amant d'une burnette,
Bell' comme un Curpidon,
Portant fine cornette,
Poſée en parpillon.

All' a tous les deux yeux bryans
Comme des pierres de diamans;
Et la rouge écarlate,
Que l'on teint aux Gob'lins,
N'eſt que d'la couleur jaune,
Auprès de ſon blanc tein.

All' a de l'eſprit ficrement,
Tout comme un garçon de trente ans;

Ça vous magne de l'ouvrage:
Dam' faut voir comm' ça l' tient!
L' diable m'emporte! une reine
N' blanchiroit pas si bien.

J'sais bien qu'il ne tiendroit qu'à moi
De l'épouser, si alle vouloit:
Son serviteur très-humble
Attend sa volonté:
Si ça se fait bien vîte,
Fort content je serai.

LE MARIAGE
DE M. THOMAS
ET DE MLLE. CATIN.

AIR. No. 92.

EH, morguenne! messieux,
Si vous êtes amoureux,
Mariez-vous, c'est pour le mieux;
Car ça fait zun plaisir joyeux.
Pour moi, je suis fort éprin
De Catin,
Qui demeure rue Saint-Martin;

Tout vis-à-vis certain p'tit coin;
J'en fais la demande demain. —

Tredam', monfieu Thomas,
Vous nous r'luquez du haux en bas;
Tout' ces façons n' nous convenont pas;
Quoiqu'on ne foit qu' ravaudeufe de bas,
J'ons du foin dans nos fouyers:
J'ons refufé
D'époufer un favequier,
Deux porteurs-d'eau, trois écayers;
Ça fait pourtant tous gens d' méquier. —

Eh bien! mon beau troignon,
S'il eft vrai que je vous r'luquons,
Ça n'eft qu'à bonne intention;
Car auffi j' vous épouferons:
J' fons marchand de lotteris,
J'ons du débit;
Quand j' ferons vot' mari,
Je vendrons, dedans Paris,
Le gros lot à grands & petits. —

Monfieu, c'eft qu' j'ais un frèr';
Il eft bien grand, zil eft bien fier;
Il pourroit bien nous empêcher,
S'il fe fâchoit, d' nous marier.
Il eft dans les Gardes du Roi;
Il eft ma foi
Pus haut que vous de deux doigts:

Dam', voyez-vous, c'eſt un grivois,
Qui ſait ſe moucher dans ſes doigts. —

Et ſi ſe mouche comm' ça,
Palſangué ! ce n'eſt pas l'embarras ;
Tout comm' ly ne ſavons-je pas
Que j'ons des pouces au bout d' nos bras.
J'ons été ſoldat du Guet ;
J'ons fri l' balay ;
J'avons été, s'il vous plait,
Pendant deux ans, maître laquais
Chez un exempt du Châtelet. —

Eh bien ! mon petit cœur,
Vous ſerez donc mon ſerviteur ?
Vous méritez bien cet' ſaveur,
Puiſqu' vous êtes zun garçon d'honneur.
J'ons des parens dans not' maiſon,
Mon oncl' Chiffon,
Et ma tante Trouſſignon ;
J'irons les trouver ſans façon,
Leur demander la permiſſion.

CHANSONS

PARLÉES.

L'ORPHELIN CHANSONNIER.

AIR. No. 93.

« Aventures remarquables d'un chansonnier » zen plein air, où c'que l'on voit combien il » a fait de métiers pour parvenir à celui-là de » faire des chansons.

» *Sur l'air, relon ton ton.*

J'AI l'art de la chanson ; (*)
La raison, la sait-on ?
Relon ton ton.

(*) Cette chanson a été composée pour une fête, dans laquelle il y avoit un rôle de chansonnier, qui chantoit des chansons, dont le sujet de chaque couplet étoit peint sur un tableau, qu'il indiquoit avec une baguette, comme les chanteurs qui courent les places & les foires. L'auteur avoit pour but d'imiter les refrains

Si l'on veut m'écouter,
Je m'en vais la conter.
J'avois quinze ans,
Relan tan tan,
Que je lisois par-tout,
Reli ti tou;
Je chantois au lutrin;
Je devins orphelin,
Relin tin tin;
Un vendeur de chansons
Me prit pour son garçon.

» Comme quoi l'orphelin zil quitte son maître » pour zaller à la guerre.

Mais comme il me brusquoit,
Je portai le mousquet,
Reli tousquet;
Mais la taille que j'ai,
M'attira mon congé.
La larme à l'œil,
Reli ti tœil,
Je m'en allois grand train,

---

qui ne disent rien, & qui ne se trouvent placés dans ces sortes de chansons, que pour servir de rimes.

Tous les titres de chaque couplet se parlent, & le chanteur est supposé montrer avec sa baguette, sur son tableau, le sujet qui y répond.

Relan tan train,
Quand, par un grand hafard,
Un officier houfard,
Reli touzard,
Ne me trouva pas mal
Pour panfer fon cheval.

» Comme quoi l'orphelin fe trouvit encore
» fans maître.

Peu de chofe eft un bien,
Pour queuqu'un qui n'a rien,
Relira rien.
Nous vivions fans ennui,
Moi, fon cheval & lui.
Mais près Clérac,
Relitarac,
Un coup frappé d'eftoc,
Relototoc,
Vous envoie *ad patres*,
Mon maître *ad honores*,
Reloto *res:*
Son cheval, par bonheur,
Revint vers fon panfeur.

» Comme le cheval zeft ami de l'homme, &
» comme zon devient queuque fois ingrat zen
» dépit de foi.

Il m'emmène au galop,
Et le porte-manteau,

Relo to teau,
Nous fervit à tous deux,
Pour vivre à qui mieux mieux.
Ma bourfe à fec,
Relitirec,
Je vendis mon cheval,
Reli ti tal:
Honteux, dans mon état,
De paffer pour ingrat,
Reli ti trat.
Puis, ne fongeant qu'à moi,
Je trouvai de l'emploi.

« Où c' que l'on verra à queule école l'orphelin » apprit za faire des chanfons, & comme quoi » il fut *gagifte*, *monftre de Pantomime* & *chan-» fonnier.*

Je fus chez Nicolet (*)
Receveur du foufflet,
Relitouflet.
Pour *monftre* il m'employa;
Mon art s'y déploya.
Monfieur Ofouf, (**)
Reli ti touf,

(*) Directeur d'un théatre de baladins fur les Boulevards & dans les foires de Paris.
(**) Limonadier de l'ancien opéra comique & de la foire à Paris.

Me connoiſſant actif,
Relititif,
Dans ſon caffé me prit;
C'eſt là que mon eſprit,
Relititrit,
S'eſt inſtruit au métier
De Garguille & Gauthier. (*)

LAUJON.

LES AMOURS

DE M. PIERRE ET DE MLLE. DU ROSIER.

AIR. No. 94.

« Hiſtoire morale des amours de M. Pierre » & de mam'ſell' du Roſier, la fille d'un mar- » chand de plumes où c' que l'on verra la morale » que la fortune vient ſans qu'on s'en doute, » & qu'elle eſt ben près, quand on la croit ben » loin.

J'AIMOIS manſell' du Roſier, (**)
La fille d'un plumaſſier.

(*) Chanſonniers des rues à Paris.

(**) L'auteur, dans cette chanſon, a eu en vue d'imiter le genre des hiſtoires que chantent

Mon père, qu'eſt un p'tit fermier,
S'en vint le prier
De nous marier.
La demande plut, on m'agréa;
V'là qui va ben juſques-là. *Bis.*

» Comme quoi la fortune change le monde.

Sur la porte étoit écrit,
A l'enſeigne du Gagne-petit;
Je l' valions ben dans c' tems là:
A deux mois d'ila,
Ce n'eſt pus cela;
Pus riche, il tourne à tout vent,
Comme les plumes qu'il vend. *Bis.*

» Triſteſſe & doléiance de M. Pierre, en
» apprenant que ſes eſpérances étiont ſans eſpoir.

Qui m'avoit dit oui, m' dit, non:
V'là mon amour beau garçon!
Sa fille & moi, tout le jour,
J' pleurions, quand l'amour

les chanſonniers des rues. Tous les titres de chaque couplet ſe parlent, & le chanteur eſt ſuppoſé montrer avec ſa baguette, ſur ſon tableau, le ſujet qui a rapport à chaque couplet: il doit rendre, en chantant, le caractère de chacun des interlocuteurs, qui y ſont en action & en récit.

M'avisit d'un tour :
Car un cœur ben amoureux,
A toujours d' l'esprit pour deux. *Bis.*

» Comme il est bon queuquefois de pleurer
» devant son cher père.

J' vas cheux nous : tout en entrant,
J' parle à mon ch' père en pleurant;
Ça l'afflige; & je dis sus ça : (*)
Quand y vous plaira,
Ça s'arrangera.
I m' dit : Parle, & dans le moment (**)
Tu verras que t'es mon enfant. *Bis.*

» Startagême de M. Pierre.

I m' permet d' sair' de son bien
Tout comme je ferois du mien.
Cheux les fermiers d' nos cantons
J' mène ses moutons,
Ses veaux, ses dindons;
Je les troque, & je les vends
Pour des coqs & pour des paons. *Bis.*

» Comme l'esprit i fait ouvrir les yeux à tout
» le monde.

(*) En pleurant.
(**) En pleurant plus fort, & en imitant l'attendrissement du père.

Quand la fille au pèr' l'apprit,
I fut furpris d'mon efprit;
Ça l' fit r'venir tout d'un coup.
I dit : V'là du goût! (1)
C'eft toujours beaucoup,
Qu'à fon âge on ait l' bon fens
De s'accommoder au tems. (2) *Bis.*

» Dénouement zagriable des amours des deux
» zamoureux, à la fatisfaction des deux chers
» pères.

Vîte i m' rappell', & tant y a
Qu' tous deux i nous maria. (3)
Quand la fill' al' m' vit choifir,
Jugez du plaifir!... (4)
Ça vint nous faifir.
Ça prouv' que l' plaifir dépend
Des pleum' de coq & de paon.

LAUJON.

(1) Avec un ton impofant.
(2) C'étoit le moment où les coëffûres des femmes & les bonnets en plumes étoient le plus à la mode.
(3) Avec joie.
(4) Comme fi la joie lui coupoit la refpiration.

LES AMOURS

DE M. CHRISTOPHE

ET DE Mlle. GEORGETTE (*).

Air. No. 95.

» Chanſon véridique & hiſtorique de l'hiſtoire
» des amours malheureux & heureux de l'amou-
» reux monſieu Chriſtophe, & de manſell' ſon
» amoureuſe Georgette, où c' que l'on verra la
» morale qu'une fille, qui n'a point de ſecrets
» pour ſon cher père & ſa chère mère, ça a
» toujours une bonne fin, & de ce qui s'en
» ſuivit pour l'heureux ſuccès de leux amours.

» Comme quoi monſieu Chriſtophe, qui eſt
» parti d' Pontoiſe, il arrive à Paris pour coigner
» zà la porte du logis de ſon amoureuſe.

Je v'nois tout courant d' Pontois' --- pour
Dire à mon amoureux, — que

(*) Dans cette chanſon, qui eſt du même auteur que les deux précédentes, M. Laujon s'eſt propoſé de parodier les fauſſes rimes que

Je

Je m'ennuyois loin d'elle ; — trop fort
J' croyois la trouver feul'. — Dà !
Le plaifir m' rendoit alert' ; — oui
Gaîment j' frapp' à fa port' ; — mais
C'eft fon cher pèr' qui d'mand' : qu'eft là ?
Fallut ben que j' répond' : moi (1).

» Com' quoi monfieu Chriftophe i' fut tout
» penaut zen cherchant fon amoureufe, de ne
» trouver que fon cher pèr' au lieu d'elle.

Lui qui mont' l'arifmétiqu', — fait
Qu'il a d'l'efprit ben pus qu' — moi ;
Mais tenez quoi qu'il caus' — très-bien,
Sa fille à mon gré jas' — mieux (2).
I' fut furpris d' ma furpris' ; — car
J'n'avois pas l'air ben ais' ; (3) — non :
Auffi m' dit-i' : Chriftophe ! (4) — qu'as-tu ?
T'as l'air d'une épitaph' — dà !

» Com' quoi M. Chriftophe raffemble tout fon
» efprit, pour ne pas paroître partroublé &
» répondre juft' aux queftions du cher pèr', qui
» lui demande : qu'as-tu ?

(1) D'une voix tremblante.
(2) Avec un rire niais qui annonce le plaifir qu'il a de parler de fon amoureufe.
(3) Avec l'air chagrin.
(4) En riant.

Je l'y dis d'un air politiqu' (1) — rien.
Je m' raſſur' & j' dis, c'eſt qu' — l'air
Rafroidit & rend pâle — (2) queuqu'zun,
Et ſur-tout quand il gêl' — fort.
I' m' dit, v'là du feu : j' m'approche ; -- mais
Quoiqu'il mett' buch' ſus buch', — bon !
L'on ſent, pour peu qu' l'on aim', -- queuqu' ſait
Sus l' cœur, eune chaleur com' — (3) ça.

» Com' quoi le cher pèr' i' fait mine de ne
» ſavoir rien, & qu'il embarraſſe ben pus fort
» l'amoureux. —

J'allois lui parler d' Georgett', — quand
Lui-même i' m' dit tout d' ſuit', — que
Sa mère, à la grand pint' (4), — la m'noît
Pour dîner cheu ſa tant' — là.
A dîner v'là qu'i' m' propos' — lui ;
Moi, qui ſais que je jas' — trop,
Je r'fus' com'eun' pécore, — d'autant
Qu'on croit que j' n'avois guèr' (5) -- faim.

» Com' quoi M. Chriſtophe fut ben triſte &
» ben gai par après de ce qu'on ſe gouailloit de
» lui.

(1) Du ton d'un homme qui cherche à ne pas avoir l'air déconcerté.
(2) En riant.
(3) Avec le ton de l'humeur & du chagrin.
(4) Guinguette auprès de Paris.
(5) En pleurant.

Avant tout les affair' paſs' — (1) pars :
J' li tir' ma révérence, — quand
Je vois mon amoureus' (2) — qui vient,
Et dit : Qu'eſt-c' qui vous preſs' (3) — tant?
I' r'part pour Pontois' ? dit le pèr' (4) : -- mei
Je n' pouvois lui dir' (5) — non :
Et le pèr' de rir' com' — un fou,
En m' diſant : Je ſais qu' tu l'aim' (6), -- vas.

» Heureux ſuccès des amours de M. Chriſtophe
» & de mam'ſell' Georgette.

Déſormais pus de myſtèr' (7), — viens ;
Je permets que tu l'ador', — oui.
Sois content, j' f'rons ta noc' — bientôt.
I' m' ſaute au cou : j' l'embraſſe (8) — moi :
Sa fill' ly avoit fait ma demand' : — lui,
Qu'eſt le meilleur pèr' du mond', — dit,
Amant qui vient d' Pontois' (9) -- pour toi,
Ça vaut ben que j' ly dis' — oui.

LAUJON.

(1) D'un ton ſérieux, mais un peu ironique.
(2) Avec l'air de la plus grande ſurpriſe & de la plus grande douleur.
(3) Jouant l'air ſérieux.
(4) En reproche tendre.
(5) Jouant l'air ſérieux.
(6) Du ton le plus triſte.
(7) Avec bonhommie & ſatisfaction.
(8) En ſautant d'aiſe.
(9) Avec la plus grande joie.

LES DEUX SŒURS.

AIR. No. 96.

CE fut dedans un bois charmant,
Dis-moi, t'en a-t-il fait autant?
Ce ſatire vint bruſquement:
Ma ſœur, que le pas eſt gliſſant!

« Car j'eus affaire à un vaurien, pis qu'un » lutin, qui vouloit jouer de la main comme « le plus grand libertin.

Dis-moi, t'en a-t-il fait tontaine,
Dis-moi, t'en a-t-il fait autant?

Ce ſatire vint bruſquement,
Dis-moi, t'en a-t-il fait autant?
Il m'applique un baiſer brûlant:
Ma ſœur, c'étoit là juſtement.

» Qu'il ſe plaça, qu'il me força, qu'il m'em- » braſſa, qu'il s'empreſſa de me faire tout ça, » ma ſœur!

Dis-moi, t'en a-t-il fait tontaine, &c.

Il m'applique un baiſer brûlant;
Dis-moi, t'en a-t-il fait autant?

Ce baiser fut si surprenant,
Ma sœur, que je dis seulement:

» Ah! chien de vaurien! tu t'y prends bien!
» sais-tu, libertin, que je te ferai aller par un
» autre chemin? Ma sœur!
Dis-moi, t'en a-t-il fait tontaine, &c.

Ce baiser fut si surprenant!
Dis-moi, t'en a-t-il fait autant?
Qu'il me fit tomber à l'instant:
Ma sœur, peut-on faire autrement?

» Quand on glisse, qu'on tombe sans malice,
» qu'il n'y a ni garde ni suisse, il faut bien malgré
» soi qu'on obéisse: cela est bien dur! Ah! ma
» chère sœur!
Dis-moi, t'en a-t-il fait tontaine, &c.

Qu'il me fit tomber à l'instant;
Dis-moi, t'en a-t-il fait autant?
Moi, de la main je me défends,
Ma sœur, & par grand accident,

» Il étoit grand, entreprenant, séduisant,
» méchant, violent, même insolent. Ah! ma
» sœur!
Dis-moi, t'en a-t-il fait tontaine, &c.

Moi, de la main je me défends;
Dis-moi, t'en a-t-il fait autant?

Que va-t-il faire en ce moment?
Ma sœur, quel tendre engagement!

» Il s'approche de moi tout tremblant, se disant » le plus constant des amans, pleurant, soupi- » rant... Que cela est embarrassant, ma chère » sœur!

Dis-moi, t'en a-t-il fait tontaine, &c.

Que va-t-il faire en ce moment?
Dis-moi, t'en a-t-il fait autant?
J'ôte sa main; soin impuissant!
Il glisse l'autre plus avant.

» Ah! le scélérat! le renégat! ce n'est pas » son noviciat qu'il commence-là: ma petite » sœur!

Dis-moi, t'en a-t-il fait tontaine, &c.

J'ôte sa main; soin impuissant!
Dis-moi, t'en a-t-il fait autant?
Je veux crier; mais vainement,
Ma sœur!.. ma voix va se perdant;

» Ah! ah! ah! j'étouffe! ... j'étouffe!.. il » m'ôte mes pantoufles. Ah! ma chère petite » sœur!

Dis-moi, t'en a-t-il fait tontaine,
Dis-moi, t'en a-t-il fait autant?

LE POSTILLON. (*)

« Hoé ! hoé ! allons, Margot, gagne le picotin, & moi la chopine. Pas vrai, mon officier, que j' vous ont baillé là une bonne jument ? Dame ! j' voulons qu' vous soyez content. V' n'êtes pas comm' ces p'tits commis & ces abbés : si vous n' nous baillez rien pour boire, au moins vous nous faites des politesses ; aussi j'aimons mieux vous sarvir qu'eux. Haut l' pied... houp !.. Mon officier, v'là ici un chemin d' pavé ; bride en main ; sout'nez bien... l' terrain est gras. N'y a si bonne monture qui n' bronche : prenez garde à la vôtre... (**) Gt.. gt... gt... Hoé ! hoé !

AIR : *La faridondaine.* No. 97.

Hier en rentrant
De boire bouteille,
J'eus l'avisement
D'aller voir ma belle :
Bon !

(*) En chantant cette chanson, soit pendant les couplets, soit pendant le dialogue, on imite le mouvement & le bruit du galop du cheval,

» Sarpédié, mon officier, quand on a la tête » échauffée, on veut aller voir la fille : coûte » que coûte, on veut en tâter; mais dam'! s'tell' » là qu'j'ai, c'eft du bon bien; ça vous a des » yeux qui perceroient une muraille, des dents » blanches comme un cygne, des tetons gros & » durs comme une boule, un tempérament d'une » amiquié qui n' finit point; & c' n'eft pas de » ces d'moifell' qui vous baillont...

La farira dondaine, gai,
La farira dondé.

» Hoé! hardi mon officier : fentez-vous com' » ça vous coule entre les jambes, & le plaifir » qu'on a d'avoir un' monture qui a le mouvement » doux & qui ne bronche pas?.. J' s'rons bentôt » arrivés, fi j'allons toujours ce train là. Hoé! » hoé!

---

en frappant fur la table un coup de poing de la main droite, enfuite on l'approche de la gauche; & lorfqu'elle eft au-deffus à un pouce de diftance, on frappe du poing gauche fur la table. & on laiffe tomber le droit fur le gauche; ce qui fait trois tems; favoir, le premier bref; on fait une tenue entre les deux derniers coups qui font plus lents.

(**) Ici on accélère par gradation le mouvement du galop.

J'eus l'avifement
D'aller voir ma belle;
Que j'allois gaîment
Chez cette donzelle!
Bon.

» A mon encolure & à la façon dont j' vous » avons farvi, vous fentez ben, mon officier, » que j' n'avons pas pris l' pus mauvais bidet d' » l'écurie, d'autant pus que celui qu' vous avez » fert toujours d' monture à la maîtreffe d' la » maifon : & c'eft un' commère, voyez-vous, » qui vous enfourche on n' peut pas mieux.

La farira dondaine, gai,
La farira dondé.

» C'eft un charme que c'te bête là ; j' li ai » vu faire fes fept lieues en cinq quarts d'heure, » le ventre à terre comme les mulets d' milord » Pafs'-cotte : c'eft un monfieu qui eft ben roide » à la courfe Ventrebleu ! comme il alloit! il » a fait un' bonn' journée pour les poftillons d' la » route de Fontainebleau ; car on dit qu'il leux » a donné la moitié d' la gageure. Haut l' pied, » mon officier. Hoé! hoé!

Que j'allois gaîment
Chez cette donzelle!

Tout en arrivant
Je montai chez elle.
Bon !

» N' croyez-vous pas que j' l'y trouvis? All' » étoit sortie avec un haut-la-queue, qui m'a » diablement donné du fil à r'tordre. (*) Pr... » pr... pr... Allons, mon officier, faites sentir » la molette... Hoé! hoé! Margot, hoé, hoé!

La farira dondaine, gai,
La farira dondé.

» J'la vis rentrer; mais all' étoit pus échauffée » qu' vot' jument n' l' feroit quand même all' » auroit couru trois postes, & qu'on l'y auroit » baillé trois picotins d'avoine dans l' cul d'un » baquet... Hoé! hoé! mon officier!

Tout en arrivant,
Je montai chez elle;
J'arrivis vraiment
Trop tôt pour la belle.
Bon !

» Morgué! la jolie monture! c'est léger à la » main : c' feroit ben dommage d' la mettre au » carosse, car ça va ben sous l'homme... All' est

(*) On fait le mouvement d'un cheval qui bronche, ensuite de quoi la pétarade.

» vigoureuſe ; auſſi n' ſe laiſſe-t-elle pas manger » l' derrière aux mouches faute de tours de » queue... Mon officier, v'là ici un p'tit ſentier, » prenons ſur la terte (*) Gt... gt... gt... » vous nous baillerez pour boire au moins ; ſans » ça j' donnerions l' coup d' fouet d' méconten- » tément en arrivant à la poſte, & vous ſeriez » ſarvi.

La farira dondaine, gai,
La farira dondé.

» Hoé ! hoé ! ça court comme un grenadier » au feu, l'houzard au butin, & l'abbé au bénéfice.

J'arrivis vraîment
Trop tôt pour la belle ;
Je vis ſon galant
Rentrer avec elle.
Bon !

» Quand all' vit que j' m'en apperçus, all' » en fut ſi ſaiſie, qu'all' en accouchit d' peur. - Diantre ! j'arrivis à la bonn' heure. un peu » pus tard, on m'en auroit fait paſſer...

La farira dondaine, gai,
La farira dondé.

(*) On adoucit le galop.

» Par-dessus la tête, comm' font ces demoi-
» selles d'Paris, qui vous baillont des greluchons,
» des farfadets, des...Qu'importe! d' ces officiers
» qui couront la poste pour s' rendre à Paris...
» A propos, de Paris, j'y allons bentôt arriver:
» i' faut dans cet' ville s' sout'nir sus l' pavé;
» car on dit qu'i n'est pas trop bon, & sus tout
» prendre gard' d' tomber dans les trous d' la
» rue Saint-Honoré; ils sont dangereux; on n'
» sauroit y abandonner son bidet sans risque.
» Hoé! hoé!..

Je vis son galant
Rentrer avec elle;
Quel fatal moment
Pour cette infidelle!
Bon!
L'enfant sera nommé,
O gué,
L'bâtard d'un maltotier.

AIR: *Reçois dans ton galetas.* No. 84.

Et puis quand il sera grand,
On le fera rat de cave;
Il deviendra opulent,
En vêtemens il sera brave;
On le verra gros traitant
Sortant d'un contrôle ambulant. *Bis.*

» Ah ! sarpedié, comm' je n'y avons pas nui, » j' demandons un emploi sur l' tabac ; car j'en » usons beaucoup, & ça nous ruine... Nous » v'là arrivés... Hoé ! hoé ! Allons, camarade, » un bon bidet à mon officier ; y a gras... » Mam'sell' Catau, chopine en deux verres. » Hoé ! hoé !

(*Il siffle.*)

Fin du Tome second.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES CHANSONS
Contenues dans le ſecond Volume.

A

ADIEU donc, dame Françoiſe.	Pag. 172
Adieu donc, cher la Tulipe.	186
Agnès croyoit qu'avant vingt ans.	26
Ah! maman, que je l'échappe belle.	129
Aimez, vous avez quinze ans.	12
Alain étoit indifférent.	91
Annette à l'âge de quinze ans.	6
A notre bonheur l'Amour préſide.	1
A peine ai-je quitté l'enfance.	16
Au bord d'une fontaine.	78
Au diable le vicaire.	177
Aux autels Mirtil & Glycère.	37

B

BABET m'a ſu charmer.	67
Biauté plus droite qu'une parche,	173

C

CE fut au tems de la moiſſon. Pag. 121
Ce fut dedans un bois charmant. 220
Ce fut un dimanche au ſoir. 175
Charlotte avec ſes amis. 131
Colette ſans expérience. 135
Colin alloit à la ville. 97
Colin, à peine à ſeize ans. 7
Colinet au pied d'un ormeau. 48
Comment Colin ſait-il donc que je l'aime. 44

D

DAMON calmez votre colère. 125
Dans le fond d'une écurie. 174
Dans nos hameaux la paix & l'innocence. 3
D ns un verger Colinette. 119
Dans un jardin Fanchonnette. 118
Dans un boſquet près du hameau. 116
Déjà dans la plaine. 110
Déjà du ſoir l'ombre légère. 34
De l'oiſeau qui te fait envie. 88
Depuis long-tems je raiſonne. 9
Dès que la riante aurore. 79
Des bergères du hameau. 95
Dès long-tems Roſe étoit cruelle. 99
Doris & Colin ſont amans. 31

E

ECOUTEZ l'aventure. 162
Èglé, fous un ombrage frais. 42
Eh, morguenne! meffieux. 205
Enfin la charmante Lifette. 58
Évitez, fenfibles bergères. 113

F

FAUT attendre avec patience. Pag. 169

G

GUILLOT un jour trouva Lifette. 87

H

HIER en rentrant. 223

I

IL eft certain qu'un jour de l'autre mois. 37
Il eft donc vrai, Lucile. 86
Il étoit une fille. 161
Iris s'eft rendue à ma foi. 6

J

J'AI l'art de la chanfon. 208
J'aimois manfell' du Rofier. 212
J'aime une ingrate beauté. 59
Je connois un berger difcret. 62
Je ne changerois pas pour la coupe des rois. 102
Je reconnois ce trifte bocage. 76

Je sens naître pour toi. Pag. 127
Jeune & simple bergère. 4
Jeunes bergers, craignez l'adresse. 64
Je v'nois tout courant d' Pontois' — pour. 216
Jusques dans la moindre chose. 81

L

L'Amour caché dans un buisson. 117
L'Amour est un chien de vaurien. 204
L'an mil sept cent vingt & neuf. 202
La nuit dans les bras du repos. 133
La nuit quand j' pense à Jeannette. 170
La petite Guillemetre. 166
L'autre jour le beau Colas. 159
L'autre jour des vêpres sortant. 139
L'autre jour assis sur l'herbette. 108
L'autre jour j'apperçus Lisette. 38
L'autre jour étant assis. 60
Le gros meûnier Simon Martin. 93
Les rois sont moins sur la terre. 63
Lise, entends-tu l'orage? 52
Lise étoit dans son aurore. 50
Lise étoit belle & jeunette. 23
Lisette est faite pour Colin. 84
Lisandre suit par-tout mes pas. 45
Lison revenoit au village. 114
Lison voyoit deux pigeons se baiser. 105
Lison guettoit une fauvette. 101
Lycidas prit dans le bocage. 33

M

MALGRÉ la bataille. Pag. 179
Maman dit que l'Amour eſt traître. 46
Maman ne ceſſe de dire. 20
Maman, vous me dites ſans ceſſe. 18

N

N'ÉCOUTEZ jamais un amant. 41
Nous autres, bons villageois. 141

O

ON dit que le mariage. 167

P

PALSEMBLEU, monſieur le curé. 178
Pendant mon ſéjour à l'armée. 181
Pierrot, finis ta légende. 155
Pierrot ſur le bord d'un ruiſſeau. 143
Plus matin que l'aurore. 157
Pour ſoumettre mon ame. 65
Pourquoi te plaindre, Tytire. 103

Q

QUE j'enrage d'aimer Nicaiſe. 137
Que j'aime ces bois ſolitaires. 75

Que ne ſuis-je la fleur nouvelle. Pag. 72
Que ne ſuis-je la fougère. 70
Qu'eſt-c' qui veut ſavoir l'hiſtoire. 196
Qui veut ſavoir l'hiſtoire entière. 192
Qui par fortune trouvera. 73
Quinze ans, ou bien peu davantage. 11

R

REçois dans ton galetas. 183

S

SAvez-vous l'hiſtoire advenue. 200
Si je voulions être un tantet coquette. 165
Soir & matin ſur la fougère. 90
Songez bien que l'Amour fait feindre. 14
Sous un ſaule dans la prairie. 120
Sus l' port avec Manon un jour. 188
Sur un trône de fougère. 69
Sur une écorce légère. 57

T

TE voir, t'aimer & t'en inſtruire. 54
Timide, froid & languiſſant. 145
Tircis un jour par amuſette. 106
Ton humeur eſt, Cathereine. 151
Toujours ſeule! diſoit Nina. 147

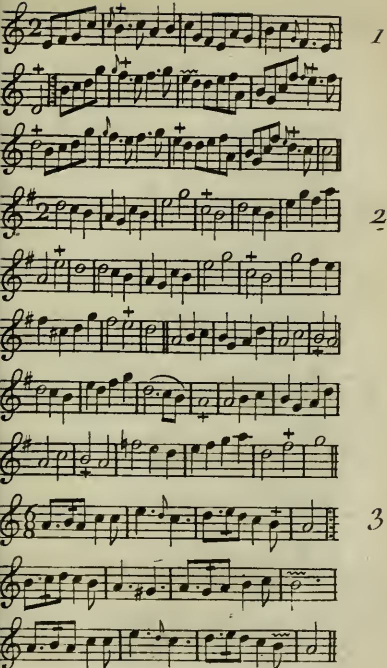
U

UN berger rencontrant Lisette. Pag. 21
Un jour dans un verd bocage. 123
Un soir d'été dans ce vallon. 82

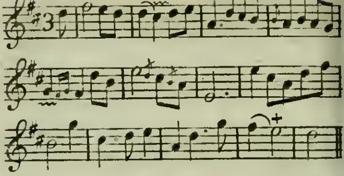
V

VOus me grondez d'un ton sévère. 39
Vous qui de l'amoureuse ivresse. 23

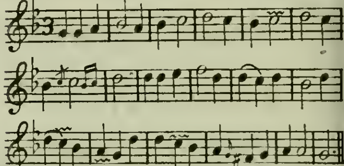
Fin de la Table.


1
2
3

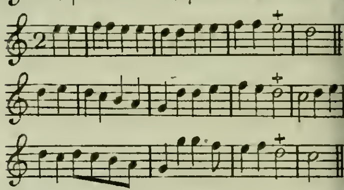
4



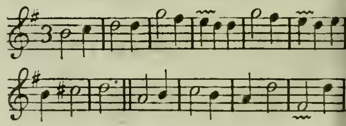
5



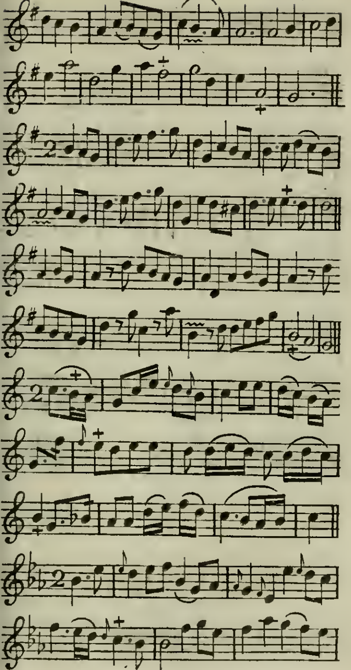
6



7



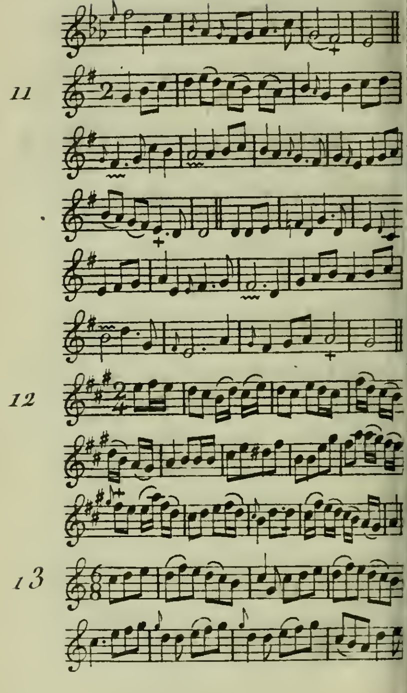
III.



8

9

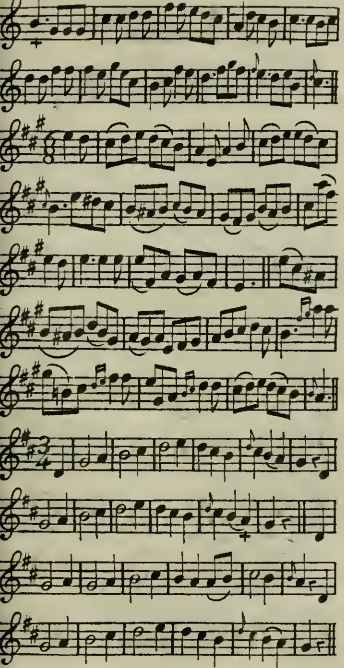
10


11
12
13

V.

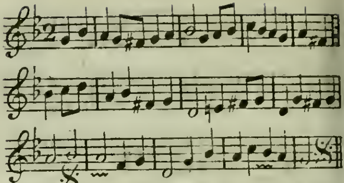
14

15

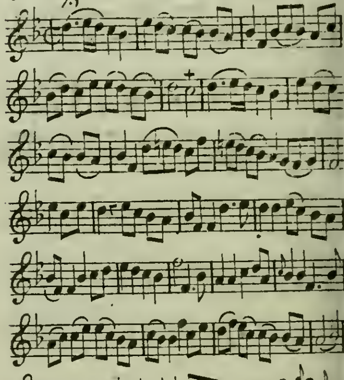


VI.

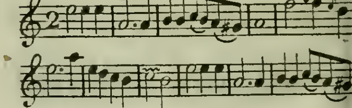
16



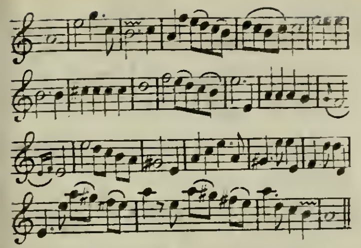
17



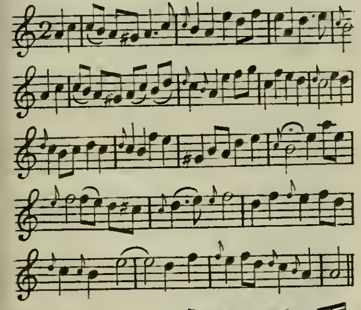
18



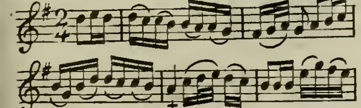
VII.



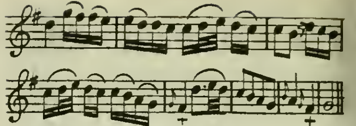
19



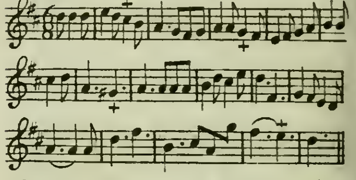
20



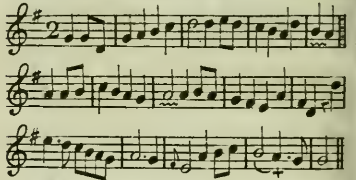
VIII.



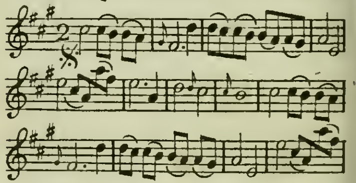
21

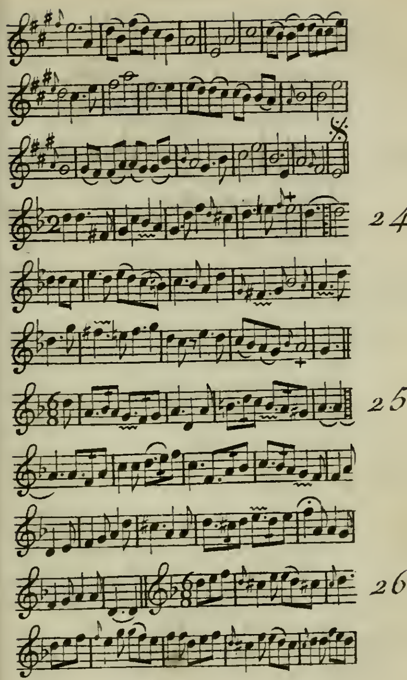


22



23

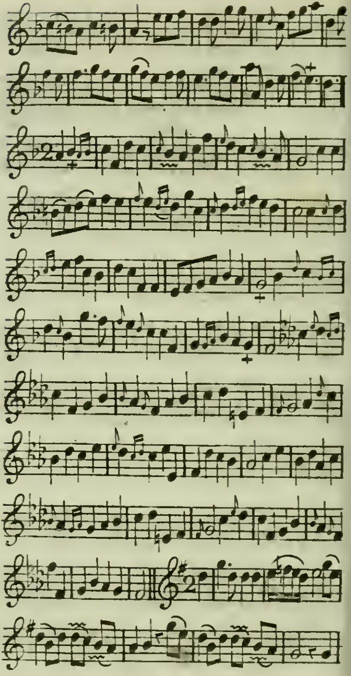



24
25
26

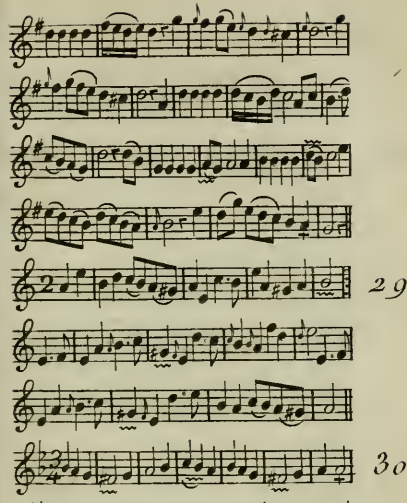
X.

27

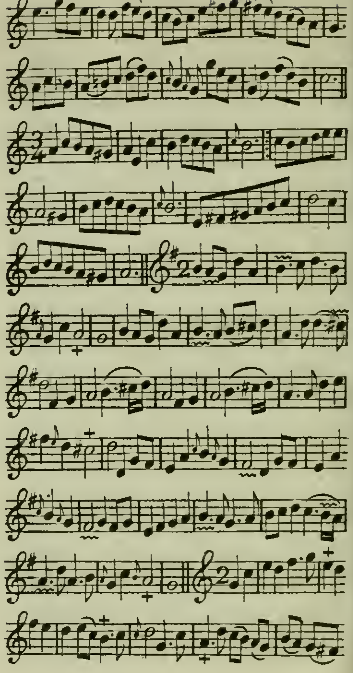
28



XI.



XII.

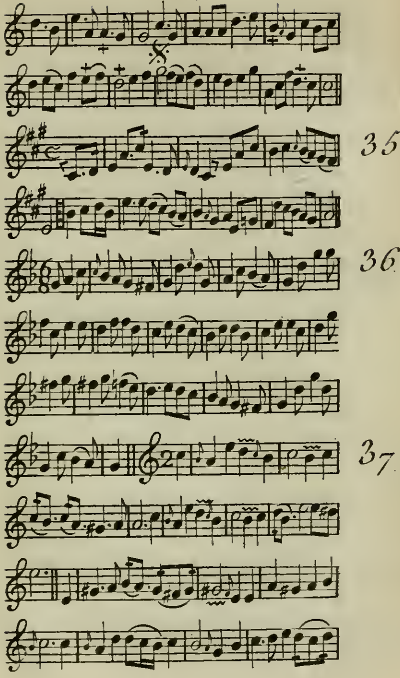


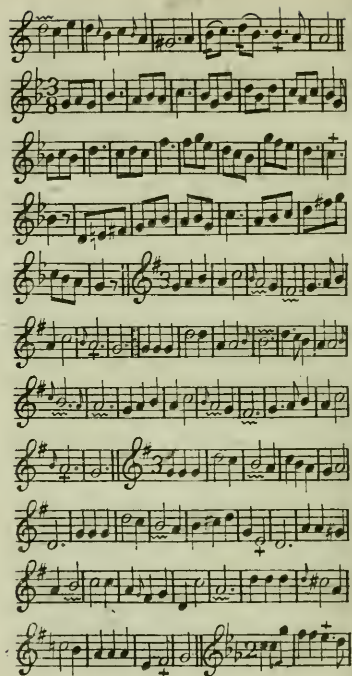
32

33

34

XIII.





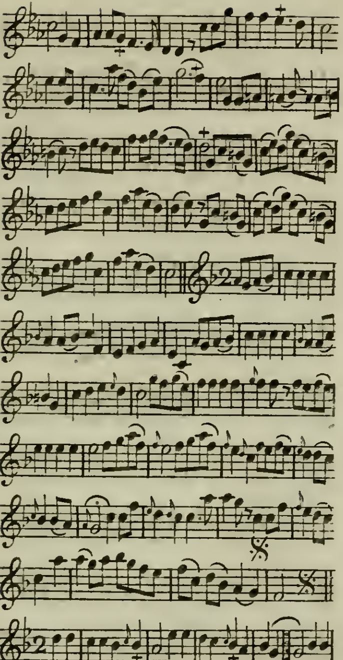
38

39

40

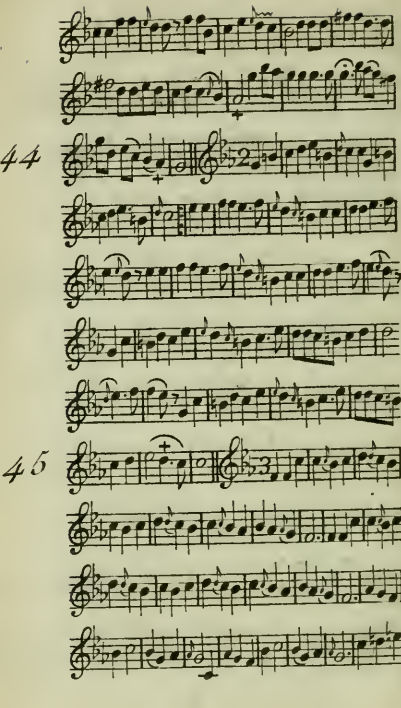
41

XV.

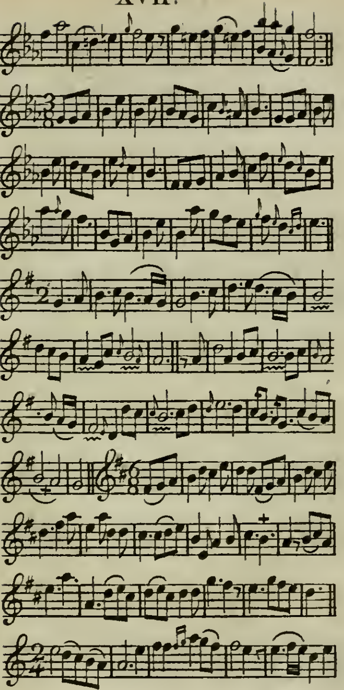


42

43


44
45

XVII.



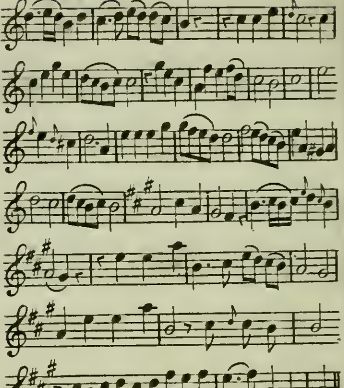
46

47

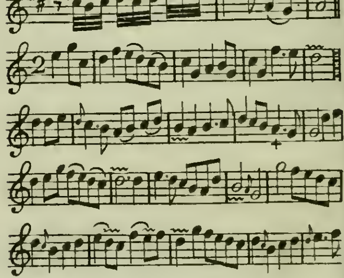
48

49

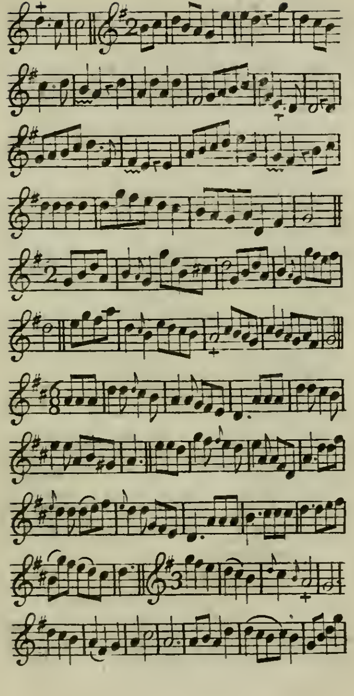
XVIII.



50



XIX.



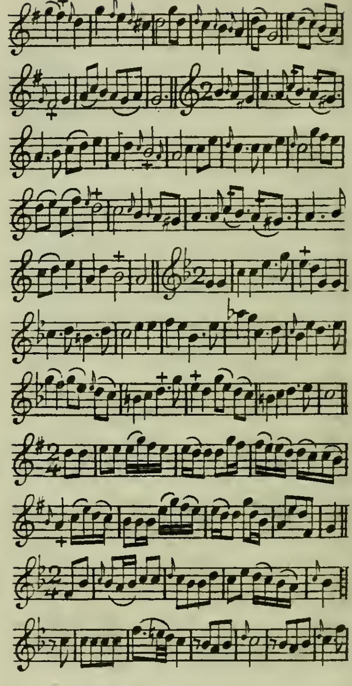
51

52

53

54

XX.



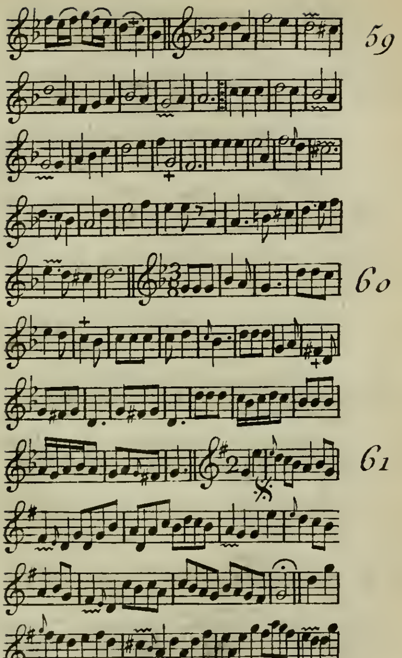
55

56

57

58

XXI.



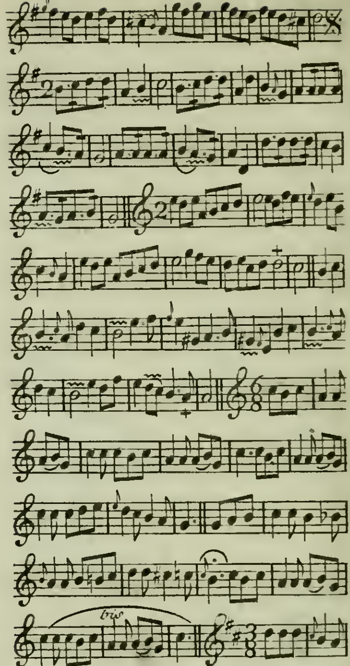
XXII.

62

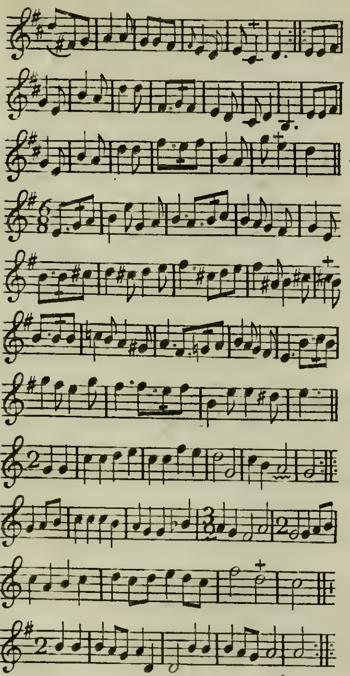
63

64

65



XXIII.

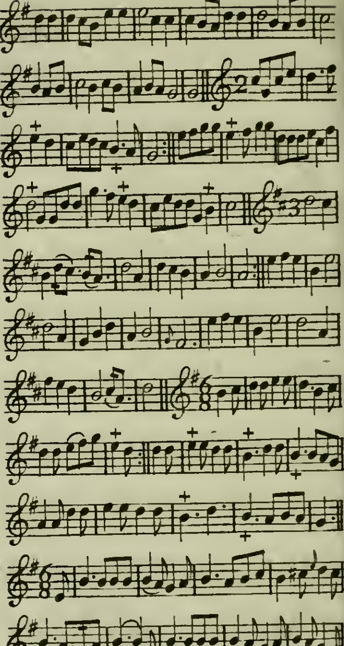


66

67

68

XXIV.

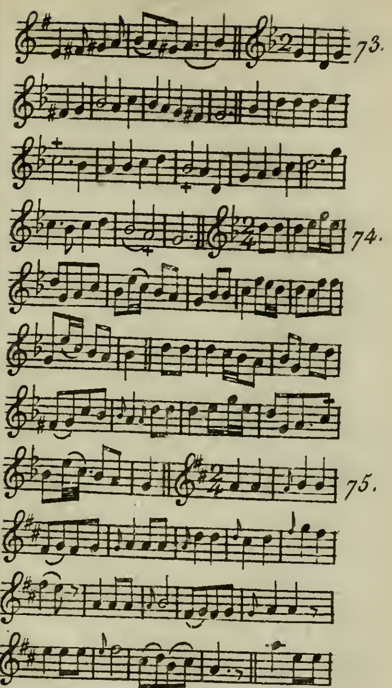


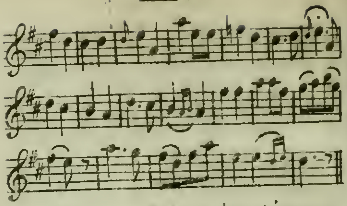
69

70

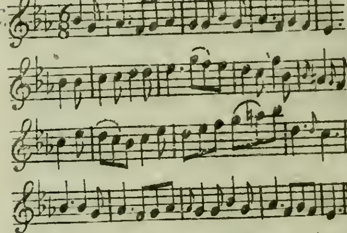
71

72

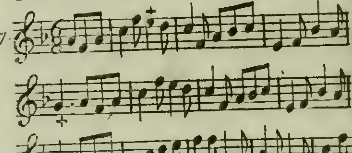

73.
74.
75.

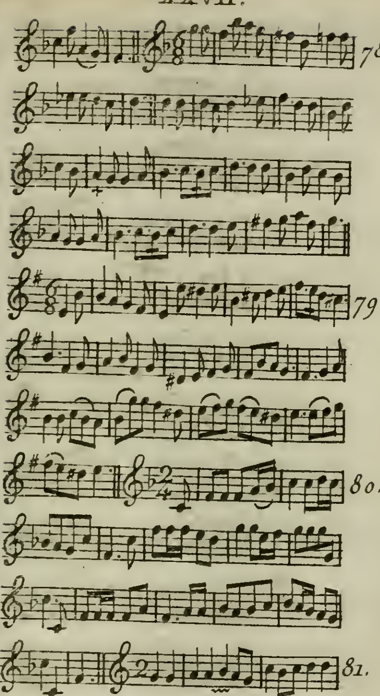


76.

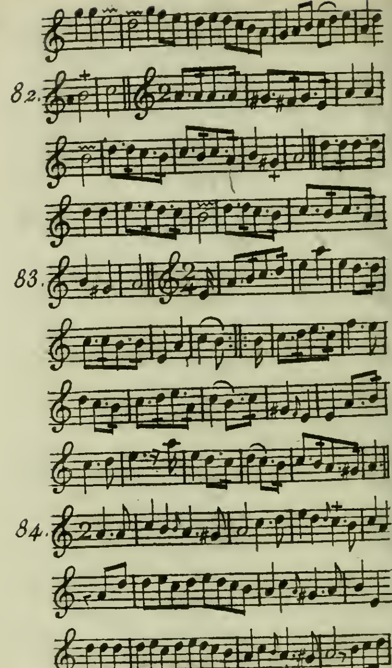


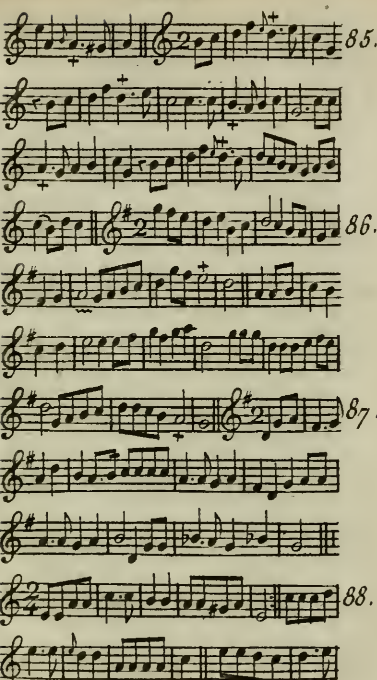
77

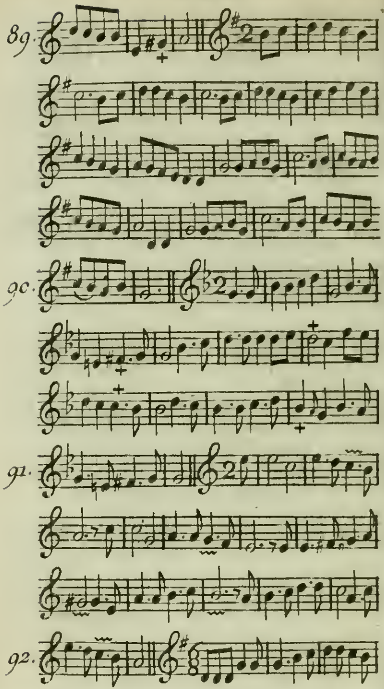


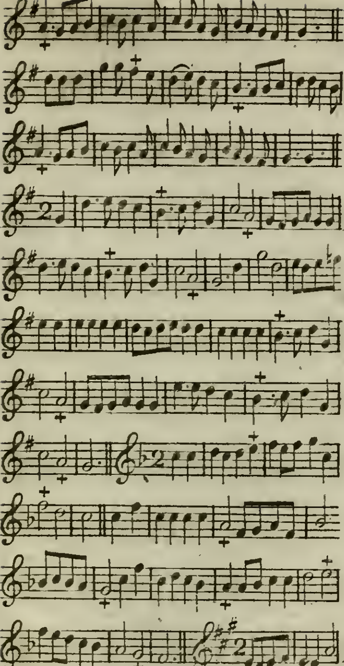

78.
79.
80.
81.

XXVIII.



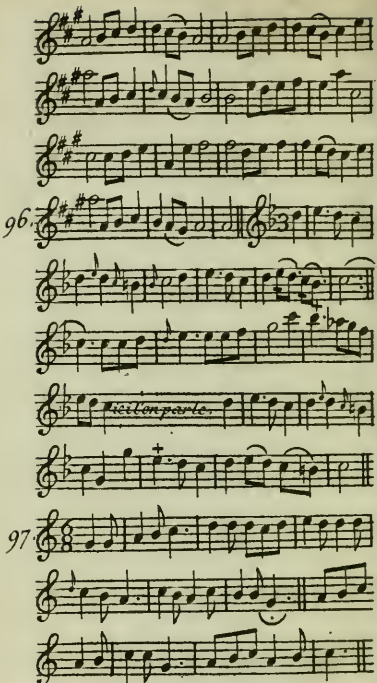

85.
86.
87.
88.


89.
90.
91.
92.



93.

94.

95.

XXXII.